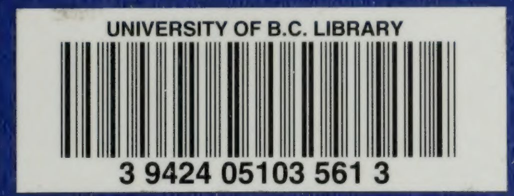

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 05103 561 3

LES CONSTRUCTEURS
DE
CATHÉDRALES

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE :

5 *Exemplaires sur japon, numérotés* 1 *à* 5 ;

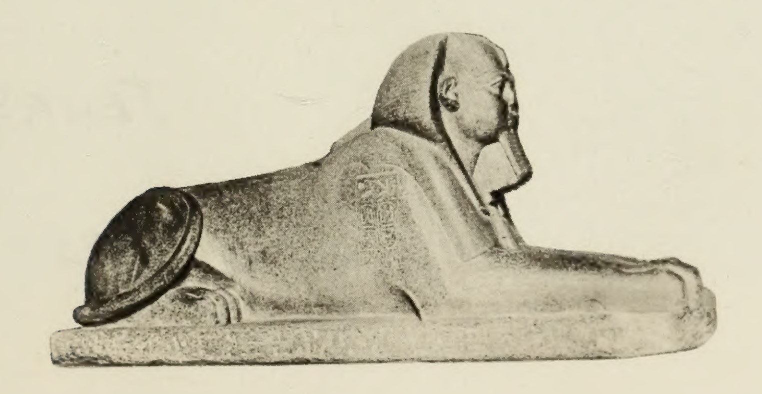
2.500 *Exemplaires sur alfa satin.*

366

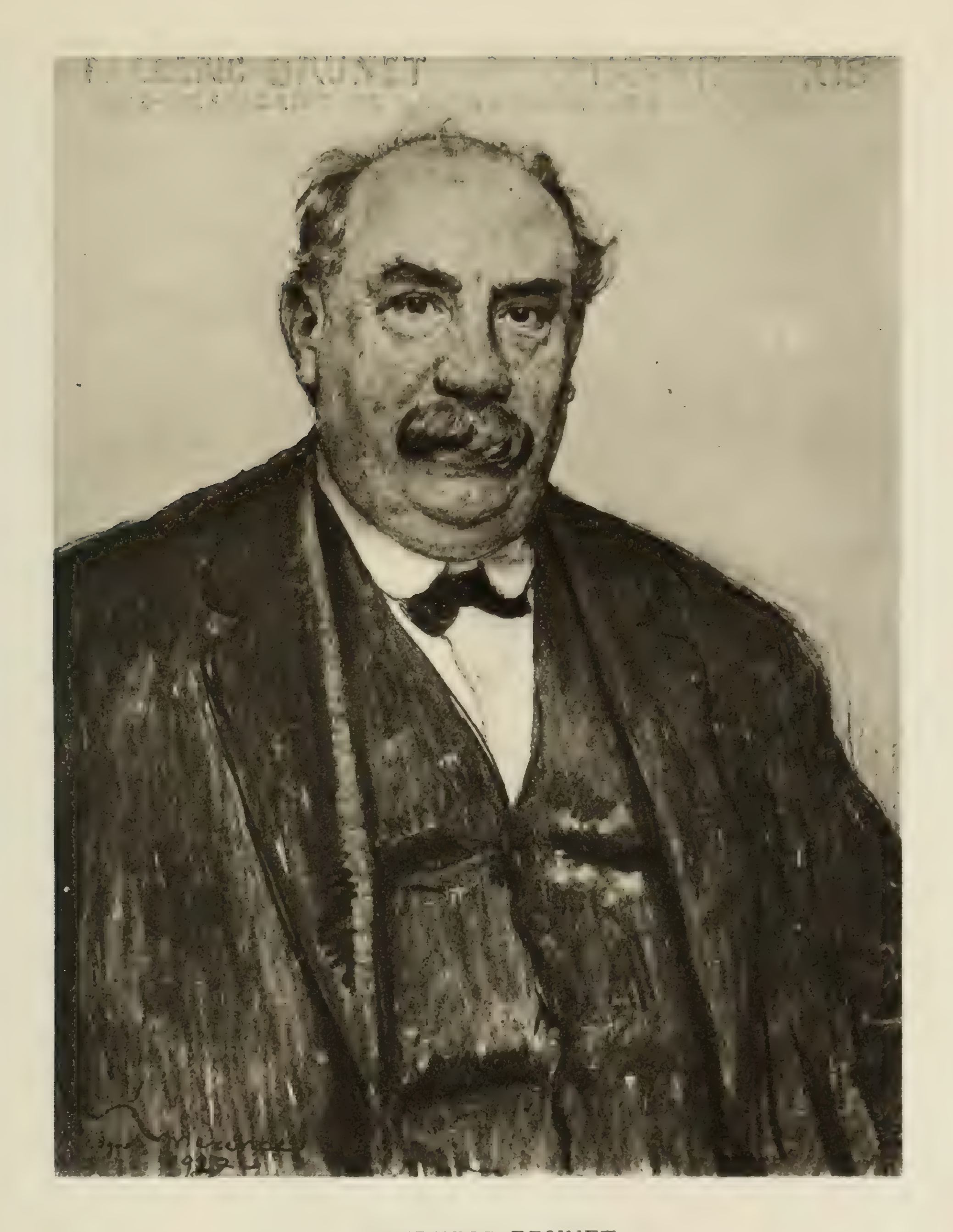
FRÉDÉRIC BRUNET

LES CONSTRUCTEURS DE CATHÉDRALES

Préface de
RAOUL BRANDON
Professeur à l'École Nationale des Beaux-Arts,
Membre du Conseil Supérieur de l'Enseignement des Beaux-Arts.



LIBRAIRIE ARISTIDE QUILLET
Société Anonyme au Capital de 10 Millions
278, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
PARIS



FREDERIC BRUNET.

DESSIN ORIGINAL AUX TROIS CRAYONS
D'EDGARD MAXENCE.

PRÉFACE

On lit un peu partout que le passé commande l'avenir. Certaines sciences et, tout spécialement l'architecture, appuient singulièrement cette affirmation.

Pourtant, ce legs ésotérique des siècles écoulés, aussi peu saisissable dans ses manifestations qu'infini dans son étendue, échappant à l'analyse exacte et ne se livrant qu'en partie, nous semble être pour le monde actuel une conscience lourde de bien et de mal que l'on interroge sans cesse, et qui, loin de répondre à notre anxiété, apporte trop souvent au lieu du réconfort attendu, l'erreur, le doute et les hésitations. Nous aimons mieux croire que cet appel au passé n'est pas autre chose, dans la plupart des cas, que la manifestation d'une loi du moindre effort, qu'une tendance à persévérer dans notre être. Stabilité d'ordre naturel, sans doute, mais sans rapport avec la véritable nature de l'homme. La mission de celui-ci est d'exercer une violation bienfaisante de l'avenir; il se distingue des autres êtres vivants parce qu'il tend à transformer en réalités son idéal: pour lui c'est donc l'avenir et non le passé qui commande.

Cette interprétation est tellement vraie que les moindres progrès sont plus une création qu'une continuation et que les grandes découvertes apparaissent souvent comme des accidents. L'apport des siècles précédents, violemment remué prend une autre forme, le devenir introduit par l'invention s'impose au passé. Cette possibilité de renouvellement n'ap-

partient pas seulement aux plus hautes spéculations de l'esprit, elle s'offre aussi à tous les métiers. Le geste d'un ouvrier intervenant pour la première fois, fait plus pour le perfectionnement du travail que de mêmes gestes répétés par une suite de générations.

La tradition semble donc être l'antithèse du progrès; mais nous ne devons pas, pour cette raison, mépriser son rôle qui apparaît comme nécessaire dans l'organisation du monde Aux manifestations parfois violentes des tendances progressives, aux exagérations de l'art nouveau, — par exemple — nous sommes heureux de pouvoir opposer l'intervention modérative de la tradition; par elle les possibilités infinies de l'invention sont réduites à une juste mesure, il se produit une adaptation du progrès à nos besoins réels et à nos facultés présentes. L'avenir, en commandant, doit mettre ses exigences en rapport avec les forces du passé.

L'idéal que nous plaçons à l'horizon des voies qui s'ouvrent vers l'avenir et vers lequel nous allons de toute la puissance de nos possibilités, contient donc une portion appréciable du passé, trame nécessaire sur laquelle il repose. De plus, il n'est pas douteux que sa création raisonnablement conçue ne soit influencée par l'expérience que nous ont laissée les efforts tentés, dans une direction progressive, par les générations précédentes. — Un retour vers le passé sera donc instructif si, conduits par le bon sens, nous ne nous laissons pas séduire par des apparences. Cette enquête précédant la marche en avant ne doit pas avoir la stabilité pour conclusion, l'élan vers l'action ne doit pas se transformer en réaction. Comme Ulysse au cours de ses voyages, celui qui parcourt le passé, pour fonder sur des bases solides son idéal, entend tout le long du chemin des voix de sirènes qui l'appellent. Il faut qu'il s'arme de la volonté légendaire du héros grec pour regarder en face les mirages qu'évoquent ces voix charmeuses, ne pas rester en arrière et sombrer dans le néant.

Toute œuvre destinée à éclairer l'avenir doit donc tenter des reconnaissances audacieuses parmi les plus lointains sou-

venirs de l'humanité et pour cet hommage rendu aux efforts de nos prédécesseurs, le cœur se joint à la raison. Frédéric Brunet, dans cet ouvrage que nous sommes heureux de présenter au public, n'a pas craint de regarder en face le symbole ; il a écouté les voix du passé, compris leur chant et il nous apporte leurs échos. Mais comme Ulysse attaché au mât de son vaisseau, il ne s'est pas laissé endormir par les visions et par les sons; son livre, nous aimerions dire son poème, est une glorification de la volonté et de l'action; à chaque page sont évoqués des



BOUCHARD. L'ARCHITECTE.

Cl. Giraudon.



BOUCHARD. LE SCULPTEUR.

Cl. Giraudon.

efforts et des luttes, des aspirations aussi. Ils semblent nous montrer le chemin de ces Compagnons qui devant nous défilent, figures lointaines, puissantes esquisses ; notre pensée les suit vers un avenir qui attire et commande. On comprend qu'ils n'ont pas travaillé seulement pour charpenter, maçonner, sculpter, peindre, fondre ou ciseler, mais que l'harmonie et l'ordre imposés par leurs efforts à la matière, ne sont que l'image d'une harmonie plus haute et le symbole d'une organisation idéale de l'humanité.

Et pourquoi n'avouerions-

nous pas qu'en écrivant ces lignes nous songeons à l'auteur même de ce livre attachant, à l'exemple qu'est sa vie, au développement harmonieux de sa destinée. Lui aussi a été le Compagnon, fidèle au Métier et au Devoir, mais la joie légitime de discipliner la matière, de l'adapter à nos besoins sous des formes multiples n'a pas suffi à ce cœur épris d'un idéal qui commande.

Comme autrefois le menuisier nazaréen, le grand initié Jésus dont il est parlé dans ce livre, Frédéric Brunet a travaillé le bois; il a vu sous l'effort de son outil, la matière brute devenir vivante, épouser des lignes soumises à la discipline des nombres symboliques. Alors l'humanité lui est apparue toute semblable à ce bois. Il rêva de dégrossir d'un geste large et patient cette humanité qu'accablent depuis des millénaires des tares si lourdes, de la discipliner, de la rendre plus belle, c'est-à-dire meilleure, à l'exemple du sculpteur qui s'empare d'un tronc de chêne et nous rend une statue aux formes idéales. Ce rêve, l'ouvrier menuisier, aujourd'hui Vice-Président de la Chambre des Députés, l'a réalisé pleinement: transportant dans le monde moral les gestes et les efforts qu'exige le métier, il a vécu parmi ses frères de travail comme le vrai compagnon d'autrefois.

Ainsi comprise, la notion de la valeur symbolique des formes, loin d'apparaître comme un jeu de l'esprit, se révèle au contraire singulièrement féconde. A quoi serviraient ces pyramides et ces cathédrales si elles n'étaient pas un appel et un enseignement, et combien seraient moins dignes d'admiration les grands bâtisseurs des monuments séculaires si nous n'avions à louer que leur technique sans pouvoir comprendre, aimer et vouloir leur moralité supérieure.

Nous avons étudié l'album d'un maître maçon qui vivait au temps de Saint-Louis, il s'appelait Villard de Honnecourt. Ce cahier de parchemin du XIIIe *siècle est instructif: on y voit des plans, des croquis figurant le machinisme employé pour monter les pierres, des procédés de dessin, des notes curieuses en dialecte picard qui prouvent les connaissances encyclopé-*

diques de l'auteur, mais aucune allusion au symbolisme, tout reste dans le domaine strict du métier. Pourtant nous commettrions une erreur en nous fondant sur ces trente-trois feuillets pour conclure qu'un maître maçon du XIIIe *siècle ne voyait dans l'équerre et le compas rien de plus que des outils. On sait combien la littérature du temps était pénétrée de symbolisme; des livres célèbres d'Emile Mâle ont rendu cette constatation populaire. Or, comment ces maîtres maçons d'une intelligence si profonde et si sûre et qui, comme Villard de Honnecourt, s'intéressaient à tout, auraient-ils été les seuls à ne pas connaître et pratiquer un symbolisme que les savants depuis des siècles enseignaient et que les plus ignorants comprenaient ?*

Notre ami a donc eu raison de consacrer aux Compagnons-Maçons ses plus belles pages. Des œuvres impérissables sont le témoignage de leur mérite et l'organisation de leur groupement est connue depuis une époque reculée, puisque nous conservons d'authentiques statuts écrits à la fin du XIVe *siècle. La discipline, la haute tenue morale, la fraternité qui régnait parmi ces compagnons, noble héritage recueilli par les Francs-Maçons modernes, montrent bien que la maçonnerie opérative était animée des plus hautes pensées.*

Et si la cathédrale est « l'expression des traditions les plus anciennes de l'Humanité », si elle résume : « les apports de nombreuses civilisations » on peut dire aussi que ses constructeurs furent au cours des siècles les instructeurs qui par l'œuvre et l'exemple inspirèrent aux autres hommes le sens du bien et du beau.

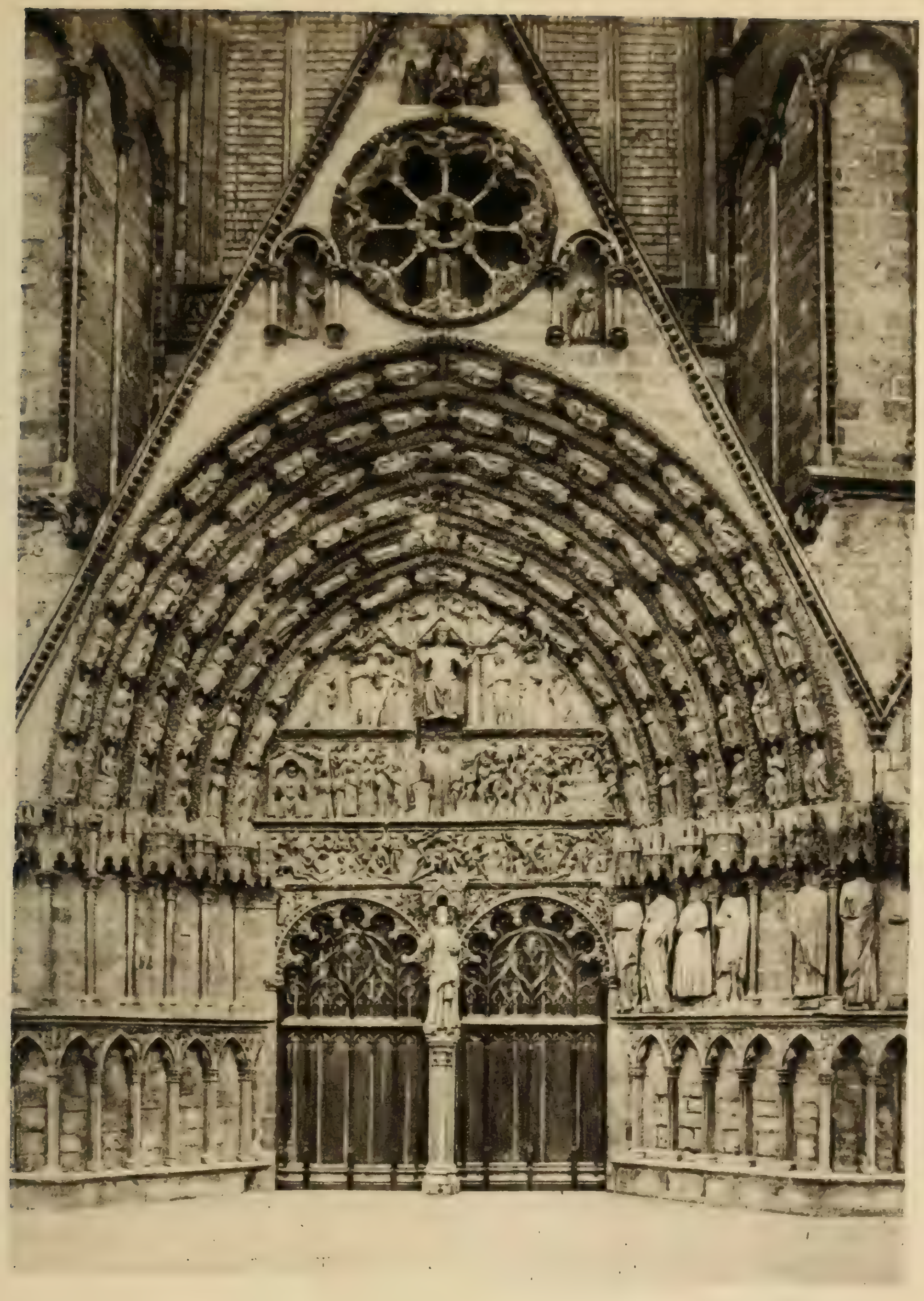
Ces mystérieux rapports des nombres, source d'une harmonie vers laquelle doit tendre l'humanité, ces symboles issus de formes diverses et qui semblent renfermer des possibilités infinies d'explication, nous conduiraient peut-être aux vérités dernières si notre esprit pouvait les concevoir intégralement. D'ailleurs, ils ne sont pas plus le fruit de notre imagination que le concept de notre esprit : leur existence est antérieure et supérieure à nous.

Le microscope nous permet de contempler dans le domaine de l'infiniment petit la vie des cellules, nous les voyons se sectionner puis se multiplier, non pas au hasard, mais suivant une progression numérique constante. Plus accessibles à nos yeux, les fleurs nous présentent des phénomènes identiques. Une loi des nombres domine donc les autres lois, elle est ordre et harmonie, elle est le bien. Le symbolisme cultivé par les générations qui nous ont précédé est l'expression des efforts faits pour comprendre cette loi et la faire accepter par l'humanité.

Notre attention doit donc s'arrêter sur de telles recherches, respectables et fécondes parce qu'elles s'exercent dans l'ordre moral. Du domaine de la matière, l'action passe dans le domaine humain : c'est une doctrine de progrès. Il se dégage ainsi du livre de Frédéric Brunet, une grande leçon : après l'avoir lu, les successeurs des anciens « Compagnons » sauront mieux apprécier la grandeur d'une destinée qui depuis tous les temps ne cherche pas autre chose que l'amélioration de l'humanité.

RAOUL BRANDON.
Professeur à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts.
Membre du Conseil supérieur
de l'Enseignement des Beaux-Arts.





N. D. Photo.

PORCHE CENTRAL DE LA CATHÉDRALE
DE BOURGES



La course du Soleil, 1re feuille - Bibliot. Nat.
Ph. Giraudon.

I

La Cathédrale de Bourges.

Comme ils venaient d'achever la visite du Palais archiépiscopal, transformé en mairie, Guillauma demanda à ses deux amis, Nandon et Matonnat : « Connaissez-vous la cathédrale de Bourges ? C'est une des plus curieuses de France, par ses dimensions, par son plan, par l'art qu'elle exprime ; je vous signale aussi le Palais Jacques Cœur. Comme enfant du pays, je serai heureux de vous montrer les beautés de notre capitale berrichonne. »

Ce pèlerinage artistique nous sera agréable à Nandon et à moi, dit M. Matonnat. J'ai vu ces monuments quand j'étais enfant, alors que mon esprit n'en pouvait saisir ni la beauté, ni les symboles, et malgré mon athéisme incorrigible, j'aime les cathédrales gothiques, legs du Moyen Age, car elles ins-

crivent dans leurs pierres toute l'espérance, toute la foi d'un peuple qui, sorti des terreurs de l'An Mil, aspire à la vie et exprime sa reconnaissance en son Dieu.

Les bâtisseurs de ces monuments, si parfaitement adaptés à la liturgie catholique, ont su réunir dans l'église tout ce qui peut agir sur l'imagination en sollicitant les sens. La pompe des cérémonies, le plain-chant, les parfums de l'encens, tout émeut et prédispose à la communion avec le Dieu qu'invoquent les croyants.

Peu d'hommes, même parmi les sceptiques, échappent à l'émotion qui étreint les fidèles, lorsque dans ces immenses vaisseaux, se déroule une des grandioses cérémonies du culte. L'œil est sollicité par le décor rutilant de l'autel où mille feux jettent leur éclat éblouissant ; il est attentif aux gestes du prêtre et des servants, couverts de leurs habits sacerdotaux rehaussés d'ors et de dentelles.

L'oreille perçoit les sons si graves de l'orgue se mêlant aux chœurs, dont les chants liturgiques s'amplifient par la savante acoustique des voûtes et dont les ondes sonores viennent réveiller un monde de pensées sommeillant dans l'inconscient de l'individu. Enfin, l'encens, par son parfum subtil, aide à l'extase religieuse d'une imagination qui, fortement sollicitée, communie avec le Dieu si puissamment invoqué.

Cette architecture, admirablement appropriée, semble faite elle-même de mystère : sa filiation avec les antiques sanctuaires des divinités égyptiennes et asiatiques est certaine ; comme dans les temples antiques, par l'emploi de la lumière et des ombres, elle impose l'esprit de recueillement à celui qui pénètre dans le sanctuaire. Dernière venue, elle a condensé en elle tout ce qui peut favoriser l'élan mystique. L'élévation de ses voûtes rappelle à l'homme l'humilité, en lui donnant la notion de sa faiblesse par rapport à l'espace, cependant que ses hauts piliers, vigoureux et légers, se dressent comme une aspiration vers Dieu. Alors que les bas-côtés sont plongés dans l'ombre, le chœur, où est supposé reposer la tête du Christ, baigné

dans une lumière tamisée par les ors, les bleus et les rouges des vitraux, apparaît dans un éclat qui évoque les visions paradisiaques.

— Prenez garde, mon cher Matonnat, si vous ne nous aviez renouvelé votre déclaration d'athéisme, je vous aurais pris pour un croyant, dit Guillauma à son interlocuteur.

C'est ainsi que, par un bel après-midi d'avril précocement ensoleillé, trois amis, qu'avait réunis à Bourges une cérémonie de mariage, devisaient entre eux.

Le premier, Nandon, architecte, dont le grand talent avait été consacré par son professorat à l'Ecole des Beaux-Arts, avait particulièrement étudié l'art ogival, car c'est en exposant les plans et les dessins d'une église de ce style, qu'il avait obtenu de ses pairs la médaille d'or au Salon.

Le second, Guillauma, occupait une haute situation dans le barreau parisien. Artiste de tempérament, président d'une grande assemblée administrative, il était, par sa connaissance des antiquités de la vieille cité berrichonne, le guide rêvé.

Le troisième, M. Matonnat, comme l'appelaient ses amis, ancien ouvrier menuisier, autodidacte, devenu par les hasards de la vie un homme politique, s'était, par distraction, occupé de l'Histoire de l'Art et de l'étude des symboles religieux.

Il leur suffit de traverser la place que ferme au bout l'ancien jardin de l'Evêché, tracé par Lenôtre, pour atteindre le portail sud de la cathédrale.

Le superbe travail des imagiers du Moyen Age, en même temps que la hardiesse des constructeurs, dressant leurs combles à des hauteurs vertigineuses et lançant avec adresse leurs arcs dans l'espace, les fit longtemps disserter ; puis, pressés par le temps, ils se décidèrent à entrer dans la nef. Tous trois, émus par la majesté grandiose du lieu, demeurèrent longtemps silencieux ; Nandon, plus enthousiaste, plus vibrant que ses compagnons, ne put comprimer plus longtemps son émotion :

Ah ! mes amis ! quels artistes que ces constructeurs d'au-



PARIS. SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE - L'ABSIDE.
Ph. Giraudon.

trefois ! Admirez l'audace de ces piliers, la légèreté de ces voûtes d'arête ! Ayant défié par la hauteur de leur nef les lois de la statique, n'ayant à leur disposition, ni le fer, pour assembler les parties entre elles, ni le ciment armé, pour former un monolithe, ils ont su, pour supporter les poussées latérales, occasionnées par la charge considérable des combles, imaginer ces arcs-boutants qui s'élancent des piliers extérieurs et viennent contreventer les parties hautes, sur lesquelles s'exerce la pression des croisées d'ogive, dégageant les parties intermédiaires de tout travail, ce qui leur permit de les ajourer pour augmenter l'éclairage. De ces arcs-boutants, que certains



ATHÈNES. L'ACROPOLE.

Ph. Alinari.

ont comparé à des béquilles, ils ont fait une décoration qui s'harmonise avec l'ensemble. Les piles ont été couronnées de pinacles, de clochetons d'un travail admirable mis à l'échelle des masses voisines ; les imagiers les ont ornées de statues d'anges, de figures démoniaques, de crochets gothiques, réalisant dans l'ensemble une beauté incomparable.

Contemplez l'harmonie de cet immense vaisseau à cinq nefs, dont les admirables proportions donnent à chaque partie un rapport normal. Voyez ces roses, véritables dentelles de pierre finement ajourées, admirez les nervures moulurées des arêtes, des ogives, les colonnettes engagées se détachant des piliers, et montant comme un appel joyeux de l'âme jusqu'aux voûtes dans lesquelles elles viennent se perdre et se confondre. Pour compléter l'ensemble mystique, les créateurs de cette architecture ont adapté les vitraux à l'éclairage du lieu, distribuant savamment la lumière, dosant les ombres. Vous avez vu Reims dépouillée de ses verrières, la toiture ouverte : le sentiment religieux semble s'en être évadé, il n'y retrouve pas ses émotions habituelles. La cathédrale gothique, c'est un tout qu'ils ont fait surgir de leur cerveau et de leur cœur. Dire qu'on a baptisé ce style, né en France, d'un nom qui

exprimait toute l'aversion du monde latin pour les barbares du Nord.

— Comment, dit Guillauma, ces artistes pouvaient-ils construire ces édifices, si complexes dans leur forme, si hardis dans leur élévation ? S'ils avaient à leur disposition la géométrie élémentaire, ils ne connaissaient pas la géométrie descriptive, dont Monge a fait une science. Leurs systèmes étaient empiriques; j'ai ouï dire qu'ils avaient des procédés spéciaux. Lesquels ?

— Certes, dit Nandon, ils n'avaient à leur disposition que des calculs mathématiques élémentaires, et pourtant, leurs conceptions représentent dans l'emploi des matériaux, le maximum de résistance. Pour leur tracé des voûtes, ils se rapportent toujours à des triangles, car le triangle donne l'idée de stabilité. C'était le système des Egyptiens que les constructeurs du Moyen Age ont appliqué; ils ont allégé les côtés des triangles en les incurvant et tout en conservant l'idée de force, ils ont donné naissance à des lignes courbes brisées, variables, qui, elles-mêmes, avec le sentiment de la stabilité, donnent une impression de légèreté. Si j'en avais le temps, je vous dirais comment le triangle égyptien a été générateur de beauté par ses proportions, mais cela serait trop long et je vous renvoie à Viollet-le-Duc, dont il faut toujours citer le nom, lorsqu'on parle de construction. Vous voyez que les constructeurs avaient de la tradition.

C'est vrai, objecta Matonnat, cependant vous vous trompez si vous croyez qu'ils manquaient de ressources scientifiques dans leurs calculs, et si vous croyez qu'ils ignoraient tout de la géométrie descriptive.

Au XIIe siècle, les Croisades ont mis le monde occidental en rapport avec l'Orient. Les Croisés les plus intelligents ont rapporté de ce contact un bagage scientifique et artistique et, chez nous, commence une véritable renaissance, c'est le siècle d'Abailard, dont la lutte avec Bernard de Clairvaux, défenseur du dogme religieux, réveille l'esprit critique des hommes. Au Xe siècle, déjà, Gerbert, qui fut le premier pape français

avait rénové l'étude des mathématiques, qu'il avait apprises chez les Arabes. Puis les vieux compagnons possédaient une science appliquée très complète, leur permettant de résoudre les problèmes techniques les plus complexes; ces difficultés mêmes, ils ne les fuyaient pas, bien au contraire : ils les recherchaient systématiquement pour les vaincre. Peut-être ne vous êtes-vous pas rendu compte que ces monuments, dont l'ensemble forme une harmonie, sont, en réalité, composés de parties qui paraissent étudiées séparément; il semble que leurs

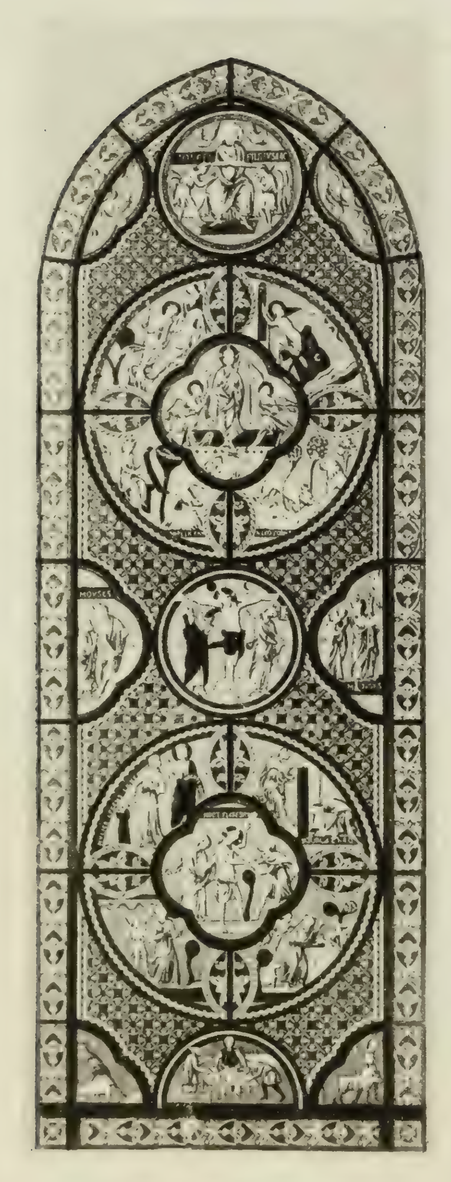


EGYPTE. TEMPLE DE PHILÆ. Ph. Braun.

constructeurs ont voulu accumuler les plus grandes complications dans chacune des professions du bâtiment. L'unité se réalise, malgré la diversité du détail, car, en même temps, ils opéraient la synthèse de leurs recherches; mais on comprend fort bien que les Latins, épris de logique, ayant dans l'œil et dans l'esprit la belle et harmonieuse simplicité des temples grecs, dont l'architecture, faite de logique appliquée, qui exprime le rationalisme le plus clair, véritable triomphe de la raison pure, aient considéré comme barbare cette nouvelle

conception, surgissant après une crise de terreur religieuse et s'épanouissant en un acte de foi.

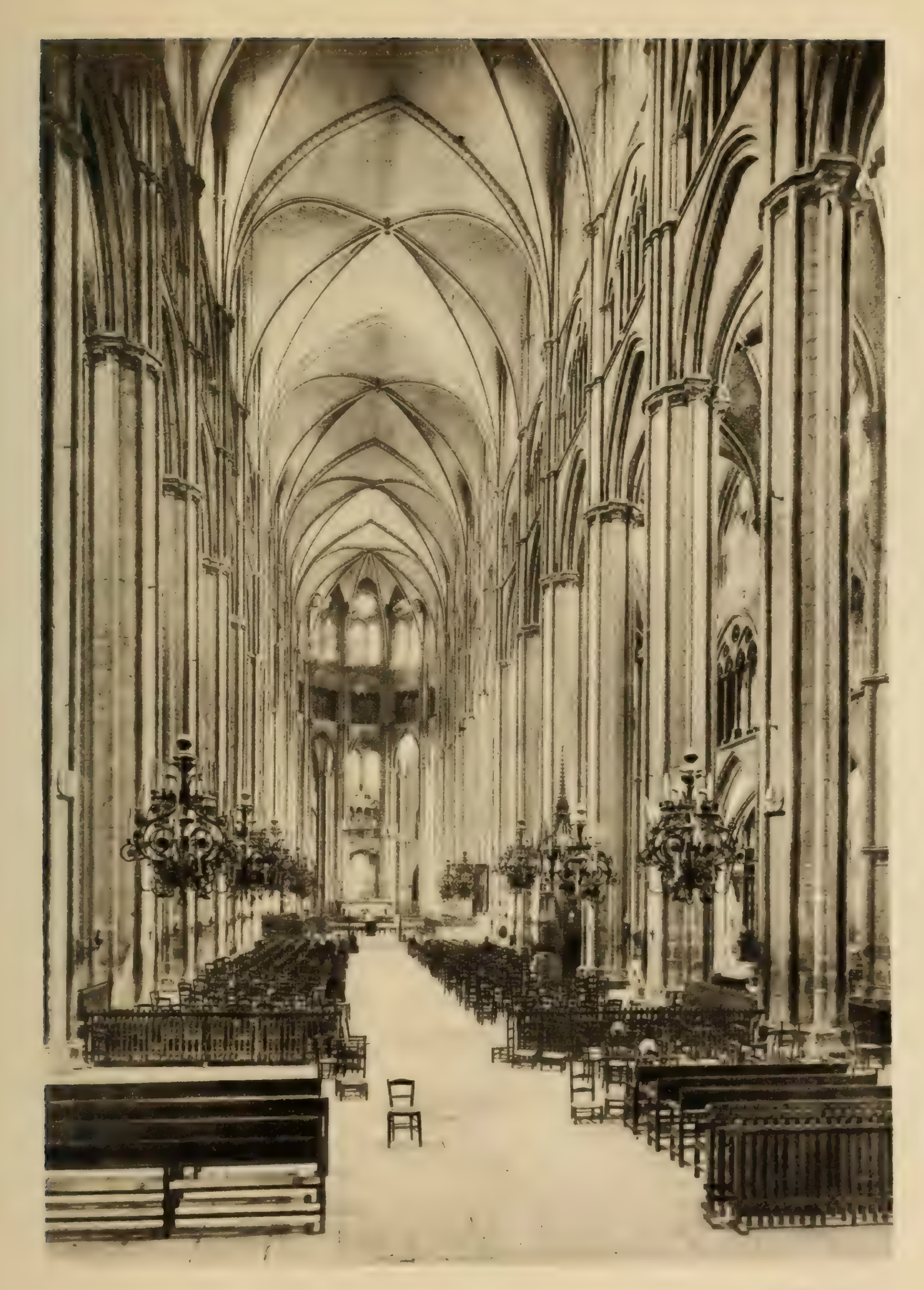
Après l'An Mil, au XIe siècle, naissait l'architecture romane, avec ses voûtes en plein cintre, ses lourds piliers reflétant la pensée d'un peuple, encore sous la crainte de la fin prochaine et du jugement dernier. A la fin du XIIe siècle, le cauchemar s'est dissipé, le sentiment religieux s'affirme avec plus d'allégresse, le monde sort de la nuit, il aspire à la vie. De là, les hauts piliers, les grands vitraux, la floraison des sculptures, les ornements bizarres qui expriment la lutte entre la confiance radieuse en la vie et le cauchemar de l'enfer.



Vitrail de Bourges.
La Passion et scènes de l'Ancien Testament.
Ph. Giraudon.

Vous parlez de la foi, dit Nandon, pour expliquer ces constructions ; je ne dis pas que celle-ci en soit absente, mais elle n'est pas indispensable. Moi, qui ne suis pas un croyant, j'ai cependant fait l'église St-André qui est un beau morceau de gothique, j'y suis parvenu par l'étude et parce que je connais mon métier.

Oui, mon cher ami, reprit Matonnat, vous avez fait un chef-d'œuvre admiré de tous les artistes, mais, sans que cela diminue votre valeur, permettez-moi de vous dire que vous avez interprété les conceptions des vieux maîtres d'autrefois, en ajoutant votre technique et votre sentiment artistique à leur beauté. Eux, ils ont été des créateurs : dans l'antiquité



V. D. Photo.

NEF DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES

rien de semblable au style ogival. Les dispositifs imaginés par les novateurs sont entièrement neufs ; les lignes même qu'ils combinent sont inventées par eux ; les imagiers qui vont décorer les temples religieux apportent aussi des motifs inédits de décoration, un métier plus sûr.

Le travail d'appareil qui a pour objet d'assembler les pièces suivant les dispositions les plus rationnelles est remarquable dans ces constructions. Cet appareil varie suivant la nature des matériaux et leur résistance.

Chez les Egyptiens, au début, c'est la brique que l'on emploie et ses dimensions en rendent le transport et la mise en œuvre faciles. Lorsque leur technique a été perfectionnée, ils emploient le calcaire dur, le granit par masses énormes, et leur appareil consiste en des assises formidables s'élevant les unes au-dessus des autres.

Au Moyen Age, en France, il n'existe plus de routes entretenues comme dans la période gallo-romaine ; les moyens de transport sont primitifs, pas de possibilité d'employer de grands blocs ; alors, on revient aux matériaux de faible dimension. La pose des pierres se fait suivant la hauteur des lits donnés par la carrière, mais sans observer la régularité. Les assises, alternant au besoin en assises hautes et basses, les basses donnant la hauteur du lit, pour les autres la pierre est mise en délit.

Ce qu'il y a de remarquable dans les travaux des XIIe et XIIIe siècles, c'est que les constructeurs sont tellement certains de leurs épures, qu'ils peuvent tailler, moulurer chacune des pierres avant la mise en place, tout a été prévu ; aussi, jamais un joint ne vient couper maladroitement un bas-relief, une moulure, un ornement.

Viollet-le-Duc en donne pour preuve les marques des tâcherons qui diffèrent pour les pierres, les coups de bretture qui sont comme la touche du peintre, personnelles à chaque ouvrier et qui diffèrent pour chaque pierre, enfin, l'impossibilité de refouiller certaines moulures après leur mise en place.

Admirez comme ces hommes savent utiliser les matériaux

pour laisser à chaque partie de la construction son indépendance, son élasticité. Leurs arcs ne sont pas composés d'un seul bloc de pierre, mais de claveaux superposés, sans liaison entre eux, de façon à permettre aux diverses assises de travailler indépendamment pendant le tassement, comme le font des lames de ressort posées les unes au-dessus des autres.

Au XVe siècle, le désir d'exagération du décor, qui ne se plie plus à la technique, et vise surtout à l'effet, modifie l'appareillage. La pierre « ne tient plus par elle-même, il lui faut le secours du fer, la forme des pierres a perdu de son rationalisme. Du XIe au XIVe siècle, quand la décoration donne des lignes horizontales ou quand elle donne des lignes verticales, l'appareil suit cette loi. Au XVe siècle, dit Viollet-le-Duc, la décoration est toujours verticale, cependant, la construction est horizontale. »

Je ne saurais trop insister. La technique la plus savante, le métier le plus sûr se combinent avec l'art le plus mystique, le plus audacieux qui ait été conçu à travers le temps.

Les hommes qui ont construit ces cathédrales sont de grands initiés, ce sont les fils des constructeurs des temples de Thèbes, de Memphis, de Karnak, ils ont en eux toute la mystique humaine, ce sont eux qui ont édifié les Pyramides, les jardins aériens et les tours de Babylone. Ils ont conservé, à travers les migrations des peuples et le martèlement de la terre par les barbares, les secrets pieusement transmis. Devenus chrétiens, ils ont honoré leur Dieu, en lui construisant un temple digne de sa puissance et de son mystère.

Plus tard, après la création de ce symbolisme, des artistes, des architectes surgiront, qui épureront le style, lui donneront plus de grâce, plus d'élégance. Les premiers essais sont anonymes, ils résultent d'une recherche faite ou commencée par des initiés qui veulent renouer la tradition antique et marier la philosophie la plus élevée aux légendes du catholicisme.

Les dieux de l'Hellade étaient toute humanité et toute beauté. Des hommes, ils avaient les passions, les désirs, les colères et les joies. Leur maison était claire, plus belle que



Cathédrale de Bourges. Le Jugement Dernier.
Ph. Giraudon.

la maison humaine, sage comme la pensée souriante et sceptique de ce peuple grec, auquel nous devons ce qu'il y a de plus rationnel en nous.

Le Dieu des chrétiens, c'est l'héritier du Jéhovah sémite, il est apparenté par ses mystères aux terribles théogonies de l'Asie et, si le Christ est la plus belle divinisation de l'humanité, Dieu le Père demeure impénétrable et farouche, surtout au Moyen Age. C'est tout cela que l'art ogival exprime en ses symboles venus du lointain passé. La cathédrale gothique n'est pas seulement une conception architecturale; c'est l'élan d'un peuple de croyants faisant jaillir du plus profond de lui son cri d'espoir et de confiance vers le Maître qu'il implore. C'est l'expression matérielle de son rêve, tel qu'une seule fois, dans le cours de son histoire, une religion peut le créer. On ne connaît pas les noms des maîtres de ces œuvres : c'est qu'elles n'expriment pas la conception d'un individu, mais la création longuement méditée, admirablement réalisée par une collectivité de mystiques, cherchant à manifester, dans des symboles matériels, leur élévation religieuse. En même temps, tout un peuple d'artisans conquis par la grandeur du concept, va s'efforcer, dans sa sphère professionnelle, de vaincre les difficultés techniques que, pour honorer la divinité, il semble avoir pris plaisir à accumuler.

Conceptions mystiques, initiatives professionnelles, recher-



Arc intérieur de la chapelle Villaviciosa a Cordoue.
Ph. Anderson

che des matériaux rares, des techniques les plus habiles, vous trouverez tout cela dans la cathédrale du style ogival.

Je m'arrête, nous avons peu de temps et beaucoup à voir, et je cède la parole à notre amical cicerone.

Voyez, dit Guillauma, cette nef formidable, c'est, je crois, la plus vaste de France ?...

Elle est, en tous cas, l'une des plus belles, par ses admirables proportions. Les cinq nefs sans transept sont supportées par un fût de colonnes qui, hardiment, s'élancent jusqu'à 38 mètres de hauteur pour recevoir la voûte du milieu. Ces proportions : 118 mètres de long sur 50 de large, sont parfaitement ordonnées, et tout ici se trouve admirablement à l'échelle.

Voici l'histoire de notre cathédrale : une première nef avait été édifiée sur l'initiative de l'archevêque Rodolphe de

Turenne, au Xe siècle. Celle-ci était en ruines, lorsque l'archevêque Henri de Sully fit entreprendre la construction de la nouvelle cathédrale qui fut consacrée au culte en 1324. Cependant, à cette époque, elle n'était pas achevée; ce n'est qu'au XVIe siècle qu'elle fut terminée. Ceci explique que nous trouvions des traces et des influences de diverses époques : entre autres, cette partie Renaissance que nous regardions en entrant par le portail sud.

Les grands firent des donations importantes pour aider à l'achèvement. Le frontispice du grand portail est dû à la magnificence de Jean de Berry au XIVe siècle, et Jacques Cœur, au XVe, fit ajouter une sacristie.

Malheureusement, dit M. Matonnat, le vandalisme s'est fait sentir ici, comme dans tous les monuments : des prêtres, des architectes ignorants des symboles, sous prétexte d'embellissements, ont détruit d'admirables choses. Au XVIIIe siècle, le jubé fut supprimé, de même que le mobilier gothique; ainsi, fut rompue une partie de la belle harmonie.

Je déplore ces mutilations, parfois commises par des artistes de grand talent, mais incapables de comprendre quelle leçon se dégage de l'unité d'un monument. Je me souviens du sentiment de tristesse que j'éprouvai, lorsque je vis dans l'admirable mosquée de Cordoue, chef-d'œuvre de la foi musulmane, l'église Renaissance qu'y fit aménager Charles-Quint.

Les iconoclastes, le peuple en révolte, lorsqu'ils brisent les images, détruisent les temples, ont, pour eux, l'excuse de leur conviction; lorsque des chanoines, des évêques, des architectes, fussent-ils de grands artistes, comme Soufflot, qui mutila Notre-Dame de Paris, heureusement restaurée ensuite par Viollet-le-Duc, osent attenter à un ordre architectural, châtier un monument, le peigner à la mode nouvelle, alors, je sens la tristesse m'étreindre devant ces profanations. Ils ne savent pas ce que disent ces pierres, ce que ces formes contiennent de poésie, ce que signifient ces scènes, ces figures, ces décorations.

Notez bien que je ne suis pas exclusif, que j'apprécie toutes les tentatives d'art des diverses époques. J'aime les styles des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et je m'élèverais avec autant de force contre l'intention de corriger le Louvre, les Tuileries, les Invalides ou Versailles.

J'estime l'effort des artistes modernes, et les hardiesses des plus audacieux d'entre eux ne sont pas pour me déplaire, même quand leur outrance choque mon sens de l'esthétique.

Une cathédrale gothique, c'est un tout. Rien n'a été livré au hasard. Tout a été conçu en vue d'un effet à obtenir; et chaque partie a été étudiée pour répondre à l'harmonie cherchée. Voyez ces admirables et flamboyantes verrières du XIIIe siècle, elles marient admirablement leurs lumières au mystère de l'abside.

Les vitraux sont en effet merveilleux, répondit Guillauma. Les couleurs sont inimitables. Je vous prie de regarder la grande verrière du XVe siècle, d'une surface considérable, 150 mètres, qui retrace la vie de Saint Etienne.

Saint Etienne était un Juif. Grec de naissance, il est celui qui ouvre le martyrologe chrétien par la lapidation.

Après la mort du Christ, qui fit peu de bruit en dehors du petit cercle de ses disciples, ceux-ci, qui avaient cru en lui, sentirent le découragement les envahir. L'annonce de la résurrection prochaine du Messie ranima les courages abattus. La communauté primitive se maintint et s'élargit même de ceux des Israélites qui, conformément aux Ecritures attendaient Celui qui devait relever le Royaume d'Israël.

Il convient de remarquer, qu'à cette époque, les compagnons de Jésus n'avaient pas rompu avec la loi de Moïse, qu'ils semblaient constituer une secte d'agitateurs, inquiétante surtout pour la fraction politique et sociale de la société juive.

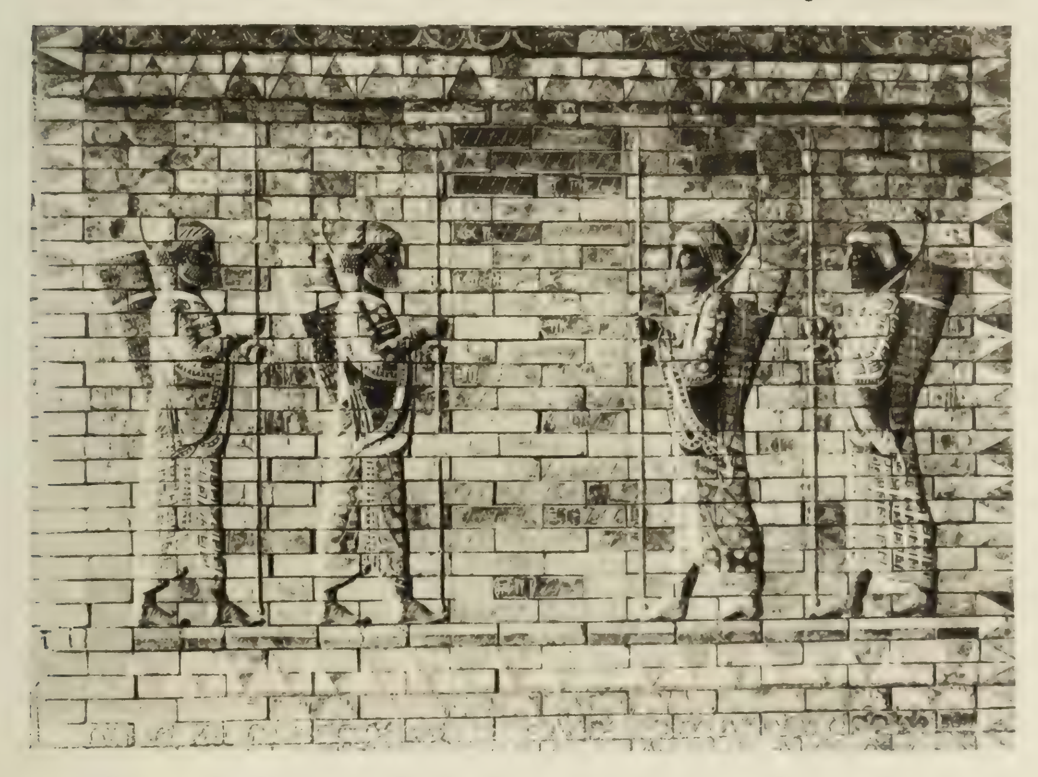
La communauté chrétienne s'étant développée, les Juifs grecs protestèrent contre les Juifs hébreux, car ils trouvaient que les femmes de leur race étaient négligées dans les distributions quotidiennes de vivres.

Sept délégués furent nommés sur l'initiative des apôtres

pour assurer le service des tables. Etienne était l'un de ceux qui furent désignés, auxquels on donna le nom de diacres.

D'une nature ardente, il prêcha dans les synagogues, tirant des doctrines du Christ des conséquences contre les Pharisiens qui l'accusèrent d'avoir annoncé que Jésus de Nazareth détruirait le temple de Jérusalem. Devant les juges, il affirma que Dieu n'habitait pas les temples construits par les hommes. En un mot, il prit figure de révolutionnaire et fut, pour cela, condamné à être lapidé.

Après sa mort, des disciples du Christ emportèrent son



Musée du Louvre. Frise des archers de la salle du Trône de Darius I.
A. G. Photo.

corps que le docteur Gamaliel qui, déjà, avait désapprouvé les persécutions, fit enterrer dans son jardin.

Vers 415, sous Théodore II, un prêtre nommé Lucien eut un rêve, dans lequel il vit Gamaliel qui lui ordonnait d'avertir l'évêque de Jérusalem, Jean, pour qu'il recueillît les corps des

saints qui reposaient ignorés à Cafarmagala. Lucien craignit d'être dupe d'une illusion, mais à nouveau, le vieillard à barbe blanche qui lui était apparu revint et lui dit que Dieu voulait que ces corps fussent exhumés, car il voulait, par eux, et par les miracles qu'ils devaient accomplir, aider à sauver le monde du péché.

Les saints étaient au nombre de trois : Gamaliel, son fils d'Alibon et Etienne.

Quand on ouvrit le cercueil d'Etienne, une odeur suave s'en dégagea, odeur si merveilleuse que chacun s'imagina qu'elle provenait du Paradis.

Les reliques transportées en divers lieux accomplirent de nombreux miracles, dit la légende, et les parcelles contenues dans le reliquaire de cette église, n'ont pas manqué d'en provoquer d'authentiques.

J'ai tenu à raconter cette légende, car elle montre la naissance des persécutions provoquées par le schisme de Jésus. Mais nous n'en finirions pas des légendes, si nous nous laissions retenir par elles.

Contemplons une dernière fois cette admirable verrière, l'une des plus belles du XVe siècle, époque où l'art du vitrail prend un plein développement. Dans la région de Bourges, on peut citer parmi les maîtres, Henry Mellin, Jacques de Morisson, Guillaume l'Abbé, André Beauneveu. Déjà, au XIVe siècle, le duc de Berry avait protégé cet art qui venait de prendre un essor nouveau, grâce à l'emploi du jaune d'argent, et à une technique générale plus perfectionnée.

L'heure s'avance, il nous faut renoncer à visiter les autres monuments et nous contenter de jeter un coup d'œil sur la façade, avant de rejoindre nos amis. Toutefois, avant de sortir de l'église, je vous signale la crypte qui a 80 mètres de circonférence, avec une double nef semi-circulaire qui correspond aux bas-côtés de l'abside supérieure ; vous y verrez un St-Sépulcre de la Renaissance et le tombeau du duc Jean de Berry, sculpté par Jean de Cambrai.

Cette crypte remonte à la cathédrale primitive, et peut-



V. D. Photo

La Cathédrale de Bourges

être même, trouverait-on encore au-dessous les vestiges d'un temple païen, car, si les dieux ont pu changer, les lieux d'élection pour les fidèles, sont restés les mêmes.

Voyons maintenant la façade. Les tours sont d'inégale hauteur; la vieille tour, d'une grande simplicité, n'a que 58 mètres de hauteur, tandis que la tour du Beurre s'élance à 65 mètres. Cette dernière doit son nom au produit des dépenses payées par les fidèles, pour obtenir le droit de consommer du beurre, pendant le Carême.

Il est à peu près certain que ces tours n'ont pas été exécutées suivant le projet primitif, car il est curieux de signaler que la plupart des cathédrales n'ont jamais été complètement terminées.

Les cinq porches que vous voyez répondent aux cinq nefs, leur nombre est déterminé par un symbolisme rigoureux qui évoque les cinq principes sacramentaux. C'est aussi le nombre de Jésus, celui de Jeova, noms qui, tous deux, comportent cinq lettres. C'est aussi l'étoile flamboyante des Gnostiques.

Sur cette façade, vous voyez les diverses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, vous voyez aussi sur les diverses faces, des scènes impudiques. C'est que nos imagiers du Moyen Age ne craignaient pas d'évoquer les péchés capitaux, et la luxure, sous toutes ses formes, était étalée par eux en pleine franchise, pour montrer les fautes qui conduisaient à l'Enfer!

Ces cinq porches, exhaussés par un large perron de 55 mètres, avec leurs profondes voussures ornées de statues, avec leurs bas-reliefs et les feuillages qui les décorent, ont grande allure.

La porte du centre évoque les scènes du Jugement Dernier qui sont conçues dans un grand sens dramatique; les autres évocations rappellent la vie de saint Ursin, premier évêque de Bourges, et celle de saint Etienne, le patron de l'église.

Notre cathédrale a failli disparaître dans les diverses

convulsions de notre histoire. Elle fut dévastée par les huguenots, puis par les révolutionnaires, qui s'en prenaient au temple de la superstition, comme on disait alors. Elle fut sauvée par l'ingénieur du département, qui déclara que la dépense nécessitée par la démolition serait immense; on en fit alors un temple de l'Unité, jusqu'au Concordat, qui la rendit au culte.

Il nous resterait beaucoup à dire sur les dispositions de cet édifice, sur son histoire, mais pour nous, l'heure est venue de nous arracher à notre admiration. Nous aurons, du reste, je l'espère, l'occasion de reparler de notre visite.



Cathédrale de Bourges. Les damnés précipités dans l'Enfer.
A G. Photo.

II

Pendant une Villégiature à Fontainebleau



Le Bœuf Apis et le Prêtre Psamétik.

A. G. Photo.

PLUSIEURS mois s'étaient écoulés depuis la visite faite à la cathédrale de Bourges, lorsque le hasard d'une villégiature réunit, dans la villa de M. Matonnat, quelques amis, au nombre desquels se trouvait Nandon.

C'était après déjeuner, nous nous étions assis près de la petite grotte d'où sort la source minuscule, dont le filet anémique

vient se perdre dans une rivière lilliputienne, retombant en cascades avant d'atteindre le bassin, où s'ébattent de brillants cyprins.

Sous l'accablement d'une atmosphère caniculaire rendue plus pénible par la tension électrique qui brisait nos nerfs, nous laissions vagabonder notre imagination que berçaient les notes cristallines tombant dans la vasque.

Dans la demi-torpeur où nous étions plongés, nous éprouvions cependant un sentiment de bien-être à sentir l'humidité des roches, la fraîcheur des mousses et des iris baignant leurs racines dans l'eau claire.

Nous communiions, inconscients, avec la nature somnolente, lorsque, par une mystérieuse filiation d'idées, j'évoquai, dans ces rêves fugitifs, ce que notre imagination met de beauté dans les âges disparus. En regardant l'eau sourdre à travers les roches je pensais à ces temps légendaires, chantés par les poètes. Alors les dieux habitaient la Terre, les nymphes protégeaient les sources, les dryades et les sylvains se jouaient dans les taillis et les bois. Puis, je revoyais les autels primitifs, dans les forêts inviolées où les prêtres célébraient les mystères de la vie, et, par une association toute naturelle d'idées, j'évoquais les temples formidables de l'Inde et de la Haute Egypte, dont l'architecture exprime des symboles qui, malgré les millénaires écoulés, survivent dans le monde moderne. Par un synchronisme subtil, sa pensée répondant à la mienne, mon ami Nandon, dissipant la nébulosité de ma rêverie et s'adressant à Matonnat, lui dit :

— « Vous souvenez-vous de ce que vous nous révéliez du symbolisme gothique à Bourges quand, avec Guillauma, nous visitions la cathédrale ? Vous nous avez vivement intéressés en nous parlant des vieilles corporations, de leur foi professionnelle, de leur symbolisme ancien. Je crois que vous devriez prendre sur vous d'écrire un livre qui ferait revivre tout ce qu'il y avait de beau dans cette organisation du Compagnonnage, dont vous semblez connaître les traditions, Pour moi,

j'ai gardé de mon enfance le souvenir de l'accueil que mon père, forgeron cloutier, réservait à ses frères du Tour de France, lorsque ceux-ci venaient s'arrêter à notre forge : n'y eût-il qu'un morceau de pain, malgré sa nombreuse famille, il le partageait avec le frère en détresse. Cette fraternité a laissé en moi une empreinte qui, aujourd'hui, en revenant à ma mémoire fait que je me sens plein de sympathie pour ces hommes qu'unissait un même devoir et qui pratiquaient entre eux une telle solidarité.



ALLÉE DE FORÊT.

Il me semble que la Révolution, en brisant le compagnonnage, en interdisant l'association professionnelle a, dans ses excès d'individualisme, commis plus qu'une faute à l'égard des corporations, laissant les travailleurs sans défense devant la toute puissance de l'industrialisme naissant, d'où devait sortir, avec le capitalisme, la société moderne. »

— La loi Lechapellier fut un crime contre les ouvriers qui, durant plus d'un siècle, luttèrent pour obtenir le droit de se

syndiquer et de se coaliser, et comme vous, je déplore cet aveuglement de l'Assemblée Nationale, dit M. Matonnat. Mais pour sévère que je sois, j'ai voulu comprendre, j'ai fait effort d'imagination pour me retrouver dans les mêmes conditions de temps et de milieu; ainsi, j'ai pu dégager, sinon des raisons pures pour justifier ces mesures, du moins des circonstances atténuantes à l'erreur qui fut commise.

Tout n'était pas parfait dans le vieux corporatisme qui vous semble beau parce qu'il se perd dans la nuit des temps; les buts de son action étaient limités à la défense des intérêts du groupe; il n'avait pas, comme le syndicalisme moderne, un idéalisme généreux qui donne à celui-ci un sens profond de la solidarité. Les tendances de ces groupements à limiter le recrutement professionnel aux seuls membres de leurs familles, croyant qu'il suffit d'élever des barrières protectrices pour assurer la conservation de leurs avantages, constituaient des castes. Ce fut une grande erreur qui paralysa les progrès généraux de l'industrie et entraîna la ruine de ces sociétés : Ce qui ne progresse pas, ce qui ne s'adapte pas aux nécessités de la vie doit fatalement disparaître. Luttons pour la défense du salaire, pour la défense de la dignité humaine, mais n'oublions pas que le haut salaire ne peut être obtenu que dans la production sans cesse accrue, non par l'épuisement du producteur, mais par une meilleure technique, par l'application de nouvelles méthodes scientifiques dans l'organisation du travail. Ainsi, tout le monde profite des découvertes intellectuelles et des perfectionnements industriels.

Pour que chacun ait de quoi satisfaire ses besoins, il faut que les produits surabondent. Ce n'est pas quand tous seront réduits à la médiocrité que le bonheur régnera et le capitalisme serait moins néfaste à l'humanité, malgré les abus qu'il permet au profit de quelques-uns, qu'un système qui ligoterait l'intelligence, l'initiative et réglementerait toutes choses.

Là était la tare de ce vieux corporatisme dont vous ne voulez voir, pour l'instant, que la légendaire beauté.



SALOMON
(Estampe par Agricol Perdiguier.)

Les Compagnons, les Maîtres étaient certes protégés ; leur nombre était rigoureusement limité aux besoins professionnels et lorsque ceux-ci exigeaient un plus grand nombre d'ouvriers, on en formait pour les travaux grossiers, mais ils n'étaient pas admis à l'honneur du Compagnonnage ; lorsque les besoins

diminuaient, il leur fallait quitter une profession dans laquelle ils ne pouvaient pas toujours avantageusement trouver place.

Au surplus, il y avait au Moyen Age des groupes considérables de malheureux réprouvés. Les Godot, les Cayeux, les Cagouts ou Cagots, qui constituaient des castes de parias, et qui, bien qu'admis à l'honneur d'être enterrés en terre sainte et à suivre, mais du porche seulement, les cérémonies du culte, vivaient en dehors de la vie chrétienne et sociale, obligés de porter sur l'épaule une patte d'oie pour révéler leur condition. Ils ne pouvaient posséder la terre, ils n'étaient pas serfs, quoique soumis à la juridiction du seigneur; ils ne pouvaient non plus être admis à l'honneur d'être Compagnons, et, encore moins, des Maîtres, ils devaient se résigner aux ouvrages inférieurs du bâtiment, aux travaux grossiers. C'est parmi eux que l'on trouvait la main-d'œuvre complémentaire aux époques de suractivité.

A l'aube de la Révolution, cette division du prolétariat existait encore, et cela explique que la loi Lechapellier fut acceptée par le pays, sans de trop violentes protestations. Au surplus, j'ai là des notes qui indiquent dans quelles conditions cette loi fut votée.

Ici nous nous trouvons en face d'un des épisodes de la lutte soutenue par les ouvriers pour la conquête de leurs droits et de conditions d'existence plus équitables.

C'est en 1791 que fut votée la loi Lechapellier : Dans son exposé, le rapporteur affirme que les fondateurs des assemblées ouvrières avaient pour but de reconstituer les corporations abolies. Il signale comme illégales et périlleuses les conventions faites par les ouvriers de différents métiers, pour ne pas travailler au-dessous des prix fixés par les assemblées et s'élève contre des règlements qu'ils pouvaient faire signer par les travailleurs de même profession, déclarant qu'ils employaient la violence pour faire exécuter ces règlements. Il dit que les assemblées ouvrières de Paris avaient établi des correspondances avec les assemblées de province, d'où la menace de pouvoir disposer de 80.000 hommes contre l'Assemblée

Nationale. Il dénonce que ces sociétés ont succédé à « *La Société des Devoirs* », contre laquelle une pétition a été formulée par les ouvriers charpentiers appelés « *Renards* », qui se plaignaient des brigandages exercés contre eux par ces Compagnons qui les battaient, les volaient, leur interdisant le Tour de France. Ces ouvriers demandent à être protégés, à pouvoir s'assembler chez leur « *Mère* » et à travailler librement.

La pétition des « *Renards* », probablement provoquée par les patrons, soulevait évidemment un grave problème de droit au travail, mais, ce qui ralliait surtout la bourgeoisie autour de la dite loi, c'est que ces associations, en même temps qu'elles poursuivaient la défense de leur privilège étroit, réclamaient des salaires plus élevés et une diminution de la durée de la journée de travail.

Ces revendications légitimes étaient vivement combattues par les « *Maîtres* », qui se plaignaient de ne pas trouver d'ouvriers suivant leurs besoins, et qui considéraient la Révolution comme accomplie, dès qu'ils avaient obtenu pour eux les libertés politiques. L'égoïsme des possédants l'emportait sur les sentiments d'humanité.

Pour les *Maîtres,* vous le savez, leur nombre, avant la Révolution, était rigoureusement fixé par la loi et par la réglementation des jurandes. Théoriquement, il fallait avoir accompli trois chefs-d'œuvre : Celui de l'Apprenti, celui du Compagnon et celui du Maître. Dans la réalité, s'il en fut ainsi à certaines époques, les statuts furent maintes fois violés car, lorsque les rois avaient besoin d'argent, ils vendaient les privilèges de maîtrises. Cela explique que l'on vit des maîtres non initiés, peut-être même des cagots enrichis, acheter des charges et tenir boutique et atelier en dehors des cadres réguliers. Louis XI, pour alimenter son trésor, créa dans chaque ville, un maître qui, sans passer d'épreuves, sans payer de redevances à la corporation, exerçait de droit la profession. Les corporations rachetèrent à deniers comptants cette mesure royale. Henri III, pour faire une largesse à sa



Le dieu Osiris. Louvre.

Ph. Giraudon.

sœur, lui donna le privilège de créer un maître dans chaque ville où elle passerait. Les associations payèrent encore pour empêcher cette concurrence quasi royale. Enfin, Henri IV déclara que tout artisan pouvait exercer sa profession en payant un droit de dix à trente livres (C'est l'embryon du principe de la patente). Louis XIV transforma ces offices et fit encore

payer. Enfin, Turgot décréta la liberté commerciale mais il se brisa dans cette lutte contre l'égoïsme corporatif.

Les maîtres créés par la vénalité royale se montrèrent, à leur tour, plus accueillants aux parias des corporations, qu'ils pouvaient plus facilement exploiter que les farouches Compagnons, dont les organisations puissantes constituaient une force redoutable même pour le pouvoir royal. C'est ainsi qu'au-dessous des Compagnons, se forma un prolétariat qui, quoique manquant de certaines connaissances indispensables pour les grandes œuvres, était suffisamment instruit des choses professionnelles, par ce qu'il avait pu copier des méthodes ésotériques, pour les travaux ordinaires.



LE DIEU HORUS. LOUVRE.
N. D. Photo.

Mais, pendant tout le Moyen Age, et jusqu'à nos jours, c'est dans le Compagnonnage qu'il faut chercher le secret de ces constructions splendides des cathédrales, nous émouvant par leur hardiesse, qui semble un défi aux lois de la statique, car c'est seulement dans le sein de ces sociétés que se faisait le véritable enseignement professionnel.

Aujourd'hui, par le syndicat, l'ouvrier trouve dans un cadre élargi, la possibilité de défendre ses droits, d'organiser

la lutte pour le triomphe social. Les écoles professionnelles ont ouvert leurs cours à tous ceux qui sont désireux de s'instruire. Enfin, la disparition du « *Tour de France* », cette école appliquée du métier, en diminuant la nécessité de l'entr'aide, a enlevé au Compagnonnage une partie de sa raison d'être; malgré tout, il subsiste encore vivace, tant est forte la tradition, et je suis heureux de rendre cet hommage amical à ceux des Compagnons que j'ai connus : Ils joignent un grand sentiment de solidarité professionnelle aux profondes qualités de discipline et de fraternité compagnonniques. Chaque fois que des grèves ont surgi dans « *Le Bâtiment* », les Compagnons furent fidèles au pacte passé, et la plupart d'entre eux sont en même temps des syndiqués actifs.

Quoi qu'il en soit, à l'aube de la Révolution, le Compagnonnage, les jurandes et les maîtrises constituaient des organisations puissantes, très conservatrices, hostiles à toute modification, car leurs statuts les garantissaient contre ce qui pouvait nuire à leurs intérêts, et vivant en sécurité, ils étaient réfractaires à toute innovation.

La royauté, lorsqu'elle s'était montrée novatrice, avait dû reculer devant leur résistance. Lorsque s'affirmèrent les conceptions de l'école manchestérienne, visant à la libre circulation des produits, à la liberté commerciale, elles trouvèrent en eux d'irréductibles adversaires. La Révolution, profondément individualiste, n'ignorait pas quelle force pouvait constituer la conjonction des associations professionnelles et des défenseurs du despotisme royal. Les hommes de 1789 et de 1793 ne pouvaient deviner qu'ils livraient sans défense les travailleurs à l'exploitation, puisqu'ils ne soupçonnaient pas encore la naissance de l'industrie moderne, et leur formule libérale ne pouvait accepter le principe des coalitions d'intérêts.

La Révolution avait tant d'adversaires à combattre qu'elle peut bénéficier des circonstances atténuantes en cette conjoncture. N'est-ce pas la République qui, par la loi de 1884, a reconnu le droit au syndicat pour les travailleurs ? N'est-ce pas elle qui a étendu ce droit, même aux fonctionnaires ? N'est-

elle pas la continuation de la Révolution ? Dès lors, on peut dire, légitimement, que si la Révolution n'avait pas été brisée par Bonaparte et par la Restauration, cette mesure eût été rapidement rapportée...

— Mon cher ami, reprit Nandon, je vous remercie de m'avoir rappelé ces choses, mais ce que je voudrais, c'est que vous vous étendiez davantage sur les traditions secrètes du Compagnonnage, sur ses origines, sur son œuvre professionnelle, enfin, que vous nous montriez les bâtisseurs de cathédrales dans leur œuvre.

— Pour faire le livre que vous me demandez et évoquer les origines du Compagnonnage, en montrant l'évolution, puis l'influence au Moyen Age, cela demanderait plus de temps que je n'en puis disposer, mais, si vous le voulez bien, puisque nous avons le plaisir d'être réunis pour plusieurs jours, nous causerons de tout cela au hasard des promenades : ce sujet nous éloignera des irritantes questions de la politique quotidienne !



LE DIEU OSIRIS.
Ph. Giraudon.

Ces entretiens seront peut-être réunis. Pour cet après-midi, comme la température est plus douce, que nous nous sentons plus alertes, nous irons, si vous y consentez, faire une promenade en forêt. L'artiste que vous êtes retrouvera, dans la contemplation de nos magnifiques futaies, l'inspiration qui fit créer les colonnes gothiques et celles des temples antiques, formées, comme dans la Haute Egypte, de fûts de roseaux enlacés.

LES ORIGINES DU COMPAGNONNAGE

Comme le lendemain, après déjeuner, nous nous attardions au jardin, la conversation s'achemina vers le sujet abordé la veille. Nandon, après avoir exalté la belle sylve de notre forêt Bellifontaine, demanda à son ami Matonnat de vouloir bien consacrer une heure à l'exposé des origines et mystères du Compagnonnage.

— On ne possède pas de documents certains sur l'origine du Compagnonnage.

Dans une étude historique très documentée, s'en tenant aux textes contrôlés, M. Martin Saint-Léon, rejetant toute légende et toute recherche analytique de ce que pouvaient être les corporations au Moyen Age, trouve la trace officielle au XVI[e] siècle de ces sociétés. Il admet cependant qu'elles peuvent émaner des confréries formées par les ouvriers constructeurs d'églises et les loges de Francs-Maçons, dont il signale l'existence à Strasbourg au XV[e] siècle. Il cite comme premier document officiel un arrêt du Châtelet de Paris, du 10 Mars 1506 qui interdit aux Compagnons de faire aucune assemblée, dîner ou banquet sous peine de prison.

C'est étudier d'une façon trop étroite l'histoire de ces groupements. Je préfère tenir compte de ces légendes dans ce qu'elles ont de vraisemblable que de me renfermer dans des textes dont l'existence confirme la thèse de l'ancienneté et dont l'absence ne l'infirme pas.

Pourtant, le livre de M. Martin Saint-Léon, qui constitue une documentation parfaite et consciencieuse, ne semble étudier le Compagnonnage que dans son action de défense des intérêts corporatifs, ce qui explique que l'auteur n'ait pas recherché sa trace ni ses origines, en dehors des manifestations qui lui attirèrent les foudres du pouvoir. Nous qui n'avons pas la prétention de recommencer une recherche purement



MAÎTRE JACQUES,
ORDONNATEUR DES TAILLEURS DE PIERRE,
MENUISIERS, SERRURIERS, ETC.
Estampe de Perdiguier.

historique, mais qui, à l'aide de légendes, en examinant les chefs-d'œuvre antiques, voulons essayer de retrouver la trace et l'origine de ces associations, nous ne nous laisserons pas arrêter par l'absence de parchemins officiels. Les légendes, sous des affabulations naïves ou grossières, cachent le plus souvent des vérités. C'est pourquoi je ne repousserai pas celles dont se réclament les différents rites compagnonniques, et

allant plus loin qu'eux dans cette voie, je me raccrocherai à tous les vestiges pour jalonner ma route.

Quelques-uns croient assigner une origine fort lointaine au compagnonnage en parlant de la construction du Temple de Salomon ; c'est trop peu, à mon sens, car ce serait lui supposer une génération spontanée et admettre que, jusqu'à ce moment, les hommes n'ont pas éprouvé le besoin de s'unir, ni rencontré de difficultés techniques à vaincre ?

En réalité, la civilisation juive est de date récente, par rapport aux civilisations qui l'ont précédée : l'Egypte était vieille de plusieurs millénaires quand Salomon construisit le Temple de Jérusalem. Déjà, ceux de Memphis et de Thèbes, de Karnak, de Philæ, ainsi que les Pyramides de Gizeh existaient. Le souvenir des origines du Sphinx était même aboli dans la mémoire des hommes, car diverses civilisations s'étaient succédées dans la vallée du Nil. C'est là qu'il faut chercher l'origine des corporations, comme il faut y chercher aussi la source des symboles auxquels les religions ont puisé et dont elles restent encore imprégnées.

— Pardon ! interrompit Nandon, je ne conteste pas l'ancienneté de la civilisation égyptienne ; cependant, sauf pour le Sphinx, dont on ignore en effet l'origine, depuis que Champollion nous a donné la clef des hiéroglyphes, grâce aux travaux de Maspéro, de Mariette, de Moret, comme aussi à ceux des égyptologues allemands et anglais dont j'ai lu les traductions, nous savons, à n'en pas douter, que les Pyramides sont des tombeaux destinés aux Pharaons, et la date de ces constructions correspond à celle du règne de ces monarques.

— C'est vrai, dit M. Matonnat. L'histoire telle qu'elle résulte du déchiffrement des textes, indique en effet que la plupart des Pyramides ont été affectées à cette destination. Seulement il y a, à côté de l'histoire écrite, une histoire légendaire qu'il ne faut pas entièrement négliger, et, quand nous ignorions, avant les études dont vous parliez, cher ami, les textes des inscriptions hiéroglyphiques, ces légendes nous racontaient une histoire sensiblement pareille à celle que les



La course du Soleil, 2e feuille - Biblioth. Nat.
Ph. Giraudon.

monuments et les papyrus antiques permettent de reconstituer. C'est pourquoi je ne repousse pas *a priori* ce que me racontent ceux qui prétendent transmettre la tradition orale du passé. Je les accueille sous bénéfice d'inventaire, en tenant compte des apports purement imaginatifs.

Voilà ce qu'ils disent, concernant l'affectation sépulcrale des Pyramides : ces constructions sont, en effet, généralement des tombeaux, mais, nous distinguons entre elles car, alors que, dans toutes les Pyramides, on a trouvé des textes gravés sur les pierres, celles de Gizeh en sont dépourvues. Vous objecterez que, dans deux de ces monuments on a trouvé des sarcophages, mais vos contradicteurs vous rétorqueront que nos églises chrétiennes reçoivent bien des tombeaux et qu'il ne viendrait à l'idée de personne de les considérer pour cette fin unique, de même que la forme pyramidale a été employée pour de nombreux édifices funéraires, celle des constructions religieuses, sous forme de chapelles est employée dans des cas analogues par nos contemporains. La tradition légendaire prétend que l'analyse de ces monuments révèle d'autres fins plus importantes qui justifient ces œuvres colossales.

— Permettez, répliqua Nandon, bien des récits ont été faits concernant les Pyramides. Il en est de bizarres que je me permets de vous rappeler : Un voyageur du XVIe siècle supposait que ces monuments constituaient les fameux greniers à grains édifiés sur l'ordre de Joseph, pour y entreposer les blés durant les années d'abondance. Diderot, par intuition, croyait que ces monuments étaient destinés à conserver et à transmettre certaines connaissances historiques. M. Pralin de Persigny émit l'idée que les Pyramides étaient des digues élevées contre les sables du désert. On a formulé bien d'autres hypothèses plus ou moins raisonnables. Je suis curieux de connaître celle que vous ont racontée les initiés qui cherchent le merveilleux dans le passé.

M. Matonnat répondit : — Autant que vous, je me méfie des conceptions mystiques, mais il ne me semble pas ridicule de supposer que les œuvres colossales que sont les Pyramides puissent être, tout à la fois, des tombeaux et aussi des temples.

Tout d'abord, il est indispensable, pour raisonner de ces choses, d'examiner au moins sommairement la religion du peuple égyptien dans la période protohistorique et dans la période thébaine, pour comprendre quelle fut la base de sa morale et de ses institutions, et l'empreinte donnée par sa philosophie à son architecture. Cette connaissance nous permettra de comprendre l'évolution de cet art et celle du symbolisme religieux dont nos cathédrales sont imprégnées.

La religion égyptienne explique l'organisation politique du pays, et sans être un mystique, on peut, à bon droit, demeurer étonné de la stabilité de cet empire, dont les prêtres philosophes, il y a plus de six mille ans, avaient calculé l'année solaire, dont les institutions durèrent, presque sans perturbation, pendant quatre mille ans, sauf quand, sous la monarchie memphite, le régime féodal et l'abus du droit divin aboutirent à une révolution sociale, vers l'an 2300 av. J.-C.



BARQUE TRANSPORTANT LES DÉFUNTS. MUSÉE DE TURIN.
Cl. Alinari.

LA THEOGONIE DE L'EGYPTE ANTIQUE

Si on s'en tient à un examen superficiel des choses religieuses, le panthéon égyptien, avec ses dieux à formes humaines, portant des têtes d'épervier, de chien, d'hyène, de faucon, de vautour, avec son culte du bœuf Apis, des crocodiles, des chats, apparaît comme grossier; mais si, derrière cette façade, on cherche l'idée philosophique et le principe religieux, alors, même dans la partie exotérique, la religion égyptienne contient un certain rationalisme. L'idée de création, telle que les prêtres d'Héliopolis l'ont définie, même avant la dynastie des rois Thinites, dérive d'un principe unique, qui se réalise lui-même par la volonté ou l'Esprit intimement confondu dans le Chaos avec la Matière; mais cette création suppose un troisième principe, l'Espace, qui permet d'en constater l'existence. Ainsi, se constitue une trinité : — Matière, Esprit, Espace.

Dès que l'homme paraît, un quatrième principe s'impose à lui, celui de la Durée, car bien que le Temps n'existe pas en lui-même, les choses, les êtres se modifient sans cesse, paraissant naître et mourir, et l'homme prend la notion du temps. Ainsi, pour que la création soit parfaite, c'est une sorte de quadrinité qui préside à sa naissance.



Le Feu qui tourbillonne.

Si on admet l'idée d'un commencement, il faut supposer, qu'avant la création, ces différents principes étaient fondus et constituaient la divinité unique. La création, seule, manifeste la division de cette unité qui, se subdivisant, tire d'elle-même les principes qui lui sont propres, en restant elle-même et en pénétrant toutes choses.

Ce n'est pas là la conception d'un dieu anthropomorphe, tirant du chaos les substances dont il a besoin pour créer le monde, ce qui suppose une limitation à son étendue, par conséquent, à son pouvoir.

Si les manifestations du créateur : — Matière, Esprit, Espace, Temps peuvent être conçues par les sens humains, Dieu, le principe même des choses, ne peut être conçu par l'homme. Tout d'abord il est, puis ce qui est est lui, émane de lui et retourne à lui ; son essence est impénétrable à l'homme, pour lequel il demeure inconcevable, son image ne peut s'exprimer qu'à travers les formes des choses et des dieux sortis de lui et le continuant.

Le panthéon égyptien sera peuplé de nombreuses déités, car tout ce qui se manifeste de bon émane de Dieu, incorpore son essence, contient à des degrés divers des parcelles de lui.

Quand le monde est créé, avant que la terre ait pris forme, huit divinités intermédiaires naissent, s'ajoutant aux

quatre premiers principes : trois principes primordiaux : — l'esprit Kneph, la matière Neith, le temps Sevek, puis l'espace Pascht, conséquence des trois autres.

Les nouvelles divinités sont : Menth, Phta, Pé, Anuké, Ré, Jah, Hathor et Saté. Elles naissent à mesure que le monde se forme; les dieux sont mâles et femelles, ils sont les générateurs du monde dans ses manifestations spirituelles et matérielles. Les uns, Menth et Phta, naissent directement d'Amon, le Dieu inconcevable qui exprime la bonté; d'autres sont des émanations de l'Esprit primordial.



ISIS ALLAITANT HORUS. LOUVRE.
A. G. Photo.

Après la naissance de l'univers, la terre reste encore informe. C'est Kneph, l'esprit de bonté qui, avec le concours de Neith, la déesse des eaux, Sevek, dieu du temps et Pascht, gardienne de l'harmonie universelle, la façonnent et la parent.

Toute manifestation de la vie va donner naissance à des dieux secondaires, émanations et sous-émanations des principes premiers. Des quatre essences, naissent les douze dieux cosmiques, comme naîtront plus tard, de ces sous-émanations, les dieux créateurs des arts, ce sera Tôt-Hermès, créateur de la science sacerdotale et de la philosophie. Chaseph est préposé à l'écriture et à la

science, Imuteph et Nehimeu à la médecine; Mui, qui devient en Grèce Phœbus, et Taphné commandent à la musique et à la poésie. Pharmuti paraît avoir présidé à l'industrie et Emi exprime la justice.

Cette hiérarchisation sera ensuite poursuivie car, à côté des philosophes initiés, il y a le clergé militant qui, pour exercer le pouvoir, cherche un compromis entre la religion pure et les dieux totémiques des nomes, ou provinces égyptiennes, au nombre de quarante-deux. Pour des raisons de haute politique, quand l'influence militaire, religieuse ou économique d'un nome s'impose à d'autres nomes, son dieu triomphe également et prévaudra sur les autres. C'est ainsi que le faucon qui incarne Horus s'imposa à presque toute l'Egypte et que, pour établir l'unité nationale, toutes les divinités des clans trouvèrent leur place dans le panthéon. Pourtant, ces dieux demeurèrent sous l'autorité d'Amon, de Râ, d'Aton, noms divers que prendra le démiurge à travers le temps. Puis, les dieux même évolueront, leurs attributions se modifieront. Trois déités : Osiris, Isis, Horus prendront une place considérable, l'emportant sur les autres. Osiris est l'incarnation d'un dieu agricole, qui enseigna aux hommes la connaissance du blé et de la vigne et qui les éveilla à la civilisation. Son épouse, Isis, magicienne habile, le seconde dans ses efforts et gouverne l'Egypte, pendant que le dieu initie le peuple aux connaissances agricoles. Dans la huitième année de son règne, Osiris est assassiné par son frère Seth, qui symbolise le désert aride.

Le corps d'Osiris a été coupé en quatorze parties et jeté dans le Nil. Isis se lamente, cherche, trouve toutes les parties qu'elle réunit et ranime par son art magique. Puis, elle s'unit à nouveau à lui et enfante Horus qui vengera son père.

La vache qui est représentée avec un croissant entre les cornes, constitue un symbole qui fait allusion à Horus, soleil levant, elle personnifie aussi l'allaitement du dieu par sa mère Isis.

La déesse symbolisa, par son art magique, la science

mystérieuse qui ranime la vie, c'est pourquoi elle fut stylisée sous les traits d'une femme à demi voilée, ne se révélant qu'aux seuls initiés.

Le culte d'Osiris prit une importance considérable : il exprimait l'idée de résurrection.

Le Pharaon était l'incarnation du Dieu lui-même, seul il connaissait les mystères et renaissait après la mort. Il pouvait, par ses procédés magiques, conférer la résurrection à qui il voulait. L'une des conséquences de la révolution fut d'étendre ces pratiques mystérieuses à tout le peuple qui fut ainsi admis à l'immortalité. De là, les Livres des Morts et la multitude des momies conservant le support indispensable à la résurrection.

Avant d'être admis à la vie nouvelle, le mort devait être jugé par le tribunal de l'Amenthi ; c'est alors qu'il prononçait sa confession négative, qui nous éclaire sur les règles morales de cette époque.

Voici ce que dit le mort devant le tribunal qui le juge : « — Je n'ai commis aucune faute contre les hommes ! Je n'ai pas tourmenté la veuve ! Je n'ai pas menti dans le tribunal ! Je ne connais pas la mauvaise foi ! Je n'ai fait aucune chose défendue ! Je n'ai pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour plus de travaux qu'il n'en devait faire ! Je n'ai pas été négligent ! Je n'ai pas été oisif ! Je n'ai pas failli ! Je n'ai pas défailli ! Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux ! Je n'ai pas desservi l'esclave auprès du maître ! Je n'ai pas affamé ! Je n'ai pas fait pleurer ! Je n'ai point tué ! Je n'ai point ordonné le meurtre par trahison ! Je n'ai point commis de faute envers personne ! Je n'ai point détourné les pains du temple ! Je n'ai point distrait les gâteaux d'offrande des dieux ! Je n'ai pas enlevé les provisions et les bandelettes des morts ! Je n'ai pas fait de gain frauduleux ! Je n'ai pas altéré les mesures de grains ! Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une parure ! Je n'ai pas usurpé dans les champs ! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance ! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons ! Je n'ai pas chassé les bestiaux

sacrés sur leurs herbages ! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux divins ! Je n'ai pas pêché les poissons sacrés dans leurs étangs ! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison ! Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage ! Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure ! Je n'ai pas volé la neuvaine des dieux dans des offrandes choisies ! Je n'ai pas repoussé les bœufs des propriétés divines ! Je n'ai pas repoussé Dieu dans sa procession ! Je suis pur ! Je suis pur ! Je suis pur ! »

De même que, sous les idolâtries catholiques pratiquées par certains fidèles, il faut chercher l'idée première du sacrifice divin, de même, sous cet amas de dieux à têtes d'animaux, il faut chercher la pensée religieuse et philosophique. C'est à la Pyramide que nous la demanderons, en étudiant sa forme. sa construction, les symboles qu'elle renferme.

La forme de la pyramide ne se justifie par aucune raison d'esthétique, à moins d'admettre, suivant l'hypothèse par trop simpliste de Prisse d'Avenne, que les constructeurs se sont inspirés des tumuli, ou collines tumulaires, mais elle se comprend pleinement, si on interprète son sens symbolique.

Lorsque les hommes, après les cultes rendus à la terre, qui leur apparaissait comme créatrice de la vie, eurent évolué vers les cultes solaires, puis vers le monothéisme, conséquence de l'esprit de généralisation, ils établirent une harmonie entre le principe générateur, la loi des nombres, leur progression et la diversité des choses.

L'unité créatrice correspondit à l'unité des nombres, car c'est d'elle que sortent la diversité et les nombres.

UN, nombre premier exprime le principe unique, source de vie et matrice dans laquelle les nombres viennent se fondre ainsi que les choses.

DEUX est également un nombre premier, c'est la première ébauche de la division, il exprime la matière universelle qui, pour s'animer, a besoin du souffle de l'esprit ou de la force. Par cette association nouvelle, nous aurons le nombre TROIS, qui donne la possibilité de réalisation.

DEUX multiplié par lui-même donne QUATRE, nombre parfait qui donne le carré.

Quatre et trois donnent SEPT, et trois multiplié par lui-même donne NEUF, et quatre multiplié par trois donne DOUZE, nombres qui demeurent symboliques.

Dans la philosophie pythagoricienne, nous retrouverons encore une interprétation plus complète, plus scientifique des nombres, dont l'harmonie fut révélée au maître par les prêtres d'Egypte.

La légende raconte que lorsque Pythagore eut découvert les rapports abstraits, révélés par les Egyptiens, de l'hypoténuse du triangle rectangle avec ses côtés, dans son enthousiasme il sacrifia aux dieux un bouc, en témoignage de reconnaissance.

Pour ces philosophes, le monde entier était harmonie et nombre.

Qu'y a-t-il de plus sage ? — Le nombre.

Qu'y a-t-il de plus beau ? — L'harmonie. — Cette formule constituait la théorie de l'école.

Dans toutes les religions, nous trouvons à la base ces nombres, que nous examinerons plus profondément dans le symbolisme de la pyramide, expliqué par les initiés.

LES PYRAMIDES, MONUMENTS SYNTHETIQUES ET SYMBOLIQUES.

— Ce que je veux simplement souligner en vous répondant, mon cher Nandon, c'est que, pour certains esprits curieux, les Pyramides ne sont pas seulement des tombeaux. On a pu, disent-ils, y déposer, par reconnaissance, le sarcophage des Pharaons, mais ce sont des monuments qui se justifient par les symboles qu'ils renferment, par les sciences qu'ils expriment.

Si nous admettons leur hypothèse, nous tenant, pour

l'instant, à l'interprétation de ces premiers nombres, et que nous voulions les exprimer dans une construction architecturale, comment y parvenir en dehors de la forme pyramidale à base quadrangulaire ?

La pointe qui, théoriquement, se termine par un point, lieu géométrique sans dimension, à l'intérieur duquel aucun autre espace ne peut être conçu, exprime bien le principe d'unité d'où sortent les formes et les nombres. La ligne, qui figurera la matière, est elle-même, comme celles qui suivent, engendrée par le point qui, pourtant, subsiste en dehors d'elles, mais cette première ligne, issue de cette unité indivisible qui est le point, demeure sans valeur; elle a besoin d'un deuxième principe pour être elle-même, c'est le chiffre DEUX qui, pour être, doit, sortant du point, former inévitablement un angle avec la première ligne, indiquant les oppositions de l'esprit et de la matière. La troisième ligne ne peut former que le triangle en réunissant les deux lignes divergentes et exprimer le principe de réalisation. Celui-ci, alors, se trouve complété par la création qui sort des principes premiers : matière, force, espace égalant vie, et donne le chiffre QUATRE qui s'exprime par le carré.

Comme la création première a donné lieu à des créations secondaires, chacune des faces du monument à base quadrangulaire sera elle-même triangulaire pour se confondre au sommet en un point théorique, expression de l'Unité.

En même temps que ces édifices contiennent ces symboles, dont je vous reparlerai plus tard, il semble bien qu'ils avaient une destination scientifique.

Leur architecture, les rapports des dimensions entre elles, appliquées dans leur construction, tout indique une volonté consciente pour des fins raisonnées, et non pas la fantaisie ridicule d'un monarque voulant témoigner de sa puissance en opprimant un peuple pour lui faire construire un tombeau.

Leur masse, qui s'exprime pour la seule pyramide de Chéops, par un volume de 2.562.576 m^3, représenterait, au taux actuel de notre monnaie, une dépense de plus de deux



Roi entouré des dieux Osiris et Horus. Louvre.
Ph. Giraudon

milliards de francs, sans y comprendre les travaux des chambres souterraines, ni ceux des revêtements en granit poli, qui en doubleraient pour le moins la valeur, soit un minimum de plus de quatre milliards. Tout indique l'importance attachée à ces constructions. Cette dépense, qui serait considérable, même pour notre budget, dut être proportionnellement plus lourde pour un peuple dont la somme des richesses ne peut,

en aucun cas, se comparer à celle d'un grand peuple moderne. Il serait puéril de croire que la tyrannie aurait pu enfanter de telles choses, car les peuples pressurés, au delà des limites possibles, se révoltent ou se laissent mourir passivement; dans leur détresse, ils sont incapables de tels efforts qui indiquent une richesse formidable. Seul, le consentement unanime, dans la foi commune, permet de créer des œuvres éternelles. Les Pyramides, comme nos cathédrales du XIII[e] siècle, sont nées de cet élan, de cette volonté d'agir pour forcer la divinité à se manifester.

Je vous ai dit que les Pyramides exprimaient des connaissances scientifiques. Dans un livre fort intéressant de Daniel Ramée, celui-ci rapporte que, lors de la démolition du premier pylône sud, près du Palais de Karnak, un des ouvriers employés à ces travaux, trouva une règle de sapin, divisée en quatorze parties dont une divisée en quatre, et une en deux seulement. Cette mesure, qui fut remise par l'ouvrier à Prisse Davenne est de 1 m. 05 de longueur, elle paraît être la double coudée. Appliquée aux édifices de Thèbes, elle correspond aux principales mesures, et, d'après Percigny, les passages des Pyramides ont exactement cette mesure pour largeur.

Parlant du symbolisme des Pyramides, le même auteur écrit :

« La forme de la pyramide n'est point accidentelle ou arbitraire : sa base est un carré, ses côtés sont des triangles. La loi des nombres enseigne que la progression triple donne la loi des voix, des sons, de la conception des êtres et de la production des espèces, que la production double et quadruple donne l'argile, les matières, les formes plastiques et les corps. Les nombres donnent donc les éléments de toute production et ils en détiennent la proportion et l'harmonie. Les représentants de ces progressions sont le triangle et le carré qui se rencontrent dans la pyramide d'Egypte. »

« Si la pyramide devait représenter la fonction de la femelle, figurer le moule de toute production, aucune autre forme que celle de sa base horizontale, le carré, ne répondait

mieux à ce but. Le carré représentait donc la terre, la matière, la mère destinée à recevoir les effets du soleil, le père; car le carré est 2×2, c'est le double ajouté à lui-même, et la femelle qui représente la nature, est double et symbolisée et rendue par le nombre DEUX : ce carré est une surface et une surface horizontale, sans hauteur, tandis que le triangle qui s'élève sur la base carrée est représenté par le nombre impair TROIS qui symbolise ou exprime le principe mâle ou positif; il est impair, parce qu'il contient l'unité, principe de toutes choses, ou l'esprit ajouté à DEUX ou au double. C'est pour cela que le principe mâle est multiple et maître : c'est en lui qu'est l'autorité, parce qu'il ne s'absorbe pas dans la production, qu'il émet et ne reçoit pas. C'est le contraire de la femelle, qui reçoit et ne donne pas, ce qui la rend dépendante et subordonnée. »

« Au-dessus du carré horizontal de la base des pyramides, s'élèvent quatre triangles isocèles, réunis à leur sommet par un seul et même point. C'est identiquement le couronnement des obélisques. Le soleil levant pouvait éclairer les trois faces sud, nord et est; dans la première, il éclairait également la face occidentale : à un certain moment de l'année et de la journée, il pouvait même éclairer les quatre faces simultanément. La pyramide est le corps solide le plus apte à être enveloppé entièrement par les rayons vivifiants du soleil sans y laisser une seule ombre. C'est aussi l'effet que subit la terre qui, elle, comme la sphère, image de l'architecture divine, et devant se mouvoir, tourne sur son axe pour laisser alternativement échauffer ses flancs. »

Les quatre côtés de la Pyramide de Chéops sont des triangles isocèles. Le triangle rectangle égyptien est conçu d'après une logique harmonieuse. Les rapports des côtés sont les suivants : Comme 3 est à 4 et à 5 (soit la base 3, la hauteur 4, l'hypoténuse sera 5).

Rapprochant ces mesures, M. Ramée cite un passage de Plutarque, dans le *Traité* sur Isis et Osiris. Voilà ce qu'a marqué Plutarque : « Les Egyptiens se sont représenté la nature

et l'univers sous la forme du plus beau triangle. Le côté perpendiculaire de ce triangle aurait été de trois parties, la base de quatre, et l'hypoténuse de cinq. Le carré élevé sur le côté vertical sera égal à NEUF, celui sur la base, à SEIZE : *9* et *16* font *25*. Le carré élevé sur l'hypoténuse de CINQ parties sera égal à *25*, le carré élevé sur l'hypoténuse étant toujours égal à la somme des carrés élevés sur les deux autres côtés. On peut comparer, dit Plutarque, la ligne verticale au principe mâle, la ligne horizontale au principe femelle, et l'hypoténuse, à l'effet ou au fruit de l'un et de l'autre; — Osiris comme l'origine, Isis comme la conception, Horus comme la naissance, car TROIS est le premier nombre impair et parfait; le nombre QUATRE est le carré du côté pair DEUX, le nombre CINQ résulte de l'un et de l'autre : il procède du père et de la mère, parce que ce nombre est composé du nombre *3* et de *2*. Enfin, le carré du nombre *5* produit un nombre égal à *25* (vingt-cinq), celui des lettres égyptiennes. »

Dans une étude consacrée à la description de l'Egypte, M. Jomard, par une série de calculs, établit que l'on trouve, exprimées dans l'analyse des triangles, les dimensions des divers stades ou mesures des Anciens.

Afin que la démonstration soit plus claire, voici une figure qui fera saisir du premier coup d'œil les éléments géométriques qui ont donné les proportions aux Pyramides et les opérations qui ont été faites pour les déterminer.

Nous ne devons pas oublier de faire remarquer que les essences divines admises par la théologie égyptienne étaient au nombre de vingt-cinq. Il y en avait neuf du genre masculin et seize du genre féminin. Les premières sont : Amon, Kneph, Sevek, Menth, Phtha, Rha, Joh, Seb et Okéamos; les secondes sont : Neith, Pascht, Pé, Anouké, Saté, Hathor, Reto, Netpé, Taphné, Tmé, Nephthys, Isis, Bubastis, Caseph, Rannou et Senek-To.

La ligne perpendiculaire Osiris, le mâle, divisée par Plutarque en trois parties, multipliées par trois, donne neuf, nombre des divinités mâles. La ligne horizontale Isis, la

femelle, divisée en quatre parties, selon le même auteur, multipliées par quatre, donne seize, nombre des divinités femelles. Ce résultat correspond donc exactement avec ce que dit Plutarque; seulement il ne connaissait que le principe de la doctrine théologique et non les éléments qui le constituaient, parce que, à son époque, la religion égyptienne n'était plus que de la mythologie et que la série primitive des dieux était ignorée du monde scientifique.

Voici maintenant l'explication et la démonstration de la figure.

Sur l'extrémité de la ligne CB, au point B, élevez la perpendiculaire BA. Ayant divisé la ligne horizontale CB en quatre parties égales, prenez trois de ces parties et faites-en la hauteur de la perpendiculaire BA. Joignez ensuite le point C, extrémité de la ligne CB, avec le point A, extrémité de la perpendiculaire AB. La ligne CA ou l'hypoténuse se trouvera avoir de longueur cinq parties des quatre divisées sur CB et des trois reportées sur la perpendiculaire AB.

Inscrivez le triangle CBA dans un cercle, de telle sorte que la périphérie touche les trois points ou sommets des angles C, B, A; la moitié de l'hypoténuse ou du diamètre CA donnera la hauteur verticale de la Pyramide, soit DX; mais une autre mesure donnera également cette hauteur, et qui sera CS, obtenue par une perpendiculaire menée de l'angle droit B sur l'hypoténuse. Il est à remarquer que les apothèmes DC, DB sont égales à la diagonale d'un cube dont le coté HSEI aurait pour mesure la ligne SE, perpendiculaire tirée sur CB du point S d'intersection de la perpendiculaire menée de l'angle droit B sur l'hypoténuse et qui est BF.

Mais ce n'est pas tout, laissons, pour continuer, parler M. Jomard (1):

« Supposons le triangle égyptien, dit-il, formé par des lignes égales à 300, 400 et 500, inscrit dans un cercle; l'hypoténuse sera le diamètre. Si de l'angle droit on abaisse une

(1) Description de l'Egypte, A. M., t I, p. 718.

perpendiculaire sur l'hypoténuse et qu'on la prolonge jusqu'à la rencontre de la circonférence, cette corde sera représentée par le nombre 480, et les deux segments de l'hypoténuse par 180 et 320. Du pied de cette perpendiculaire qu'on en mène une autre sur le petit côté : sa longueur sera égale à 144, et le petit segment formé sur ce même côté sera égal à 108 » (1).

« Le grand côté du triangle étant de 500 parties, on peut supposer que ces parties sont des coudées ; il représentera alors la base de la grande pyramide et le grand côté de l'angle droit, son apothème ou 400 coudées, c'est-à-dire le stade égyptien. Maintenant si l'on cherche dans mon tableau des mesures le nombre de coudées égyptiennes compris dans le stade babylonien et hébraïque, on trouvera 320, précisément comme au grand segment de l'hypoténuse. Le stade de Ptolémée a 480 coudées ; c'est le nombre que nous avons trouvé pour la corde ou double perpendiculaire abaissée de l'angle droit. Doublez le nombre qui exprime le petit segment du diamètre, vous aurez 360 coudées, valeur du stade de Cléomède, de 240.000 à la circonférence. La perpendiculaire abaissée sur le petit côté (ou 144) étant doublée l'on a 288 coudées, longueur du stade d'Archimède. Enfin, et pour qu'il ne manque aucune espèce de stade à cette énumération, doublez le petit segment formé sur ce même côté et vous aurez 216, valeur précise du petit stade égyptien, celui d'Hérodote et d'Aristote, mesure qui a été employée dans l'Inde aussi bien qu'en Egypte » (2).

Enfin, d'après Ramée, « Le rapport de la hauteur verticale de la Pyramide au diamètre du Soleil et la base de la Pyramide, est la 27 millionième partie du rayon de l'équateur », ce qui établit que ces savants mesurèrent le ciel et la terre.

(1) F B = 480, S A = 180, S G = 144, A G = 108.

(2) C B = 400 coudées, Stade Egyptien, F B = 480, Stade de Ptolémée, S G = 320, Stade Babylonien, S A = 180 + 180 = 360, Stade de Cléomède de 240 000 à la circonférence, S G = 144 + 144 = 288, Stade d'Archimède, A F = 108 + 108 = 216, petit Stade Egyptien, celui d'Hérodote et d'Aristote.

Outre cette destination d'être une sorte de Conservatoire des Mesures, il semble que ces monuments servirent à des observations astronomiques. D'après Strabon, vers le milieu de la face nord de la grande Pyramide, il existait une pierre mobile qui pouvait se retirer à volonté. M. Jomard dit que cette ouverture se rapporte à celle du premier canal qui débouche sur la face nord. D'après l'inclinaison de celui-ci et la latitude du lieu, il ne fait qu'un petit angle avec une parallèle à l'axe de la Terre, ce qui permettrait, au fond de ce tube très long, plus de cent mètres, et son étroitesse, un mètre onze au carré, d'observer du point inférieur, comme avec un gigantesque télescope, le passage des étoiles circumpolaires au méridien.

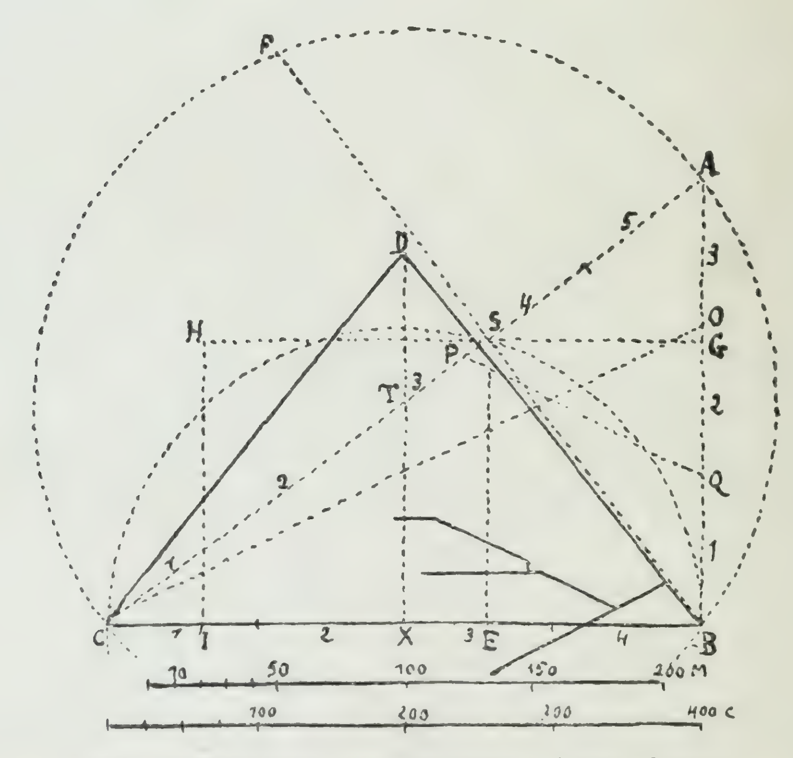
Vous voyez, mon cher ami, il n'est pas exagéré de prétendre que les Pyramides ne sont pas seulement des tombeaux ; leur étude nous réserve encore d'autres surprises, et les peuples trouveront profit à s'unir dans les immenses travaux nécessaires, pour pousser à fond ces études et peut-être restaurer la Pyramide de Chéops. En tous cas, cela vaudrait mieux pour eux que de s'entretuer.

Je puis vous parler encore des rapports métriques et symboliques de la Salle du Roi, dont la hauteur représente la vingt-cinquième partie, plus une fraction, de la pyramide, ce qui exprime la rotation du Soleil, ou Horus, autour de son axe en 25 jours 1/2. De même, la longueur de cette salle, 10 mètres 46, représente la quatorzième partie de la hauteur du monument, ce qui rappelle l'écartellement d'Osiris en quartorze parties, or, si on observe que la longueur de cette salle est double de la largeur, on obtient alors deux carrés parfaits qui, multipliant le nombre 14 par 2 donnent 28, chiffre qui correspond à la course de la lune.

J'arrête là mes citations. Elles suffiront, je pense, à démontrer que ces monuments sont autre chose que des fantaisies royales ou de simples rappels des tumuli primitifs, d'ailleurs fort antérieurs. Enfin, la forme même est celle qui correspond le mieux à l'idée de stabilité et d'éternité.

Aussi bien, à côté des ouvrages de science pure, comme ceux dans lesquels j'ai puisé, il y a eu, de tout temps, des traditions orales, dont les légendes se sont transmises et se sont altérées à travers les âges.

Ces légendes, dont il faut se défier, je vous le concède, reprises par des écrivains, qui se prétendent des initiés, expliquent, non seulement la civilisation grandiose de l'Egypte, mais prétendent éclairer aussi la préhistoire et donner un sens à l'évolution des peuples; elles nous montrent la formation des métiers, l'origine des sciences, elles nous expliquent la hiérarchisation des professions faites à l'image des congrégations primitives, qui leur donnèrent, avec l'enseignement technique indispensable, leurs statuts, dont la base est restée immuable pendant des périodes millénaires. C'est pourquoi nous demanderons à Papus, Eliphas Levi, Fabre d'Olivet, Christian, Marc Saunier, par leurs analyses, de nous aider à éclairer l'origine traditionnelle du Compagnonnage.



TRACÉ MATHÉMATHIQUE DES PYRAMIDES, D'APRÈS JOMARD.

L'OPINION ET LES RECHERCHES DES OCCULTISTES

Les écrits des auteurs auxquels nous nous référons n'ont certainement pas l'autorité de la science officielle, mais leurs récits s'enchaînent de telle façon que ces fables apparaissent bien supérieures à celles sur lesquelles les religions prétendent appuyer leurs origines.

De l'enchaînement de ces traditions, il résulterait que la religion égyptienne serait fille d'une civilisation encore plus ancienne et que la Vallée du Nil aurait été colonisée par les Atlantes, peuple disparu avec l'Atlantide, continent immense, dont le Sahara et l'Amérique Centrale seraient les vestiges, avec quelques îles éparses dans l'Océan. Ce sont ces hommes qui auraient dressé le Sphinx, symbole de la science, opposant sa sereine grandeur à l'agitation des désirs, de même qu'ils auraient construit la première Pyramide de Gizeh, celle qui ne contient pas de tombeau, comme le symbole des connaissances philosophiques renfermées dans le Sacré Collège de leurs sages. Cette pyramide, sur le symbolisme de laquelle nous reviendrons, aurait été restaurée par les Egyptiens.

Remarquez que cette légende relative à l'Atlantide n'est pas une fable moderne, inventée pour les besoins de la cause, mais que les écrivains de l'antiquité en parlent, et qu'il en est parlé dans un document Maya, il y a trois mille cinq cents ans.

Au surplus, les géologues ne sont-ils pas d'accord pour reconnaître, qu'à diverses époques, la configuration de la Terre a subi d'importantes transformations, non seulement dans la première époque de consolidation, mais aussi pendant l'ère primaire, l'ère secondaire, l'ère tertiaire et même l'ère quaternaire correspondant à la présence constante de l'homme en groupes ou en sociétés. Pendant la période éocène ou nimmulitique, l'Europe et l'Amérique du Nord formaient un vaste continent, le reste de l'Europe constituait un immense archipel. De la France, seul, le Plateau Central émergeait et Paris

n'était qu'un bassin occupé par la mer. Les grottes des Eyzies ne nous révèlent-elles pas qu'il y eut, il y a des dizaines de siècles, des hommes, artistes remarquables, chasseurs de renne dans notre pays ?

On peut donc dire que, là encore, la tradition hermétique n'est pas en opposition avec les données scientifiques.

Je m'excuse d'insister sur ces légendes, mais elles fournissent des hypothèses intéressantes sur l'histoire de l'Humanité : ce que vous me demandez en une conversation amicale, n'est-ce pas, en vous montrant le symbolisme et les traditions des Compagnons, de vous découvrir une partie de cette histoire ?

Si nous prenons les textes écrits que nous pouvons avoir à notre disposition, nous savons peu de choses, mais si nous étudions les monuments anciens, leur architecture, les scènes de la vie privée et publique qu'ils évoquent, alors nous pénétrons davantage dans la vie de ces peuples, et si nous croyons les disciples d'Hermès qui interprètent les grands symboles reproduits sur les monuments de tous les pays et de tous les peuples, nous comprenons comment les civilisations découlent les unes des autres et nous apercevons aussi comment ces religions ont entre elles une communauté de mystères, une liaison de légendes dont les personnages changent sans rien abandonner des traditions premières.

Ainsi, pour moi, l'hypothèse d'une haute civilisation atlante, disparue il y a à peine quinze mille ans, n'est pas ridicule. Au contraire : elle montre les caractères communs de l'architecture des Incas et de l'architecture égyptienne et les affinités de ces races, de même qu'elle explique ce qu'il y a de commun entre les mystères célébrés par des peuples que d'énormes distances séparaient et qui, *a priori,* ne paraissaient pas avoir pu communiquer entre eux.

En acceptant cette hypothèse, nous pourrions, sans hésitation, faire remonter le Compagnonnage à cette date lointaine, plus de dix mille ans avant l'ère chrétienne, car les principes exprimés par ces constructeurs avaient forcément nécessité la

participation de collaborateurs initiés, qui avaient reçu un enseignement approprié, donné par des hommes connaissant déjà, non seulement les lois des nombres, mais aussi la géométrie plane et des principes de la géométrie descriptive.

Il serait hors de propos de vous parler des récits que nous font les mages modernes sur les diverses transformations que subirent les peuples, mais pourtant, pour parler utilement du symbolisme réel de nos cathédrales gothiques, de l'œuvre et des mystères de ceux qui les construisirent, je ne puis éviter de vous parler de quelques-unes de ces évocations pour éclairer ma lanterne. Voici l'une d'entre elles :

LA LEGENDE DE RAM

Après la disparition des Atlantes, leur colonie africaine avait prospéré, mais les mœurs s'étaient corrompues, la haute valeur morale des symboles adaptés à l'esprit des masses s'était déformée, anthropomorphisée; les chefs militaires qui possédaient la force s'étaient emparés du pouvoir, précédemment détenu par les Mages. Ces rois, grisés par le vertige d'une autorité sans limites, étaient revenus aux bas instincts de la brute humaine.

Les guerres avaient repris leur violence ; les peuples, oubliant les grandes lois morales, étaient à nouveau broyés dans ces conflits; seuls, paraît-il, les sages d'Egypte avaient conservé leur puissance et constituaient un îlot de haute raison au milieu de la folie générale. Les peuples de la terre d'Europe n'étaient pas moins martyrisés : soumis à la loi des druidesses, ils participaient à un culte grossier et sauvage, dont les sacrifices humains formaient la base.

C'est alors que surgit Ram, fils d'une druidesse qui, rêvant de fraternité et voulant mettre fin à ces meurtres, partit vers l'Egypte se faire initier par les Mages.

Admis à subir les épreuves formidables de l'initiation, Ram reçut enfin la lumière, il apprit de ses maîtres comment

les connaissances humaines avaient pu se conserver et s'accroître.

Des associations d'hommes, épris de science, s'étaient formées, depuis l'éveil de l'humanité à la civilisation : chacun des membres de ces associations avait étudié une des manifestations de la Nature, cherchant à découvrir les lois générales, et chacun d'eux, après avoir arraché une parcelle de la vérité, l'apportait à ses frères en disant : « Voici la pierre que j'apporte pour bâtir le Temple de la Sagesse. » Cette expression, conservée à travers le temps, est encore de nos jours d'un usage courant, aussi bien dans les milieux de la Franc-Maçonnerie que dans le monde profane, pour exprimer un effort en vue d'une œuvre commune.

Ram, initié, connut les symboles de la Pyramide et du Sphinx.

La pyramide, qui exprime la philosophie, d'où sortirent ensuite tous les symboles religieux, est ainsi définie par les initiés :

La pyramide a pour base un carré, et pour quatre côtés, quatre triangles réunis en un sommet commun. C'est le symbole du monde sensible, de la terre où nous vivons, de la nature enfantée par la Vie-Une, dont pour nous, l'hiérogramme est Dieu.

Le sommet, qui n'est qu'un point, exprime l'idée d'unité appelée Dieu. Il convient de remarquer que cette idée d'unité est aujourd'hui celle qui se dégage des travaux les plus élevés de la Science. C'est le point de départ de tout; c'en est aussi le point d'arrivée, puisque après les évolutions diverses, la matière ou la vie tend à redevenir une.

De ce sommet, expression de l'unité, la diversité va naître. Prenons le symbole exprimé par un côté : Pour engendrer, il est indispensable que deux principes contraires s'unissent; de là, l'angle dont les lignes, partant du sommet, réunissent l'unique au divers; mais l'angle n'apporte nulle conclusion; c'est un principe stérile; il devient fécond, lorsque ces deux

parties sont complétées par le principe d'amour, l'enfant qui unit le père et la mère en formant le triangle.

Donc, *1*, côté du triangle, représente le père, *2* représente la mère, *3* représente l'enfant, symbole conçu à l'image de Dieu, puisque l'enfant exprime en lui la trinité et l'immortalité par la continuité des vies.

Les symboles se continuent par la base. L'enfant est un des côtés du carré, il va s'unir pour engendrer ; ainsi, le ternaire contient en lui la quaternaire loi de réalisation.

Et maintenant, nous allons retrouver tous les autres symboles auxquels nous sommes habitués. Réunissons les angles du carré de la base, et nous aurons deux lignes qui, se coupant, donnent la croix, axe de gravitation de la nature.

Trois autres triangles existent qui symbolisent le Monde des Rythmes exprimés par le ciel, la terre, l'homme, trinité naturelle.

Mais la pyramide exprime encore d'autres lois : si, du centre, nous traçons un cercle enfermant le carré, en passant pas ses angles, nous exprimons l'ensemble de tout ce qui est. Si nous projetons les quatre triangles qui composent les faces de la pyramide, nous aurons l'étoile à douze branches, qui exprime les douze signes du zodiaque, nombre que nous retrouverons aussi dans les douze tribus d'Israël et dans les douze apôtres.

Il faudrait une étude comparée des religions pour montrer comment se pénètrent et s'interprètent les symboles de chacune d'elles, cela nous entraînerait fort loin. Je vous renvoie aux œuvres des hermétiques qui méritent votre attention. Imagination ! diront les sceptiques... Peut-être, dans une partie toute intuitive, mais quand on voit avec quelle harmonie les parties imaginatives se relient aux faits analysés, aux preuves tirées de la linguistique, de la mystique, de l'architecture, on est bien forcé de trouver l'hypothèse vraisemblable tant les choses paraissent s'enchaîner logiquement !...

Mais, continuons l'examen des formules ésotériques contenues dans la pyramide : la projection d'un côté sur la base

donne l'étoile à sept branches, symbole de la lyre cosmique, des perfections humaines, du temps critique et du développement des êtres chez les pythagoriciens, nombre dont nous retrouverons plus tard l'expression : les Sept Sages de la Grèce, les sept péchés capitaux, les sept vertus, les sept sacrements et les sept voyages que doit faire tout initié. — Sept ! Nombre qui, même chez les Francs-Maçons, signifie l'acquit des qualités supérieures réservées aux Maîtres.

Deux triangles donnent l'étoile à six branches, qui évoque le principe de l'évolution et de l'involution, lutte du mouvement et de la matière. L'homme est symbolisé par l'étoile à cinq branches. Devant le temple, qui précédait la pyramide, deux colonnes étaient dressées exprimant le bien et le mal. Les prêtres, d'après Moret, imaginaient que ces deux tours étaient, l'une, Isis, l'autre, Nephtys, les deux grandes déesses qui sont au côté oriental du ciel. Ces colonnes, nous les retrouverons devant le Temple de Salomon et dans l'architecture gothique, rappelant ces deux principes premiers, et, dans l'Ancien Testament, elles évoqueront alors la Colonne de Feu et celle de Nuée qui guidaient les Hébreux dans le désert. On les retrouve aussi dans les temples maçonniques, l'une portant la lettre J, l'autre, la lettre B, tant les mêmes idées mènent les hommes, malgré les siècles qui sombrent dans l'abîme du Temps.

Ram reçut chez les Mages tout un enseignement philosophique, ses maîtres dévoilèrent pour lui qu'au delà des formules élémentaires révélées au peuple, s'exprimaient de hautes pensées philosophiques.

Il acquit d'eux l'ensemble des connaissances accumulées transmises par voie ésotérique et orale, il apprit les légendes symboliques du Paradis Terrestre, celle du Serpent, exprimant le Désir qui tourmente les êtres, il apprit la hiérarchisation des sciences, puis après une initiation qui dura 33 années, Ram put connaître le secret du Sphinx.



Le Sphinx et les Pyramides de Chephren et de Mycérinus

LE SECRET DU SPHINX

Le Sphinx, qui se dresse à peu de distance de la Grande Pyramide, est une étrange conception sculpturale. Moitié homme, moitié bête, il est accroupi, les ailes repliées et son regard mystérieux semble poser au passant son éternelle interrogation. Sa tête, aujourd'hui mutilée, malgré ses dimensions colossales, près de neuf mètres du menton au sommet, avait encore, il y a un siècle, son expression énigmatique.

Le capitaine Cavaglia, parlant de cette œuvre, disait : « L'accent contemplatif de l'œil, la douce expression de la bouche, la belle disposition de l'angle du front témoignent suffisamment du talent admirable de l'artiste qui l'a exécutée. »

C'est au cours d'exercices de tir au canon, il y a près d'un siècle, que les Mamelucks ont mutilé cette face admirable qui, depuis un nombre formidable d'années, semblait interroger les peuples.

Cette figure, comme les Pyramides, répondait à une préoccupation de la pensée religieuse et philosophique de ces mages antiques. L'effort colossal qu'il fallut faire pour dégager dans la masse granitique cette forme si harmonieuse, devait être légitimée par une haute pensée. Le Sphinx a 39 mètres de longueur et 17 mètres de hauteur, il fallut tailler le roc pour dégager cette conception gigantesque.

En avant de cette œuvre, il existe un escalier, dont les premières marches commencent à 6 mètres 50 environ des griffes du Sphinx, elles ont 20 c/m de hauteur, 30 c/m de largeur et 12 mètres de longueur. Après avoir descendu trente marches, on trouve un palier de 13 mètres 70, puis on descend encore treize degrés.

Les fouilles ont permis de dégager dans les jambes antérieures un petit temple et plus loin, une entrée qui donnait accès à des galeries souterraines taillées dans le granit et qui permettaient de communiquer avec les deux grandes Pyramides.

C'est par cette entrée que l'aspirant mage pénétrait dans le sanctuaire mystérieux.

Les Grecs, dans leur mythologie, ont fait une place spéciale à ce Sphinx qui, d'après la légende, dévorait les passants qui ne pouvaient résoudre l'énigme qu'il leur proposait.

Les Thébains avaient décidé d'offrir la couronne et la main de Jocaste à celui qui délivrerait la région de ce monstre. Œdipe osa tenter l'aventure. Le Sphinx lui demanda quel est l'animal qui marche sur quatre pieds au lever de l'aurore, sur deux au milieu du jour et sur trois au coucher du soleil. Le héros répondit sans hésiter : « C'est l'homme. » En effet, enfant à l'aurore de sa vie, il marche en se traînant sur les pieds et les mains, à l'âge viril, il marche fièrement sur ses deux jambes, et vieillard, il sollicite l'aide d'un bâton. Le Sphinx, de désespoir, se précipita dans la mer.

La mythologie fait naître le Sphinx de l'accouplement de la Chimère et de Typhaon et lui assigne comme origine les contrées les plus lointaines de l'Ethiopie.

Les initiés prétendent que le Sphinx est antérieur à la civilisation égyptienne, qu'il faut remonter à l'époque de l'Atlantide pour lui fixer une date. En tous cas, c'est un être singulier dont la conception réunit quatre symboles : la tête est celle d'une femme, le corps, celui d'un taureau, les griffes, celles d'un lion, les ailes, celles d'un aigle.

Le Sphinx dit à l'initié : « Par mon corps, dont une partie te rappelle celle de l'animal, j'atteste mes origines. Par ma tête, je personnifie l'intelligence humaine qui élève l'individu. Par elle, avant d'agir, tu peux étudier, mesurer les possibilités de ton action, définir ton but. Mes griffes sont celles d'un lion, elles expriment l'idée qu'à l'intelligence, il faut joindre l'audace, la force, qu'il faut être prêt à combattre. Mes ailes repliées t'indiquent que, pendant la méditation, il faut t'envelopper de mystère, pour être prêt à t'élancer avec audace à l'heure de l'action. Ma forme signifie également que l'homme peut se dégager des passions animales, fort de

son intelligence, par la méditation, par l'effort de perfectionnement. Il possédera alors toute la force nécessaire, symbolisée par mes griffes puissantes, pour s'élancer, à l'aide des ailes qui m'enveloppent, à la conquête de la vérité. » Le Grand Maître ajoutait : « Sache voir avec justesse et vouloir avec justice, sache oser tout ce que permet la conscience, sache te taire sur tes desseins, et si, devant ta persévérance, le lendemain n'est que la continuation de la veille, marche... marche à ton but. Les Sept Génies de la Rose-Croix, gardiens de la Clef Sacrée qui tient le passé et ouvre l'avenir, poseront sur ton front la Couronne des Maîtres du Temps. » (1).

Ram put enfin partir pour accomplir sa mission : Lutter contre les vices qui avaient livré le peuple aux rois. Pour cette œuvre, il était armé, non seulement de la haute philosophie religieuse, mais il avait, au cours de sa longue initiation, accumulé en lui des connaissances humaines jalousement gardées secrètes par les Mages, et qu'ils ne transmettaient qu'à ceux qu'ils jugeaient dignes d'être dépositaires, leur donnant ainsi une puissance formidable.

Comment parvint-il à entraîner le monde derrière lui ? C'est une légende trop complexe pour que je puisse vous l'exprimer, même en la résumant, mais après avoir pris comme symbole le Bélier, qui signifie le Chef du Troupeau, Ram, qui prêchait l'Amour, prit le symbole de l'Agneau, dont ses ennemis l'avaient affublé en raison de sa douceur. Il convient de remarquer que c'est sous le signe de l'Agneau que jusqu'au v[e] siècle, le Christ est représenté ; ce n'est que vers cette date que le Dieu est attaché à la Croix, celle-ci, rappelant le Swastika du culte de Mithra, portait à son centre un limbe exprimant la naissance du feu, fils de Sawistri, le Soleil, père et créateur de toutes choses.

Après avoir conquis le monde, Ram l'initia aux symboles et l'organisa socialement et pendant près de trois mille ans, il n'y eut qu'un peuple sur la Terre. Les initiés connurent tous les symboles exprimés, non dans leur sens vulgaire, mais

(1) *Histoire de la Magie* par Christian.

dans leur esprit réel. Pour le peuple, le culte eut plus de mystères, des légendes furent créées pour lui en faire comprendre le sens allégorique. Adam et Eve, le premier couple qui, assoiffé de désirs, s'en alla par le monde, endurant mille souffrances, furent le symbole de l'homme et de la femme tentés par le Serpent, puis chassés du Paradis Terrestre, en punition de leur faute. La curiosité, le désir de sensations nouvelles ne leur avaient-ils pas fait abandonner l'Eden, où vivant parmi leurs frères, ils connaissaient la béatitude des joies simples ?

Pour exprimer les symboles, il fallut construire des temples et, dès lors, les maîtres maçons furent des initiés, recevant toute science utile à leur art, autorisés à révéler aux hommes qu'ils connaissaient ce qu'il y avait d'utile pour eux à connaître, et, toujours, sous une forme ésotérique.

Dès cette époque, date le Compagnonnage qui a pu subir à travers le temps des modifications diverses, mais le charpentier, le tailleur de pierres, qui est initié dans la « *Cayenne de la Villette* », est un fils direct des initiés de Ram dans les mystères de la Pyramide. Ce compagnon ignore, la plupart du temps, les origines grandioses de l'ordre dont il est membre : c'est qu'il y eut une heure où les grands initiés perdirent le contact avec les maîtres constructeurs et où ceux-ci s'en tinrent aux secrets professionnels, sans connaître le lien qui unissait la corporation du Sacré Collège des Fils de Ram.

Le divorce commença avec les persécutions dont le christianisme usa envers les cultes défunts. Les dieux antiques qui, à Rome, vivaient en paix, furent détruits, exilés par les adeptes du nouveau culte, dont les zélateurs eussent voulu effacer toute trace du passé ; ils furent, du reste, aidés dans leur œuvre, par la destruction de l'empire romain et par le triomphe des barbares.

La nuit qui se fit sur l'ancienne société, l'anéantissement de la culture gréco-latine, la guerre aux œuvres d'art, la vie féodale qui, pendant des siècles, arrêta toute pensée, les seigneurs guerriers ou ignorants, vivant sous la domination

de prêtres ou de moines plus ignorants qu'eux, tout contribua à ce divorce, car les constructeurs, pour l'immense majorité, initiés des degrés inférieurs, avaient dû se courber sous la nouvelle idole.

Pourtant, les traditions plus élevées n'ont pas complètement disparu, mais le lien n'existe plus visiblement et de tradition continue et sensible. Les grands initiés ont dû fuir eux-mêmes, emportant chacun l'une des pierres du Temple, ou l'un des fragments du Miroir de Platon, attendant une période plus favorable pour reprendre la chaîne de la synthèse des connaissances humaines. Des groupes d'affiliés subsistent en Chine, où les sciences ne servent qu'à l'amélioration des conditions matérielles des hommes. L'imprimerie est connue de ce peuple, la boussole qui lui permet de naviguer, la poudre à canon, dont il se sert pour ses réjouissances ; il semble que les grands lettrés, dans cet empire immense, aient trouvé le secret d'assurer l'équilibre entre les aspirations humaines vers les choses nouvelles et la prudente évolution morale des peuples. Jusqu'au jour où les Européens pénétrèrent chez eux, les Chinois connurent une paix qui dura plusieurs siècles et leur art symbolique exprime une haute civilisation. Il en reste des preuves manifestes.

D'autres centres subsistent dans le monde, notamment dans les Indes, et même en Europe. Dans certains monastères, les moines, qui savent quel danger leur ferait courir la révélation de leurs connaissances, travaillent secrètement à la conservation des trésors acquis par l'Humanité.

Quand, au IVe siècle, le ralliement des dépositaires des forces intellectuelles au christianisme est complet, au moment qu'il s'agit d'édifier de nouveaux temples pour la religion chrétienne triomphante des vieux cultes, ce sont les initiés des mystères antiques qui créeront le style byzantin.

LE COLLEGE SUPREME

— Cette légende de Ram est évidemment très séduisante, dit



GROTTE D'ALTAMIRA - PEINTURE PRÉHISTORIQUE.
COLLECTION LAHY-HOLLEBECQUE.

Ph. Giraudon.

l'un des auditeurs, mais elle ne repose que sur des traditions plus ou moins imaginatives.

— Oui ! poursuivit M. Matonnat, il en est de cette légende comme de beaucoup d'autres : C'est un mélange de fables et de choses réelles; cependant, dans toutes ces traditions, il y a une part de vérité. L'universelle légende du Déluge n'est-elle pas une déformation des inondations causées à la suite des plus grandes extensions glaciaires ? Les légendes hébraïques ne reçoivent-elles pas tous les jours des confirmations partielles ? Celle du Paradis Terrestre et de la faute originelle n'est-elle pas plus acceptable et plus vraisemblable, exprimée par la fable qui montre la femme, entraînant son compagnon, loin de son lieu d'origine, pour marcher dans le sens du soleil à la conquête du monde, plutôt que la légende



GROTTE D'ALTAMIRA - PEINTURE PRÉHISTORIQUE.
COLLECTION LAHY-HOLLEBECQUE.
Ph. Giraudon.

grossière du Serpent offrant la pomme et du Dieu punissant une faute qu'il savait fatale ? C'est la curiosité, le désir symbolisés par le Serpent, qui entraînent les êtres à la découverte du monde dans une marche vers l'inconnu qui semble plus beau bien que sillonnée par toutes les souffrances et toutes les épreuves. Dans cette course à travers les âges révolus, il faut faire la part du vrai et de l'imaginatif; n'en est-il pas de même dans l'histoire ?

En tout cas, il est bien certain que les civilisations, dont nous commençons à connaître la vie, en déchiffrant leurs symboles, en lisant parfois leurs annales écrites sur les papyrus égyptiens ou sur les briques assyriennes, à caractères cunéiformes, ont existé à des époques fabuleusement anciennes, et que ces peuples ont été les véritables fondateurs du droit de la science et des arts.

Le code *d'El-Hamourabib,* vieux de plus de quatre mille ans, ne renferme-t-il pas tous les principes du droit moderne ? Ce roi Hittite n'a-t-il pas fixé les droits de l'homme et de la femme ? reconnaissant pour celle-ci le régime dotal, en même temps qu'il réglait les rapports du créancier et du débiteur, ainsi que les relations du serviteur et du maître. Quand on se penche sur cet abîme : Le passé, le vertige vous prend, de même, lorsqu'on évoque les grands empires disparus, ces civilisations fantastiques, dont il ne reste aucun témoignage que des ruines qui révèlent, par leur énormité, par leur art, la grandeur d'un monde qui nous semble prodigieux.

De toutes les civilisations, celle de l'antique Egypte nous paraît formidable, comme la plus ancienne. Thèbes, la ville sacrée, dont les ruines attestent la grandeur, a laissé dans l'esprit des peuples qui l'ont connue, une réputation légendaire. C'est à Heliopolis que se trouvait le Suprême Collège des Mages qui gouvernaient la Haute Egypte et toute l'Afrique, prétendent ceux qui se disent des initiés. Ces hommes, qui résumaient en eux toute science, exerçaient un pouvoir bienfaisant. Ce sont eux qui initièrent Ram, mais même quand leur pouvoir politique fut brisé par Ménês, qui s'empara du pouvoir militaire et qui fonda Memphis, l'autorité des Mages demeura puissante, car ils tenaient en eux la source de toute science.

Pour les Mages, le bonheur humain devait résulter d'un équilibre entre l'activité physique et l'activité morale limitée. L'activité physique s'entretenait par le travail sous ses diverses formes, l'activité morale se limitait par l'étude des secrets propres à l'exercice du métier et par la pratique des exercices religieux, actions de grâces à Dieu, à la nature, les danses, les chants sacrés.

Par leurs soins, tout fut réglementé : Aux constructeurs, la géométrie et ses applications. Aux artisans divers, les secrets de la fusion des métaux, de leurs alliages. Aux agriculteurs, les secrets de Cérès sur l'alternance des cultures, l'emploi des engrais, les relations des plantes. Aux pasteurs, les secrets de



La Rose-Croix. Vision d'Ezéchiel.

l'art vétérinaire. Le tout enveloppé de formules magiques destinées à en augmenter la valeur et à en graver le souvenir dans l'esprit, par une formule consacrée et rituellique.

Cette hiérarchisation des métiers est attestée par les inscriptions relevées sur les stèles dédiées à Osiris. Voici, à ce propos, ce que marque Moret, dans son récent ouvrage *Le Nil et la civilisation égyptienne :* « Les révolutionnaires avaient dérobé les secrets des métiers. Les artisans, jadis rattachés aux ateliers du roi, des temples ou des seigneurs, sont maintenant libérés, en quelque sorte, sécularisés. La carrière d'artistes ou d'artisans — ils se recrutaient parmi les apprentis formés à des techniques sévères — s'ouvre à toutes les curiosités, toutes les initiatives. »

Cette révolution qui libérait les professions ne donnait cependant pas la technique qui demeurait le secret des corporations.

L'autre jour, vous demandiez, mon cher Nandon, comment ces hommes s'y prenaient pour transporter ces immenses volumes de granit. Là encore, la discipline, le rythme faisaient tout. Aux chariots, s'attelait une véritable armée qui, sous la conduite de chefs, halaient le bloc : un chant rythmait l'effort. comme dans mon enfance, au pressoir, quand les hommes chantaient :

« *En voilà Une! Han!* »
« *La jolie Une! Han!* »



Les sphères d'Ezéchiel.

Chaque exclamation marquait l'effort sur la barre. De même, par leurs chants, les bateliers du Nil frappaient en cadence de leurs rames l'eau du fleuve, et les haleurs tiraient sur leurs cordes.

Ces hommes qui composaient le Suprême Collège, se recrutaient eux-mêmes, ils n'admettaient à l'initiation que les sujets d'élite, pleins de foi, de courage, d'endurance, de volonté. Pour parvenir à la haute vie intellectuelle, il fallait symboliquement mourir à la vie ordinaire, pour renaître à la vie nouvelle; l'initiation était longue, pénible; le néophyte devait tuer en lui toute passion pour oser affronter la science.

De ces initiations, des récits ont été faits. Pythagore, Platon, ont été les grands initiés grecs admis à connaître les secrets formidables de ces mystérieux mages. L'initiation était graduée suivant l'intelligence, l'aptitude du sujet.

Les secrets redoutables des mages du degré supérieur qui prétendaient pouvoir découvrir l'avenir, asservir les forces de la nature, ne se révélaient qu'après de longues et pénibles épreuves. L'enseignement était entièrement oral, l'initié devait y consacrer trente-trois années de sa vie. Ce n'est que lorsqu'il avait discipliné son intelligence, dompté sa chair, qu'il était épuré complètement, que le Mage pouvait connaître

les formules sacrées qui lui donnaient le suprême pouvoir.

Qu'était au juste cette science magique ? Les initiés affirment que ses possesseurs avaient la faculté presque divine de dévoiler l'avenir, d'évoquer les morts, d'imposer leurs lois aux hommes et de vivre d'une existence au-dessus de l'humanité et au delà de ses besoins.



Allée de forêt.

En laissant de côté tout le merveilleux et le légendaire, il est certain que ces savants supérieurs qui avaient consacré toute leur vie à l'étude des phénomènes physiques, chimiques et psychiques, ayant près d'eux, sous leur action constante ceux qui, spécialisés, ne pratiquaient qu'une partie limitée des sciences permises, devaient, après des années de repliement sur eux-mêmes, dans l'étude sereine et par l'accumulation des connaissances millénaires, posséder une autorité formidable et incontestée.

La seule connaissance des manifestations hypnotiques et des dérivés du magnétisme humain, joints à leur possession des propriétés chimiques des plantes et des minéraux et à

leurs connaissances en physique, devait leur assurer une immense puissance. Leur science astronomique était poussée fort loin; l'orientation des Pyramides en est une indication manifeste et c'est à eux que nous devons, il y a six mille ans, la division de l'année solaire en 365 jours et en 52 semaines, de même que nous leur devons la première idée de l'alphabet et les premiers signes graphiques pour exprimer les sons.

Leurs méditations philosophiques les avaient amenés à concevoir l'idée de l'unité exprimée dans la pyramide, et le Dieu conçu par Hermès-Toth ne saurait choquer le rationaliste le plus sévère. Voici comment il parle à son disciple :

— « Aucune de nos pensées ne saurait concevoir Dieu, ni aucune langue le définir. Ce qui est incorporel, sans forme, ne peut être saisi par nos sens, ce qui est éternel ne peut être mesuré par la courte règle du temps : Dieu est donc ineffable. Il est la Vérité absolue, le Pouvoir absolu. Et l'Immuable absolu ne peut être compris sur la Terre. »

Il est vrai qu'Hermès-Toth admet que Dieu peut se révéler à certains élus, mais ils ne peuvent transmettre cette vision à l'humanité. De cela, Hermès tire des lois morales et des pratiques pour la vie courante qu'ont adoptées toutes les religions.

Comment de telles civilisations ont-elles pu disparaître ? Qu'est devenu ce Collège Suprême ? Comment expliquer le retour à la barbarie et la nuit qui sembla s'étendre sur le monde ?

— Autant de questions angoissantes, énonça doucement une des charmantes auditrices qui suivaient avec intérêt cette dissertation...

— Hélas ! Madame, répartit M. Matonnat, tout ne doit-il pas disparaître un jour, et l'organisation même de cette société sacerdotale portait en elle les causes de sa destruction. La société était partagée en trois classes : les prêtres des divers degrés, les artisans, les guerriers chargés d'assurer la sécurité.

Les guerriers possédant la force fondèrent la monarchie, le peuple, comme toujours, acclama ses nouveaux maîtres, et

le clergé ordinaire célébra la gloire des forts. Les initiés purent bien, pendant quelque temps, par leur pouvoir sacerdotal, tenir en échec, ou sous leur domination morale, les nouveaux rois, mais ces despotes sans culture ne tardèrent pas à demander des miracles, à la taille de leur esprit, que la science ne pouvait réaliser; ces dominateurs s'entêtèrent d'autant plus dans leurs prétentions stupides qu'ils étaient émerveillés par ce qu'ils voyaient sans comprendre ; alors, dans leur rage despotique, ils persécutèrent les philosophes, aidés en cela par la tourbe des bas initiés et par le peuple, dont l'ignorance acclamait la gloire des armes.

Les grands initiés, s'ils s'étaient réservé le privilège de la science pure qui n'est accessible qu'à une élite, avaient créé un enseignement utilitaire qui suffisait aux besoins multiples de la vie sociale. Pour l'arpentage ou le tracé des figures géométriques que nécessitait l'appareillage des pierres ou l'assemblage des charpentes dans la construction des monuments, ils avaient imaginé des opérations fort simples dont la connaissance se gravait dans la mémoire sans nécessiter l'étude des principes et des lois mathématiques qui furent découvertes à nouveau dans les temps modernes.

Pour corroborer cette légende orale d'un aréopage supérieur de grands Mages, je vous dirai que l'abbé Moreux, dans son livre « *La Science Mystérieuse des Pharaons* », rapporte, après l'avoir vérifié par ses propres calculs, que les Pyramides expriment des données mathématiques qui correspondent aux découvertes les plus récentes dans cette science.

C'est ainsi que d'après cet auteur, la Grande Pyramide de Cheops, par son orientation indique une connaissance complète de la marche des Astres, que l'étude des rapports des diverses dimensions entre elles donne les solutions de problèmes qui n'ont été trouvées que dans les temps modernes.

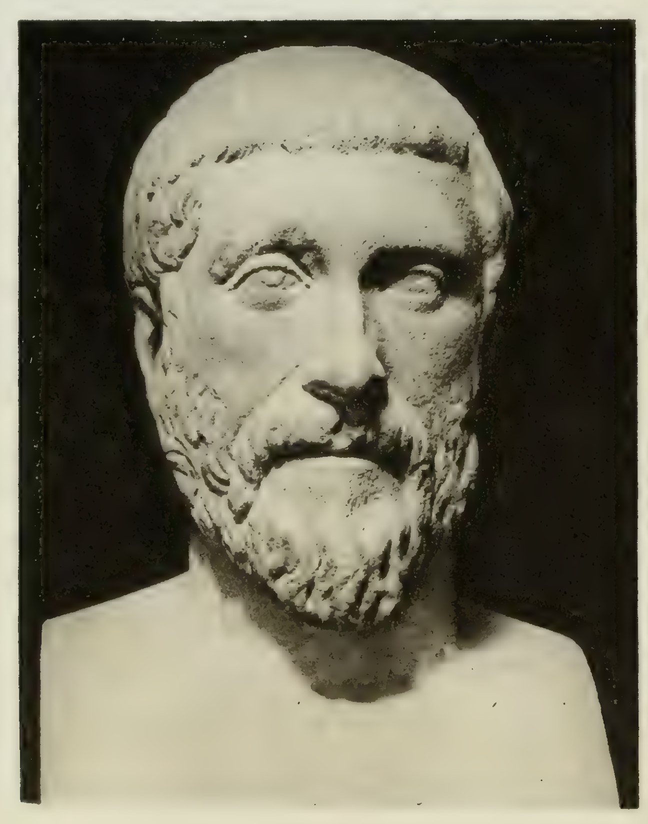
En dehors de la formule *Pi* (π) qui donne la quadrature approchée du cercle, on trouve par cet examen qu'ils ont dû mesurer l'axe de la terre aux pôles et la distance de la terre au soleil avec une précision qui n'a pas été dépassée.

Ces faits confirment l'existence d'une science formidable qui disparut dans un drame que nous ignorons encore.

Le Collège se dispersa, les initiations ne purent se faire suivant les règles antiques, et les traditions scientifiques, incomplètement révélées, s'éclipsèrent en partie. La science, cependant, ne s'éteignit pas tout entière.

De nos jours, de telles disparitions ne paraissent plus possibles, car l'imprimerie a vulgarisé la science, et pour détruire tout ce patrimoine humain, il faudrait une hécatombe plus formidable que celle qui vient de frapper l'Europe...

Pourtant, de ces siècles révolus de la grandeur égyptienne, les secrets ont été plus ou moins complètement transmis et, si l'Europe qui s'éveille est encore dans la nuit, la chimie, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, se conservent chez les Sémites et les Arabes, comme l'art de construire se conserve dans les loges des Compagnons qui vont édifier les églises du christianisme.



PYTHAGORE

Ph. Alinari.



Le temple de Thésée a Athènes.

Photo Alinari.

III

La Basilique

Après avoir évoqué pour vous les origines légendaires du Compagnonnage, dit M. Matonnat, nous allons voir les Compagnons devenus chrétiens, construire les temples du nouveau Dieu.

Pendant que l'Egypte et l'Orient accomplissaient leur destin, le flambeau des sciences et des arts passait en d'autres mains.

La Grèce d'abord, Rome ensuite, avaient rayonné sur le monde. La première surtout, par ses arts, l'éclat de sa pensée, par ses commerçants, qui avaient étendu leur activité sur l'univers antique; la seconde s'était imposée par la force de ses

armes, la grandeur de ses institutions politiques, par ses travaux formidables qui marquèrent son action civilisatrice.

Mais le vieux monde antique portait en lui la cause de sa déchéance. L'enrichissement des grandes familles romaines, qui possédaient d'immenses territoires, qui commandaient à des milliers d'esclaves, avait amené la corruption des mœurs par le développement d'une richesse fabuleuse, dont l'usage faisait naître un luxe inouï et le parasitisme d'une clientèle glorifiant les gestes des maîtres qui lui donnaient la spartule.

Pourtant, il ne faut pas s'imaginer que, dans cette décomposition morale, rien ne subsistait, que tous acceptaient cet avilissement des mœurs ou que, seul, le christianisme apporta une formule de paix, de fraternité, de justice.

Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire, on voit des hommes qui, au milieu des autres, émergent comme des sommets, se dresser contre la tyrannie et les vices. La Haute Egypte avait connu cet appel, les Juifs avaient eu leurs Prophètes tonnant contre les riches et contre leurs rois ; même des sectes importantes, comme celle des Esséniens, s'étaient développées dans la Palestine. Ces sectes, plus encore que dans l'ancienne Sparte, pratiquaient un communisme étroit. D'après Philon, ceux qui entraient dans leur société devaient y apporter tout ce qu'ils possédaient, les biens étaient confiés à des administrateurs qui agissaient pour le compte de la communauté, si bien qu'il n'y avait parmi eux, ni riches, ni pauvres. Leurs mœurs étaient austères, d'une moralité exemplaire, ils fuyaient les voluptés et considéraient comme une vertu de dompter leurs passions. On ne trouvait chez eux aucun artisan fabriquant des flèches, des javelots, des armes. Ils ne possédaient pas d'esclaves et travaillaient les uns pour les autres, bannissant les métiers de commerçants, de cabaretiers, tout ce qui donne lieu à la cupidité.

La Grèce avait connu les enseignements des mystères orphiques qui lui étaient venus de Crète ; ils constituaient une sorte de magma des croyances empruntées à l'Egypte, modifiées par les influences de l'Inde, de l'Assyrie, de la Perse.

Phanès, la lumière, être primordial, né de l'œuf cosmique, engendre, par son union avec la nuit, le ciel et la terre.

L'âme est le souffle qui anime tout dans la nature, elle est emprisonnée dans le corps pour des péchés commis dans des vies antérieures, elle se purifie par des existences successives, et comme dans le bouddhisme, s'élève graduellement vers des sphères plus pures.

Entre le principe unique, l'être primordial et l'homme, ainsi que dans le Panthéon égyptien, il y a toute une série de



Ravenne. Le Mausolée.

Phot. Alinari.

dieux intermédiaires qui lui donnent la connaissance des arts, des métiers.

La connaissance des mystères orphiques, comme plus tard, au début, celle des mystères chrétiens comportait une

initiation qui, comme le baptême, avait pour but de purifier l'âme. Ces mystères se confondaient avec ceux d'Eleusis ; et dans toutes ces manifestations religieuses, nous retrouvons, comme nous retrouverons dans le christianisme, dans ses cérémonies cultuelles, les traces du brahmanisme, des mystères de Dionysos et l'influence primitive du magisme.

Ainsi, dans le mythe de Coré, qui rappelle ceux d'Isis, la Vierge, qui représente le germe qui lève sous terre, personnifie ensuite la puissance vitale qui circule dans la matière.

De l'union de Zeus, dieu suprême, avec la Vierge, naquit Dionysos Zagreus, Dieu de la génération universelle. Ce Dieu, comme Horus, est déchiré par ses frères, les Titans ; son sang principe de l'âme universelle, féconde la nature, il est la source de vie pour tous les êtres. Les hommes sont issus du sang et de la chair de Dionysos Zagreus, et le vin qui lui est consacré est le symbole de la communion, comme la chair de la victime qui lui était sacrifiée, dont les adeptes se partageaient les lambeaux.

Tous ces mystères préparent le christianisme, comme la philosophie socratique et celle des stoïciens en préparaient les bases morales. Il ne faudrait pas tomber dans l'erreur courante de ceux qui, ignorant l'histoire antique, prétendent que le christianisme a apporté une doctrine d'affranchissement et de fraternité aux esclaves, aux humbles.

Le mouvement d'idées qui s'était développé à travers les enseignements de Pythagore qui, bien avant le Christ, enseignait la fraternité à ses disciples, de même que les sentiments qui s'affirmaient chez les socratiques, cherchant la morale qui lie les individus et les sociétés, aboutissaient aussi à proclamer la solidarité des hommes, qu'Hippias exprimait ainsi : « Tant que nous sommes ici présents, nous sommes « frères, parents, concitoyens les uns des autres, sinon par la « loi car, par la nature, ceux qui se ressemblent sont frères, « et c'est la loi qui, comme un tyran, fait violence à la « nature ». Les stoïciens, de même, proclament le droit des



Saint-Paul-Hors-les-Murs, a Rome.

Ph. Alinari

hommes. Cicéron fait reposer le fondement du droit sur le sentiment naturel qui porte les hommes à aimer leurs semblables.

Le culte des Grecs pour leurs dieux met l'art, la poésie au service de la conception religieuse; leurs légendes sont empreintes d'un large sentiment humain et, dans leur désir de matérialiser la conception qu'ils se font de leurs divinités, leur art s'élève dans la sculpture aux plus hauts concepts de la forme exprimée par Phidias.

Leur souci de reproduire par l'art statuaire les traits des morts qui leur sont chers, rattache leur culte aux croyances antiques. Comme les Egyptiens, ils espèrent maintenir l'esprit aux lieux où s'érige son image, de là, toutes les statuettes funéraires trouvées dans les tombeaux. Mais dans l'Hellade, la mort n'a plus cet aspect solennel, grave, redoutable, qu'elle avait dans l'Egypte, les tombeaux n'ont pas ce caractère grandiose des nécropoles d'Abydos. La mort n'est qu'un passage et les ombres, dans les Champs Elyséens, continuent de

vivre et d'agir : aussi, les nécropoles sont de véritables musées.

Quant aux Romains, ils avaient adopté le paganisme antique et le légionnaire, en parcourant le monde pour l'asservir, était devenu indifférent aux querelles religieuses, car il ne concevait pas le culte en dehors de la soumission de ses ministres aux lois. Il fallut l'éclosion du christianisme, dérivé du judaïsme, pour changer cette douce tolérance en un conflit violent, d'où sont sorties tant de souffrances et de ruines. Si le Christ est une admirable figure, digne d'être placée sur le même plan que celle de Bouddha, le Dieu son Père, dont il procède, est le terrible Yaveh des Juifs qui veut que son peuple, par le fer et par le feu, terrasse les infidèles. Il est la vérité absolue, tout est erreur en dehors de lui, il ne peut accepter que d'autres idoles puissent s'ériger dans Rome ou recevoir des hommages qui ne sont dus qu'à lui. A peine a-t-il pris pied dans l'empire que ses sectateurs insultent aux divinités païennes et luttent avec violence contre les autres confessions. Si les chrétiens s'étaient contentés de réclamer pour eux le droit de pratiquer leur religion, nul doute que celle-ci eût trouvé place pour ses autels sur les forums, mais le christianisme était tout à la fois un concept religieux et une revendication sociale en volonté de réalisation.

Cette religion annonce que l'heure de la rédemption est arrivée, les générations vivantes verront le règne de Dieu ; dès lors, que sont les souffrances, puisque celles-ci vont prendre fin au milieu des manifestations de la volonté céleste. Matthieu dit : « Comme l'éclair part de l'Orient et apparaît « jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de « l'Homme. Aussitôt après la tribulation de ces jours, le « soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière. « Les étoiles tomberont du ciel et les vertus du ciel seront « ébranlées.

« Alors, apparaîtra le règne du Fils de l'Homme dans le « ciel, alors, pleureront toutes les tribus de la terre, et elles « verront le Fils de l'Homme venant sur les nuées du Ciel

« avec une grande puissance et une grande majesté. Et il « enverra les anges qui, avec une trompette et une voix écla- « tante, rassembleront ses élus des quatre vents de la terre, « du sommet des cieux jusqu'à leur dernière profondeur. « Apprenez la parabole du figuier : Quand ses rameaux sont « encore tendres et ses feuilles naissantes, vous savez que « l'été est proche. Ainsi, vous-même, quand vous verrez ces « choses, sachez que le Christ est à la porte. En vérité, je « vous le dis, cette génération ne passera pas avant que toutes « ces choses ne s'accomplissent. »

En même temps, s'ils prêchent avec Saint Paul la résignation, aux esclaves, ils tonnent contre la richesse et leur parole, écho du communisme essénien, porte dans l'esprit des misérables l'espoir du relèvement.

Jacques s'écrie : « Mes frères, s'il entre dans vos assem- « blées un homme ayant un anneau d'or et un vêtement « splendide, et qu'il y entre aussi un pauvre mal vêtu, et que « vous arrêtiez la vue sur celui qui a le vêtement splendide « et lui disiez : « Assieds-toi bien ici », tandis qu'au pauvre, « vous diriez : « Tiens-toi là debout, ou assieds-toi sous l'esca- « lier à mes pieds », ne jugez-vous pas par vous-même et « ne vous faites-vous pas juger avec des pensées d'iniquité ? « Ecoutez, mes frères bien-aimés, Dieu n'a-t-il pas choisi les « pauvres en ce monde pour être riches dans la foi et héri- « tiers du royaume que Dieu a promis à ceux qui l'aiment ? « Mais vous avez déshonoré le pauvre. Ne sont-ce pas les « riches qui vous oppriment par leur puissance, et eux-mêmes « qui vous traînent devant les tribunaux ? Ne sont-ce pas eux « qui blasphèment le sain nom qui a été invoqué sur vous ? »

Jacques dit aussi : « Et maintenant, riches, pleurez, pous- « sez des hurlements, à cause des misères qui vous survien- « dront. Vos richesses sont tombées en pourriture et vos vête- « ments ont été mangés par les vers, votre or et votre argent « se sont rouillés et leur rouille rendra témoignage contre « vous et dévorera vos chairs comme un feu. Vous vous êtes

« amassé des trésors de colère pour les derniers jours. Voilà « que le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs « et dont vous les avez frustrés, élève la voix et leur clameur « a pénétré jusqu'aux oreilles du Seigneur Sabaoth ».

On comprend quel mouvement d'idées devaient produire de telles paroles, quels espoirs naissaient parmi les misérables qui, initiés avec un cérémonial emprunté aux sociétés secrètes, mourraient à la vie profane pour renaître en Dieu.

La communion entre tous les fidèles, les prières en commun, les persécutions même, resserraient les liens des adeptes de Jésus.

Après avoir rêvé de fraternité dans le ciel, les malheureux devaient aspirer à réaliser la communauté sur terre, aussi, dès les premières années, fondent-ils des communautés et donnent-ils ainsi un caractère de révolte sociale à leur propagande qui menace les privilèges des nobles et des riches Romains.

Les empereurs, effrayés de ce réveil des esclaves, dont le nombre dépassait de beaucoup celui des citoyens, essayent d'arrêter l'essor de cette propagande : des persécutions commencent, mais peut-on enrayer un mouvement qui vise, non seulement à la conquête de la terre, et dont les disciples s'affirment, en outre, certains de revivre libres et triomphants dans le ciel ?

Plus la répression est terrible, plus les martyrs vont avec résignation et même avec joie, au douloureux sacrifice. Le sang répandu fertilise le sillon, où la nouvelle semence va se lever, puissante, irrésistible, étouffant autour d'elle les rejetons affaiblis des vieilles croyances païennes.

Ce caractère social du christianisme, nous le retrouverons à travers le temps dans des manifestations diverses, dont la plus ordinaire s'exprime dans la création des communautés religieuses, et la plus formidable, dans la révolte des anabaptistes, qui embrase, au XVIe siècle, toute l'Allemagne, dans



RAVENNE. L'INTÉRIEUR DU BAPTISTÈRE.

Photo Alinari.

un grandiose élan communiste, que les seigneurs et les évêques noyèrent dans le sang.

Persécutés, traqués de toutes parts, les premiers sectateurs du Christ se réfugièrent dans les catacombes, et c'est là, dans ces réunions, au cours desquelles les fidèles entendaient la parole de l'un d'entre eux, leur révélant la doctrine du Maître, évoquant son sacrifice divin, que se forma peu à peu le culte, dont les mystères et la liturgie s'inspirent des cultes païens encore existants, déformés, adaptés à l'imagination des nouveaux croyants.

Des arcs triomphants, des autels furent construits dans ces souterrains; on y célébra les mystères du baptême, celui de la communion, dans le repas pris en commun, jusqu'au jour où Constantin, que son éducation première prédisposait à cette conversion, voulant se concilier, dans sa lutte contre Maxence, pour la conquête de Rome, les sympathies du bas peuple, arbora la croix sur ses étendards.

Alors, les opprimés triomphants deviennent à leur tour des oppresseurs. Ils font la guerre aux vieilles croyances, ils en détruisent les sanctuaires, en pillent les richesses jusqu'aux matériaux qu'ils emploient à la construction des nouveaux temples. Nombreuses sont les églises chrétiennes bâties sur l'emplacement des temples païens avec les démolitions de ceux-ci, et nous retrouvons dans Rome plus d'une église dont les colonnes de marbre proviennent des sanctuaires primitifs. Je vous citerai, entre autres, l'église St-Clément, bâtie de 872 à 1118, au-dessus d'une église primitive, bâtie elle-même au-dessus d'un sanctuaire consacré à Mithra. En France, de même, nous trouverons de nombreux exemples, et, parmi eux, la cathédrale de Chartres, édifiée à l'emplacement d'un temple druidique.

Cette superposition des temples aux mêmes endroits s'explique d'elle-même, car les religions nouvelles n'ont de chance de triompher qu'en s'adaptant aux coutumes établies. Habitués à considérer les lieux où s'élevaient les sanctuaires



Sainte-Sabine a Rome.

Ph. Alinari.

de leurs divinités, comme sacrés, les peuples venaient d'autant plus facilement invoquer le nouveau Dieu, que son temple s'y érigeait aussi, et que rien ne les troublait dans l'habitude qu'ils avaient d'y apporter leurs offrandes.

C'est pour la même raison que les assemblées des chrétiens, lorsque ceux-ci jouirent de la liberté, se tinrent, pour prier et discuter les intérêts de la communauté, dans les basiliques.

La basilique, c'est le forum couvert : c'est un type de monument propre à l'architecture romaine, rationnellement ordonné, dont les proportions sont définies par un canon rigoureux. C'est, au demeurant, l'édifice religieux qui triomphera en Italie, et le terme définira des églises qui ne rappellent en rien les constructions primitives.

La vie publique, à Rome, avait une très grande intensité, le Forum, place publique, était le lieu où se réunissaient les citoyens. C'était aussi le lieu où se rendait publiquement la justice, mais le séjour du Forum, par les chaleurs torrides ou par les jours de pluie, était incommode. Caton le Premier (135 av. J.C.) construisit une salle couverte qui devint l'annexe du Forum. Le censeur Fulvius Nobilan éleva la seconde en 179, laquelle fut appelée Basilique Fulvia. D'autres suivirent cet exemple, notamment, Sempronius, Trajan, qui construisit la Basilique Ulpia, ainsi nommée du nom de famille de l'empereur, et dans toutes les villes soumises à la domination romaine, on construisit des basiliques.

Le monument, en lui-même, est de forme rectangulaire, il est divisé dans le sens de la longueur en trois nefs, celle du centre plus large que celles des côtés. En général, la nef centrale se termine soit à une seule extrémité, soit aux deux, par une construction en hémicycle formant abside. C'était l'emplacement du tribunal.

Dans un certain nombre de basiliques, pour agrandir le monument, on ajoutait deux ailes formant transept et donnant au plan général la forme d'une croix.

Par sa destination, par ses dispositions architecturales, la basilique se prêtait donc admirablement aux besoins du nouveau culte : tout en haut, l'emplacement de l'autel, puis l'abside, où se réunissaient sur un banc circulaire, les prêtres ordonnés. L'évêque siégeait sur une cathèdre plus élevée, d'où vint le nom de cathédrale pour l'église où officiait l'évêque. Les catéchumènes étaient placés dans le pronaos de la grande nef; au milieu du chœur, se tenaient les chantres, les instrumentistes, les exorcistes. Enfin, sur les bas-côtés : à droite, les hommes, à gauche, les femmes. Au début, rien ne régla l'orientation des basiliques, celles-ci étaient seulement déterminées par le milieu où elles s'édifiaient, mais au Ve siècle, la constitution de Saint Clément, en précisant le rituel, obligea le prêtre à consacrer en regardant l'Orient, déterminant ainsi

à construire la façade à l'est. Cependant, un certain nombre des églises du Ve siècle ont leur façade à l'ouest, parce que le prêtre, au lieu de faire face aux fidèles, priait dans le même sens qu'eux, tous les yeux étaient dirigés vers l'est.

Lorsque l'église chrétienne triompha définitivement, les basiliques anciennes vouées au culte, ou celles qui furent construites après, furent magnifiquement décorées de peintures, de mosaïques représentant des scènes religieuses.

Cette architecture s'est particulièrement conservée en Italie, et St-Paul-Hors-Les-Murs, à Rome, qui avait été détruite en 1823 par un incendie, mais qui a été reconstruite par Pie IX, est, dans ce genre, l'un des plus luxueux monuments

Pour la basilique, la voûte maçonnée n'était pas employée dans la construction des nefs. Un lambris soutenu par la charpente reposait sur les murs : c'est ce qui explique les formidables et fréquents incendies qui détruisirent la plupart de ces monuments des temps primitifs de l'art chrétien.

Parmi les nombreuses basiliques de Rome, il convient de citer celle qui fut élevée sur la place où Saint Pierre subit son supplice. Elle conserva jusqu'en 1405 les mêmes dispositions et son plan peut donner une idée de l'adaptation que les constructeurs chrétiens surent faire de ces édifices. Construite sur les données de Constantin, elle s'appuyait sur les murs du cirque de Néron, elle avait cinq nefs et 118 mètres de profondeur. L'entablement au-dessus des colonnes était horizontal. Elle fut démolie pour donner la place à l'église St-Pierre. Au Ve siècle, et dans la première moitié du VIe, on construisit à Rome de nombreuses églises, parmi lesquelles St-Paul-Hors-Les-Murs, de grandes proportions, 143 mètres sur 65 mètres, Ste-Marie Majeure, bâtie en 432 par le pape Liberius, Ste-Marie du Transtévère, Santo Pietro in Vinculis, Santa Bibiana, fondée par une dame romaine en 363 et consacrée en 470. De nombreux monuments consacrés au culte furent également construits dans les siècles suivants, mais le style religieux n'est pas encore créé. Les premiers chrétiens ont bien édifié

des basiliques, mais cette architecture n'est pas à proprement parler une architecture symbolique et religieuse, car les Compagnons, les initiés, qui sont unis par une discipline étroite, qui n'ont pas encore accepté la nouvelle religion, ne songent pas à élever les temples de nouveau culte. C'est à Byzance qu'ils se rallieront au christianisme, auquel ils apporteront l'appui de leur foi et le concours de leur science.



MONREALE. LE CHRIST BÉNISSANT - MOSAÏQUE.

Ph. Alinari.



VENISE. SAINT-MARC, PORTAIL LATÉRAL.

Ph. Alinari.

IV

L'Architecture Byzantine

C'EST avec l'architecture byzantine que se réalise le premier type de monuments propres à l'église catholique; je suis ainsi amené à vous parler des légendes et des faits réellement acquis, relatifs aux premières années du christianisme, pour comprendre comment l'évolution religieuse conditionne l'évolution architecturale et artistique des premiers siècles chrétiens.

Il convient de reconnaître, qu'en dehors des récits des Apôtres, aucun document officiel de l'époque romaine ne signale l'apparition du Christ. Les prophètes n'étaient pas rares chez les Juifs et le gouvernement romain, qui accordait à ses colonies une assez large autonomie, n'intervenait pas dans les questions intérieures des dogmes religieux, laissant les Juifs juger et lapider ceux qu'ils considéraient comme faux prophètes. Ce n'est qu'après la mort du Christ que ses disciples vont à travers les pays, enseignant ses lois, révélant à la foule les préceptes de leur Maître.

Je me garderai bien d'examiner si le Christ est un symbole, un Dieu ou un prophète. Il y a là une exégèse que je ne veux pas entreprendre pour l'instant. Cependant, je suis obligé de dire que je n'ai rien trouvé chez les commentateurs des textes anciens, qui précisât le rôle de cet admirable réformateur. Il semble que tous les prodiges merveilleux de sa naissance, de sa vie, de sa mort, dont les récits nous sont parvenus, aient été forgés après coup. On a donc le droit de se montrer quelque peu sceptique sur la réalité de ces faits, dont l'histoire romaine n'a pas gardé trace, au moment où ils se produisirent, surtout si on songe aux anecdotes de bien moins grande importance rapportées par les écrivains de cette période.

Il convient de remarquer que le Christ n'apporte pas une nouvelle religion, il ne touche en rien aux lois mosaïques. Ce sont les mêmes conceptions d'un Dieu unique; Jésus est baptisé dans la foi de ses pères, il affirme maintes fois son respect de la Loi et des Prophètes. Au début, et après la mort de Jésus, le nouveau schisme n'est qu'une branche du vieux tronc judaïque, elle se séparera définitivement de celui-ci, le jour où Saint Paul et Barnabé déclareront qu'il n'est point nécessaire de pratiquer la circoncision pour être un adepte du Christ. Or, jusqu'à ce moment, cette opération rituélique avait été reconnue indispensable: tous les disciples chrétiens devaient s'y soumettre.

Quelle que soit la personnalité que l'on veuille apercevoir

à travers le Christ, celle-ci n'en demeure pas moins, avec Bouddha, par la doctrine du sacrifice consenti, comme la figure radieuse de la plus sublime abnégation. Cette vie du Christ, sa naissance, ses symboles, son holocauste, qui rappellent les mystères de l'ancienne Egypte, la philosophie des Mages, s'expliquent rationnellement, si l'on admet la version des initiés qui prétendent que le Christ était un adepte de ces mystères, initié des temples isiaques. Suivant cette hypothèse, le Christ, frappé de la déformation de la philosophie magiste, dont les dogmes trop élevés s'adaptaient mal à l'ignorance courante des masses, crut nécessaire d'agir sur le peuple par une formule plus simple, lui permettant d'émouvoir davantage la femme, dont il rêvait de faire la base de la régénération humaine. Ses disciples, après sa mort, parlant en son nom, quoique élevés dans le mosaïsme, lequel enseignait l'existence d'un Dieu impitoyable, se dressent contre l'anthropomorphisme des cultes païens, ils prêchent l'unité de Dieu en ses trois manifestations. Ils dévoilent ainsi à la masse une partie des principes contenus dans la Pyramide, en même temps qu'ils adaptent ceux-ci à leurs formules.

Les initiés sont surpris par cette révélation à la foule de leurs mystères qu'un des leurs a communiqués, quoique voilés. Ils luttent contre cette déformation qui contient en elle le principe de l'unité, celui de la trinité, qui révèle le sens qu'ils donnent à la croix, symbole du mouvement de vie, puisque c'est du centre du Swastika que jaillit l'étincelle qui donne naissance au feu, fils non créé, mais consubstantiel du Soleil Sawistri créateur de toute vie, sous l'action du souffle ou esprit. Sous l'affabulation de la Vierge, Mère de Dieu, ils retrouvent les mystères d'Isis Vierge, Mère d'Horus. Malgré leur lutte, la nouvelle religion pénètre davantage le peuple que les mystères antiques qui s'adressaient à la raison, alors que les Apôtres s'adressent au cœur, au sentiment.

Les humbles aiment ce Dieu qui s'est fait homme, a souffert pour eux, s'est plu parmi des pêcheurs, a vécu près de l'artisan, qui est né dans une étable, dédaignant les lam-



Intérieur de Sainte-Sophie a Constantinople.



Intérieur de Sainte-Sophie a Constantinople.



SAINTE-SOPHIE A CONSTANTINOPLE.

bris dorés, ce Dieu qui a proclamé que les hommes étaient frères et annonça la fin du dur servage imposé par Rome à ceux qu'elle jugulait, voulant rétablir dans son Paradis la justice humaine bannie de la Terre.

Les femmes pleurent aux souffrances de la Vierge voyant mourir son fils, les cœurs s'émeuvent au souvenir de ses angoisses, de son supplice. Le mouvement est irrésistible : il emporte tous les cœurs, il brise tous les obstacles.

Alors, les initiés comprennent quel levier peut être la nouvelle religion pour ramener le monde à des sentiments plus humains, pour détruire la tyrannie des empereurs romains, établir la vertu là où règne la débauche la plus cruelle. Leur



VENISE. L'INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE SAINT-MARC.
Ph. Alinari

ralliement apporte de nouveaux éléments, mais ils doivent demeurer dans l'ombre, diriger par une influence occulte, une force que les passions ont défigurée, transformée, suivant la nature des adeptes, dont chacun interprète les idées à sa mesure et fait un étrange alliage des superstitions antiques avec la religion nouvelle. C'est ainsi que les fêtes chrétiennes s'adaptent aux fêtes païennes, les cérémonies cultuelles continuent les mystères antiques.

La plèbe, qui a souffert du luxe des patriciens, brise les images des idoles païennes, et, aussi, les chefs-d'œuvre de l'art grec. Cette destruction sera continuée par les Barbares.

La nouvelle religion a dénoncé la luxure des patriciens. Elle a prêché le renoncement, l'abnégation de soi-même. Par réaction, on néglige les soins corporels : les bains, les piscines

sont laissés à l'abandon; l'art statuaire et la peinture doivent s'abstenir de reproduire les corps nus. L'art pur est abandonné, l'enseignement disparaît et l'invasion barbare ajoute ses effets destructeurs à la révolution religieuse. De là, une curieuse stylisation idéale qui caractérise l'art primitif chrétien, et, en particulier, l'art byzantin.

Plus tard, quand les Primitifs se répandent et s'essaiment, leur art apparaîtra naïf. Il faudra la venue de Cimabue, du Giotto, d'Orcagna, de Filippo Lippi et de toute cette admirable suite d'artistes, de Fra Angelico à Botticelli, pour révéler et affirmer les beautés de la rénovation picturale, sous l'enchaînement chrétien de la belle réalisation païenne.

Cependant, l'architecture demeure, c'est d'elle qu'il faut attendre la Renaissance. C'est à son foyer et parmi les maîtres traqués, obligés de se cacher, que se conserve, faible, vacillante et précaire, la flamme du savoir antique. A ce Dieu qu'ils ont adopté, les affiliés veulent bâtir une demeure glorieuse qui soit vraiment son sanctuaire, sanctuaire créé, conçu pour lui, évoquant dans la matière éternelle, les nouvelles formules. Alors, on étudie les symboles pour les adapter, on s'efforce de les interpréter.

Le plan de la basilique chrétienne rappellera la croix primitive du plan pyramidal, dont les bras sont égaux; la coupole renfermera le symbole de l'unité de vie, dont l'œuf est le principe.

Mais que de difficultés à vaincre pour édifier sur un plan carré, base de la pyramide, la coupole, dont le plan circulaire renferme l'universalité des choses. Qu'importe! Plus les difficultés sont grandes, plus il y a de joie à les vaincre.

Lorsque Théodore fonda Byzance, c'est l'influence gréco-romaine qui prédomina dans l'architecture. Quand Constantin construit avec sa mère l'église dédiée aux Saints Apôtres, cet édifice rappelle, par son plan et ses dispositifs, les basiliques romaines. L'église qui précède la construction de Sainte-Sophie est conçue suivant un plan rectangulaire; celle dédiée à Saint



RAVENNE. L'INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE SAINT-VITAL.
Ph. Alinari.

Jean procède du même principe. Théodore le Grand fit construire, il est vrai, une rotonde surmontée d'une coupole, mais on ne saurait voir là un principe nouveau.

Pourtant, l'influence orientale se fait sentir dans la nouvelle capitale impériale et vers le IVe siècle, le nouveau style s'affirme. Il s'essaye, en partant de l'art gréco-romain, à combiner les données symboliques nouvelles avec l'architecture antique, mais c'est surtout au VIe siècle qu'il se précise par l'emploi de la coupole sur pendentifs. Sainte-Sophie, comme décoration et comme architecture, exprime le style nouveau.

Par l'emploi de la coupole, le monument s'élève, ses dimensions augmentent. Rien n'est comparable à la partie centrale de Sainte-Sophie où, par la pénétration des voûtes latérales dans la coupole centrale de 31 mètres de diamètre, la nef atteint une largeur considérable, dégageant par la volée des grands arcs, la vue des parties moins élevées.

C'est bien la mystique religieuse qui commande à l'architecture, car la coupole est une nécessité pour les chrétiens grecs, elle doit s'élever au-dessus du lieu très saint; cet espace est réservé au clergé, les fidèles trouvant place dans les tribunes latérales, les pénitents, dans les portiques qui existaient primitivement. Pour augmenter l'effet, dans les angles, se creusent des culs-de-four soutenus par des colonnes.

L'aspect de la coupole byzantine qui se rattache directement au bâtiment est lourd, vu de l'extérieur; aussi chercha-t-on à diminuer cet effet en élevant la coupole au-dessus d'un tambour qui la dégage du monument.

A l'intérieur, l'église est décorée de riches mosaïques sur fond or ou bleu foncé, représentant des scènes religieuses, les chapiteaux sont ornés de feuillages, et les coupoles s'élevant, donnent une idée de grandeur jusqu'alors inconnue.

L'orfèvrerie avait aussi contribué à la décoration : l'autel était en or; au-dessus, se développait un dôme tout étincelant

de pierres précieuses et d'or, surmonté d'une croix de même métal, le tout supporté par quatre colonnes de vermeil.

La construction des coupoles sur plan carré n'alla pas sans grandes difficultés. La première coupole de Sainte-Sophie s'écroula. Pour diminuer la charge de la couverture, on fit alors venir de l'île de Rhodes, des tuiles, dont le poids était cinq fois moindre que celui des tuiles ordinaires.

La richesse de cette église, ses dimensions considérables, qui n'ont été dépassées que par Saint-Pierre de Rome, la firent apparaître comme une merveille du monde. L'église Saint-Marc, après l'incendie de la basilique primitive, au IIe siècle, fut reconstruite suivant les données de Sainte-Sophie. On construisit d'énormes piliers, sur lesquels vinrent reposer cinq coupoles formant transept. La richesse des mosaïques de Saint-Marc, son architecture, aidèrent à répandre en France le nouveau style. Nous pourrons citer Saint-Pierre d'Angoulême, l'ancienne abbatiale de Souillac, Saint-Front à Périgueux, où les moines s'efforcèrent de rappeler les dispositions générales de Saint-Marc. Il convient également de citer l'interprétation de ce style à Paris, dans la basilique du Sacré Cœur.

A Constantinople, de nombreuses églises du style modifié, comme il est dit plus haut, par la surélévation de la coupole, furent construites, et les coupoles s'élevèrent jusqu'à treize, nombre symbolique.

Ce style atteignit son grand succès en Russie, où les spécimens de l'art byzantin sont particulièrement nombreux.

Mais je m'aperçois que les instants s'écoulent, que l'heure du repas est venue ; aussi bien, nous avons encore à nous entretenir du style roman avant d'arriver à nos cathédrales gothiques, et surtout à ceux qui les ont bâties.

Pour ce soir, nous nous en tiendrons là, car en allant, comme nous le faisons, au gré de notre fantaisie, en voulant suivre les constructeurs dans leurs œuvres et les déformations

du symbolisme primitif à travers les âges, il nous faudrait étudier, comparer entre elles toutes les religions, chacune d'elles, ayant, dans l'architecture de ses temples, exprimé sa foi et sa philosophie.



Rome. La Cuve Baptismale de Saint-Jean.
Ph. Anderson.

Ph. Anderson.

Basilique de Saint-Marc a Venise



SAINT-FRONT, A PÉRIGUEUX.

N. D. Photo.

V

Les Églises Romanes

LE style byzantin, avec ses ors, ses mosaïques précieuses, sa décoration somptueuse, pouvait bien convenir à la brillante civilisation du Bas Empire romain, toute imprégnée d'orientalisme ; mais la France et le Nord de l'Europe, ruinés par les invasions, plongés dans une profonde barbarie, ne pouvaient y trouver, ni l'expression de leurs souffrances, ni l'interprétation de leur mysticisme.

L'état de guerre en permanence entre les seigneurs, la

misère extrême des peuples, ne favorisaient guère le développement de l'architecture religieuse. Les couvents, les monastères qui s'étaient multipliés après la conversion de Clovis, survenue en 496, étaient autant des forteresses que des églises. Le monde vivait dans la terreur.

Cependant, les populations chrétiennes, dans le Midi, avaient adopté le style de la basilique, et les anciens temples païens étaient également utilisés pour le service du culte.

Pour comprendre l'expansion religieuse, son expression, sa matérialisation dans l'architecture romane, puis dans l'architecture gothique, il faut se remettre dans le milieu, revivre l'époque du Moyen Age et les terreurs qui assaillirent le monde à l'approche de l'An Mil.

Depuis la première invasion des Barbares et la chute du pouvoir romain en Gaule, notre malheureux pays avait été le champ clos où tous les conquérants s'étaient heurtés, détruisant tout vestige d'art et de civilisation.

Après la conquête définitive des Gaules par les Barbares, après la chute de l'Empire Romain, la nuit semblait s'être faite sur le monde d'Occident. Avec le régime féodal, toute indépendance régionale avait disparu. Les ducs, les comtes, toute cette hiérarchisation militaire qui s'est partagé le pays, sont autant de monarques absolus qui règnent sur la terre de France; leur puissance sans limites, envers ceux qui vivent sous leurs lois, ne s'arrête que devant celle du suzerain dont ils dépendent, auquel ils doivent leurs services, car c'est de lui qu'ils ont reçu le fief dont ils jouissent.

Le pouvoir du seigneur, brigand heureux, grossier, sans culture, qui passe son temps à guerroyer ou à chasser, est cependant contrebalancé par l'autorité morale du prêtre. Malheureusement, le plus souvent, le prêtre est lui-même ignorant, et la religion qu'il prétend enseigner reflète un tissu de fables, de superstitions ineptes dans lesquelles le démon tient une place prépondérante. La période barbare qui s'étend de la chute de l'empire romain jusqu'au Moyen Age, est celle des légendes les plus grossières, déformation des mythologies

anciennes qui animaient toute la nature. Ce n'est pas le christianisme qui triomphe dans le domaine religieux, c'est la crainte de Satan qui terrorise et courbe les hommes. Chaque lieu possède son démon, ses génies particuliers qui aiment à tourmenter les humains. Cette terreur générale favorise le développement de l'Eglise, dont les ministres et les moines, pullulent, apparaissent comme des sorciers capables de conjurer le mauvais sort. Les couvents sont nombreux; c'est dans l'asile sacré de quelques-uns d'entre eux que les initiés, cachant leur savoir, trouvent un abri certain. Ils communiqueront même avec l'Extrême-Orient, dont ils connaissent les grandioses civilisations, indienne, chinoise, dont ils s'inspireront dans les ornements qui enrichiront leurs constructions. Le plus souvent, c'est par l'intermédiaire des Corporations nomades que s'échangent les messages. Les chaudronniers en cuivre, les orfèvres qui vont de château en château, sont le plus souvent des Compagnons. Ils transmettent les mots d'ordre et ils maintiennent ainsi les liens jamais rompus avec les grands initiés.

Les Bohémiens, ces nomades qui reçurent des Mages de l'Ancienne Egypte les tarots leur servant à prédire l'avenir, gardant, indestructible, l'image des Symboles, jouent un rôle important dans ce difficile et perpétuel échange.

Au-dessous des initiés, les affiliés constructeurs continuent de recevoir l'enseignement professionnel, mais ils ont presque perdu le sens de leurs origines. Chaque Corporation vit sur une légende adaptée par elle, tenant tout à la fois de la tradition initiale et du culte catholique.

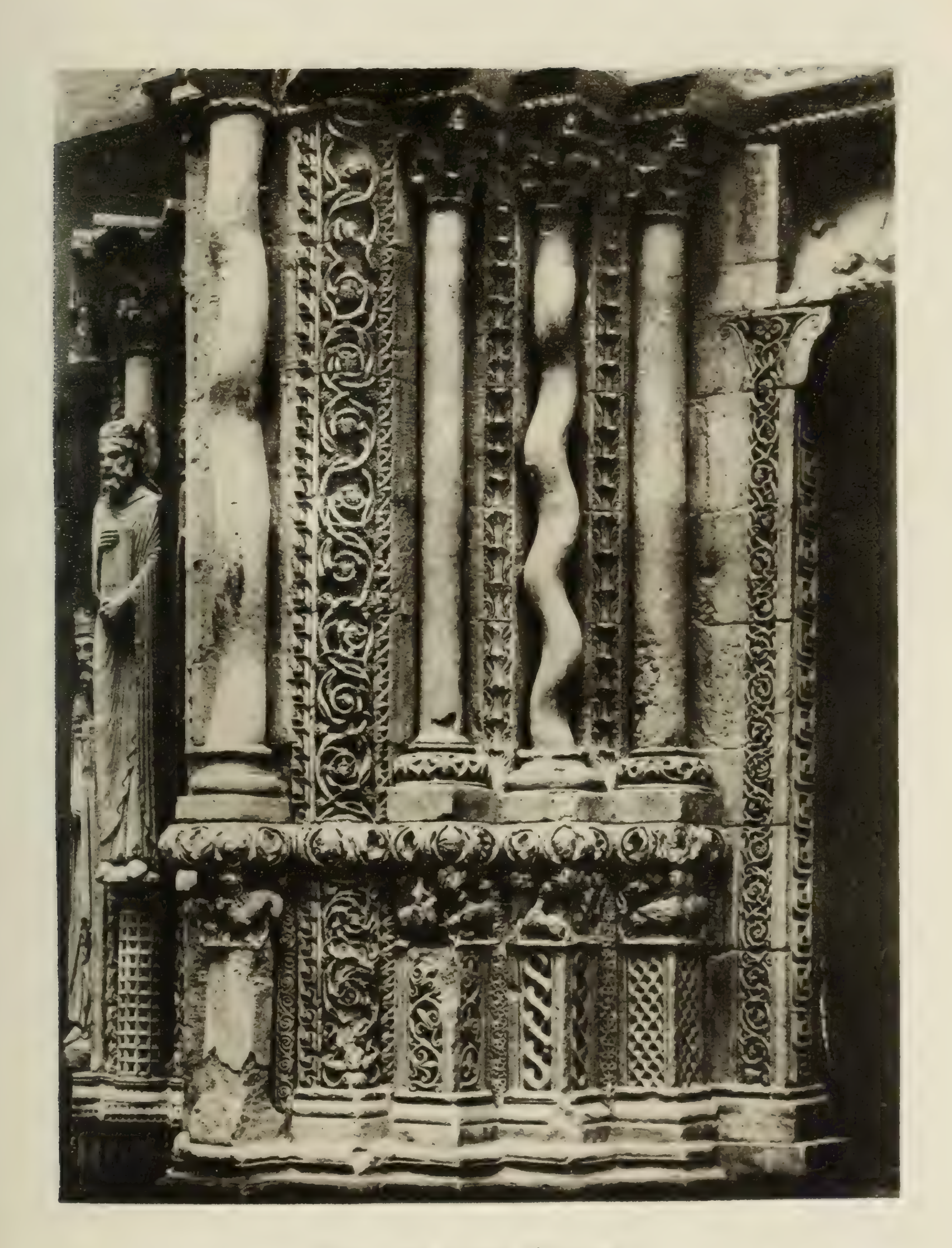
La plupart de ces sociétés font remonter leur origine à la construction du Temple de Salomon : leurs adhérents sont les Enfants de Salomon ou d'Hiram, et voici la légende que, généralement, ils racontent :

« Hiram, roi de Tyr, avait envoyé des architectes à Salomon, pour la construction du Temple de Jérusalem. Le chef des ouvriers, qui s'appelait également Hiram, avait divisé ceux-ci en trois classes : 1°) Les Apprentis, 2°) Les Compa-

gnons, 3°) Les Maîtres. Chaque catégorie avait un Devoir spécial et recevait un salaire particulier. Pour éviter que les Apprentis et les Compagnons puissent arbitrairement se faire passer pour Maîtres, chaque grade avait un signe qui lui était propre, un mot de passe, un signe de reconnaissance, des attouchements. Le mot et les signes des Apprentis, des Compagnons, ceux des Maîtres diffèrent suivant les grades. »

« Un jour, quinze Compagnons de mauvaises mœurs, qui n'avaient pas été jugés dignes d'être reçus parmi les Maîtres, décidèrent d'attenter à la vie du Grand Maître et de lui arracher son secret. Douze d'entre eux reculèrent devant ce forfait, trois seulement persistèrent dans leur mauvais dessein. Un soir, après la visite du Temple, Hiram s'était attardé, il s'apprêtait à en sortir par la porte Nord, quand, l'un des Compagnons se dressant devant lui, lui demanda de livrer le secret. Hiram lui répondit : — Les secrets des Maîtres ne peuvent être livrés aux mauvais Compagnons. — Alors, le Compagnon le frappa à la gorge de sa règle de fer. Hiram, sanglant, s'enfuit vers la porte du Midi, mais il se trouva en présence du deuxième Compagnon, qui essaya d'obtenir le secret. De nouveau il refuse, alors il est frappé d'un coup d'équerre à la poitrine. Il essaye enfin de sortir par l'Orient mais il succombe sous les coups du troisième Compagnon qui le frappe à la tête avec son maillet. Alors, les assassins emportent leur victime dans la campagne et cachent le corps sous la terre. »

« Le lendemain, les Maîtres, étonnés de ne pas voir Hiram, l'appellent, le cherchent en vain, ils ont le pressentiment de sa mort. Les douze Compagnons font des aveux et s'offrent à rechercher le corps, ils se divisent en groupes pour aider aux investigations, enfin, ils découvrent le cadavre sous un tertre, où fleurissait une branche d'acacia. Dès lors, le mot qu'ils ont prononcé à la vue du Maître assassiné, sera leur mot sacré, car ils craignent que la violence n'ait eu raison de sa volonté. Le signe qu'ils ont fait sera celui de la reconnaissance, l'arbrisseau qui recouvrait la terre, leur symbole. »



DÉTAIL DES PILIERS D'AVALLON.

A. G. Photo.

« Puis, ils dictent des épreuves plus rudes pour les Compagnons et les Maîtres, des mœurs pures, de la part des Apprentis, la constance et le courage chez tous ».

Telle est la base des légendes adoptées, avec les variantes inévitables qu'entraîne une transmission orale à travers le temps, par les groupes compagnonniques et par la Franc-Maçonnerie, qui se glorifie de continuer l'œuvre d'éducation et de perfectionnement des hommes. Cette légende rappelle, par certains côtés, les mystères d'Isis, dont nous retrouverons des traces dans le Compagnonnage moderne, Osiris est tué par son frère Typhon, et ses membres, divisés en quatorze parties, sont recueillis par Isis qui les ranime...

— Comme je vous l'ai déjà dit, cette fable ne nous interdit pas de remonter dans un passé bien plus lointain pour y retrouver les origines du Compagnonnage, aidés dans cette recherche, par l'étude et l'analyse des légendes orales transmises à travers les siècles, légendes appuyées de signes matériels conservés dans les monuments, livres de pierre éternels, où viennent s'instruire ceux qui savent et veulent interpréter les symboles.

Qu'étaient ces civilisations disparues, ces villes formidables, comme Thèbes, Babylone, Memphis, Ninive ? Nous n'avons sur elles que des récits légendaires, incomplets, mais, en contemplant les ruines de leurs monuments grandioses, en déchiffrant les inscriptions hiéroglyphiques des monuments égyptiens, ou celles cunéiformes des monuments assyriens, on demeure ébloui par la puissance de ces nations et de ces cités. Leur disparition, pendant tant de siècles, sans qu'aucune trace en ait subsisté, laisse à l'imagination la possibilité de créer d'autres civilisations, dont le souvenir demeurerait aboli pour nous.

Quels moyens ont dû employer les constructeurs de ces temples, de ces cités fameuses ? Comment ont-ils dressé leurs obélisques, édifié leurs pyramides ?

Certes, aujourd'hui, nous accomplissons des travaux plus gigantesques. Nos immenses tunnels, les jetées formidables

de nos ports, nos ponts si hardis laissent loin derrière eux les travaux des anciens, mais nous avons une technique formidable, des moyens mécaniques illimités, des métaux d'une dureté telle qu'elle leur permet d'attaquer le granit et de découper l'acier.

Comment ont-ils transporté ces immenses blocs de pierre ? Comment ont-ils taillé dans le granit les statues qui ornent les temples égyptiens et les taureaux ailés à figure humaine des Assyriens ?

— Ah ! interrompit Nandon, je demeure émerveillé, quand je contemple ces vestiges d'un passé si lointain, d'une civilisation déjà plusieurs fois millénaire, alors Athènes, Rome étaient encore barbares, et, comme vous, je me demande comment leurs ouvriers, leurs artistes entamaient le granit, alors qu'ils ne devaient pas connaître l'acier ? Par quels procédés ils arrachaient aux carrières, des blocs de la dimension de notre Obélisque ? Avec quels moyens ils en assuraient le transport et l'érection ? Plus près de nous, nous ignorons comment ont été bandés les arcs sur pendentifs des coupoles de Sainte-Sophie, de même que nous ignorons par quels caculs furent établies antérieurement les chambres de décharge des Pyramides, qui empêchent l'écrasement de l'hypogée par la masse.

Vous nous avez bien indiqué que, par leurs chants rythmés, ils pouvaient coordonner l'effort de milliers d'hommes, halant sur les cordages pour traîner les chariots, comment les sociétés, dans leur organisation théocratique, avaient hiérarchisé leurs connaissances scientifiques, mais justement, par la connaissance de leurs travaux, par ce que l'imagination entrevoit, on reste ébloui, et on se demande si vraiment, l'humanité est en progrès sur les époques disparues, et si la forme de ces sociétés, où dans une hiérarchisation savante, tout semblait organisé pour répondre à des aspirations simples, endormir le serpent du Désir qui, toujours, vient tenter l'homme, n'était pas supérieure à celle de nos sociétés modernes.

Nous sommes fiers de nos chemins de fer, de nos avions,

de nos progrès matériels. Nos besoins en sont augmentés. La vitesse ne nous donne pas de jouissances plus grandes. Si, par elle, les sensations sont plus rapides, nous sentons moins profondément. Quelle différence entre une excursion pédestre dans nos campagnes et la vision rapide qu'en donne une course en auto ; nous nous incorporons au paysage, lorsque nous allons à pied, et nous n'avons qu'une vue cinématographique, lorsque la machine nous emporte.

La beauté de la vie antique, s'écoulant aux époques de haute civilisation, dans le cadre d'une forte organisation, est supérieure à celle de notre vie moderne ; l'homme demande à la Terre la satisfaction de ses besoins, il mange les fruits de son travail, il se vêt avec les étoffes qu'il a tissées de la laine de ses troupeaux : il est libre au sein de la Nature. Au soir, comme au matin, il adresse un hymne de reconnaissance au Maître Créateur de toutes choses, il a peu de besoins, peu de passions. Il est simple. Il est heureux.

— Oui, dit M. Matonnat, ce tableau est enchanteur, mais ce bel équilibre fut un jour rompu, les peuples devinrent conquérants, par nécessité de vie, ou par nécessité de défense. Comme la science était seulement l'apanage de quelques-uns, elle fut facilement détruite, et la nuit des siècles barbares vient de là.

Le Moyen Age fut possible parce que, autour des civilisations hellénique et romaine, dans les forêts de la Germanie, existaient des peuples guerriers, ignorants, assoiffés de richesses qui, sans craindre la mort, osèrent s'attaquer à l'empire romain affaibli.

L'avenir, voyez-vous, ne peut offrir de sécurité si les peuples ne partagent pas leurs richesses et ne communient pas ensemble aux bienfaits de la vie.

Mais arrêtons, une fois encore, nos dissertations et revenons à cette époque du christianisme primitif, qui donna naissance à deux ordres d'architecture d'une beauté éternelle.

Le christianisme primitif, nous l'avons vu, est un mouvement social qui attire d'abord à lui les opprimés puis ce



CATHÉDRALE D'AUTUN. LE JUGEMENT DERNIER.
Cl. Giraudon.

qu'il y a de généreux dans l'aristocratie du monde antique, mais, lorsque, avec Constantin, il a pris figure de religion d'Etat, les mœurs se corrompent, les évêques deviennent les serviteurs de l'Empereur; avec la conquête des Gaules par les Francs, le servilisme religieux s'accentue. Saint Rémy a bien pu baptiser Clovis, l'armée tout entière se convertir, les rois francs et les seigneurs, dans leurs burgs, n'en continuent pas moins d'obéir à leurs passions: ils assassinent leurs frères, leurs enfants, leur père, lorsque l'intérêt les y incite, et le sublime Evangile du Christ demeure incompris de ces brutes.

Ils sont, depuis des siècles, pénétrés par le mysticisme d'une religion barbare, dans laquelle la bravoure était la vertu suprême qui ouvrait aux morts le Walhalla, paradis aux cinq cent quarante portes, par chacune desquelles peuvent sortir huit cents guerriers morts, dont la joie suprême est de se briser les os pour revenir ensuite boire ensemble. C'est le lieu divin, d'où les douze Walkyries sortent chaque jour pour désigner

ceux qui doivent mourir dans la bataille et qu'elles emportent dans le divin séjour.

Leur poésie peuplait les forêts profondes d'êtres surnaturels, leurs légendes évoquaient la puissance des génies de la nature, au sein de laquelle ils vivaient et dont le pouvoir redoutable les frappait de terreur.

C'est par ce côté qui les prédisposait à croire au merveilleux que les prêtres pouvaient avoir une emprise sur leur esprit : leur survenait-il un malheur ? Châtiment. — Un succès ? Récompenses des prières ou des dons faits aux églises. — Tout était prétexte pour asseoir la domination du clergé, mais le grand moyen d'action fut la crainte de l'Enfer, avec son antichambre du Purgatoire.

Cette idée du Purgatoire est empruntée à la légende païenne; elle évoque les épreuves qui attendaient le néophyte avant son admission dans le Collège Sacré, par le passage à travers le feu. Elle contient une idée de rachat, dont les papes, à certaines époques, tirèrent d'importants revenus.

C'est Saint Patrick, le patron de l'Irlande, qui, le premier, semble avoir, au Ve siècle, évoqué cette idée du Purgatoire, inconnue du judaïsme. Ne pouvant parvenir à convaincre les populations qu'il évangélisait, en leur parlant des hautes vertus du Christ et de son enseignement, il évoquait pour eux les supplices qui attendaient les incroyants. Puis, il demanda à Dieu un miracle pour convaincre ses fidèles de la réalité des peines endurées. Dieu daigna se manifester et le mena dans une île, en un lac formé par le Drog, à deux lieues de Donegal; là, il lui montra l'entrée d'une caverne et lui dit : « Quiconque, ayant confessé ses fautes passées, entrera dans ce lieu, avec une ferme foi, y verra les châtiments destinés aux coupables et les récompenses qui attendent les justes après cette vie, il en ressortira avec la rémission de ses péchés. Mais, quiconque n'y pénétrera que pour satisfaire sa curiosité, sera destiné à y demeurer enfermé jusqu'au jugement dernier. » Le lendemain, saint Patrick fit assembler tout le peuple des environs,

pour lui raconter cette révélation, qui se répandit de tous côtés. Il se trouva, dit-on, des gens pour tenter l'expérience qui rapportèrent des récits de l'autre monde, il y eut aussi des incroyants qui ne revinrent jamais. Cette fable colportée contribua à accréditer l'idée du Purgatoire et de l'Enfer, les supplices entrevus assurèrent la servilité des peuples.

Le Diable, au Moyen Age, a plus de pouvoir que Dieu, car il semble être la force. Dans ces siècles barbares, toute perturbation atmosphérique ou géologique, toute maladie épidémique, sont les manifestations de l'esprit du mal.

Les religions antiques avaient des cérémonies diverses ; au nombre de celles-ci, les orgies de Bacchus avaient laissé, dans l'esprit des peuples, leur souvenir. Au Moyen Age, les Sabazies deviennent les Danses du Sabbat. Ce n'est plus Bacchus qu'il s'agit d'honorer, mais c'est à Satan que l'on rend hommage.

Voici comment dans son livre, « *Histoire de la Magie* », Christian, ancien bibliothécaire au Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, décrit le Sabbat :

« Imaginez quelque part une vaste lande, hérissée d'herbes « sauvages, ou une large éclaircie dans la profondeur des « grands bois.

« Supposez, au milieu de cet espace, un tertre fait de « main d'homme, ou quelque vieux dolmen celtique, autel « colossal d'un culte évanoui.

« Çà et là, des amas de bois résineux renvoient leurs « fauves reflets sur des ombres mouvantes et, dominant cette « scène, un haut Satan de bois noir, à tête de bouc, porte à « bras tendus des torches embrasées qui font saillir, du ciel « sans étoiles, sa lugubre silhouette. Voilà le théâtre ordinaire « du Sabbat.

« Autour du tertre, et sous la table du dolmen, sont « accroupies quelques vieilles femmes à physionomie spectrale, « brûlant des parfums composés de plantes funéraires et de « débris humains, volés aux tombes. Ce sont les prêtresses « du Diable.

« Un peuple inconnu d'hommes, de femmes et même « d'enfants, arrive en silence à la nuitée, de tous les points « de l'horizon, et à mesure que les groupes se forment, des « nouveaux venus prennent place dans cette chaîne vivante « qui enveloppe peu à peu l'infernale effigie. »

— Ce tableau évoque bien l'idée de ces assemblées infernales auxquelles participaient, non seulement un peuple de sorcières, de mendiants, mais même parfois, des seigneurs et des prêtres. La Messe du Diable était célébrée, les hystériques, stimulées par le milieu, entraient en transe, et la cérémonie se terminait par une ronde échevelée et des orgies ignobles, mêlant les âges et les sexes.

Cette société était propre à recevoir les superstitions concernant la fin du monde, d'autant plus que, dans l'état d'insécurité où vivaient les paysans, les famines succédaient aux famines, que le règne de Dieu, avec le Jugement Dernier, semblait le terme naturel à cette désolation. C'est alors que, partout, jaillissent, comme des actes de foi, les claires cathédrales, portant, comme dit Musset, la robe blanche de leur virginité.

Plus qu'aucun art plastique, l'architecture exprime la pensée, l'état d'esprit d'un peuple, ses préoccupations, sa mentalité. Les initiés, les Compagnons qui vont concevoir l'architecture romane, ne peuvent échapper à leur milieu, ce ne sont, pour la plupart, que des affiliés des degrés inférieurs, qui n'ont pas la haute culture philosophique des sages des grandes époques, ils subissent, plus ou moins l'empreinte des superstitions, en tous cas, ils ont ressenti les appréhensions des peuples, à l'approche de l'An Mil; ce sont ces craintes, ces superstitions, cette oppression de la pensée que vont révéler, dans leur symbolisme, les églises romanes, sentiments qui revivront également dans les églises gothiques, dans lesquelles s'affirme toute la mythologie païenne.

L'architecture romane est caractérisée par la voûte à plein cintre, déjà employée par les Romains dans leurs constructions, soit en briques, soit en ciment, comme aux Thermes de

Caracalla, employée également avant eux par les constructeurs du palais de Korsabad, cette ville royale des empereurs assyriens, car l'architecture antique connaissait la voûte en berceau, dont on retrouve des vestiges dans les constructions de la Mésopotamie, aux époques Parthe et Sassanide. Dans ces pays, où le bois manquait, on construisait sans cintre préalable, en partant d'un mur pignon qui donnait l'origine du cintre, et celui-ci, prenant son point d'appui sur ce gabarit original, progressait dans le vide, par petites parties agglomérées entre elles par des couches successives de mortier qui constituaient une étroite liaison.

Plus tard, lorsque le christianisme a conquis l'Orient, la Syrie, l'Asie Mineure, la voûte en berceau en plein cintre sera employée, et même la coupole sur pendentifs, qui inspire le style byzantin.

Ce n'est pas forcer les textes, que de constater que l'architecture syrienne contient tous les principes du roman.

Les églises de Qualb Louzeh, Kalat Sem'An, construites avant le VIe siècle de l'ère chrétienne, avec leurs trois nefs, leur abside sur plan cintré, leurs fenêtres à plein cintre, leur couverture en voûte, les arcades de la tribune de l'église de Binbirkilisse dans le Kara Dagh au Ve siècle, ainsi que les motifs de décoration employés, tout contribue à fournir les éléments qui, interprétés, adaptés au milieu, permettront aux Initiés de concevoir et de réaliser le style roman.

Chaque peuple, suivant son caractère particulier, avait appliqué cette architecture à ses besoins, et nos constructeurs d'églises employaient la voûte en plein cintre, depuis le Ve siècle, mais c'est seulement au Xe siècle que l'ordre roman est créé, avec ses voûtes basses, ses lourdes colonnes, aux fûts épais, aux chapiteaux historiés.

Dans l'église byzantine, l'emploi de la coupole obligeait à adopter pour le plan de l'édifice la croix grecque aux bras égaux.

La construction romane permet de revenir au plan primitif de la basilique et de retrouver la croix latine. Les nefs latérales



La Tour romane
de St-Germain-des-Prés a Paris.

sont prolongées autour du chœur, l'abside devient le plus souvent circulaire; quelquefois, comme à Vézelay, et dans les églises d'Orient, il y a un vestibule appelé narthex. Les côtés des nefs sont souvent garnis de chapelles en cul-de-four. Parmi les innovations du style roman, il faut citer la voûte d'arête, les voûtes en berceau, les arcades à plein cintre, les arcades géminées, laissant entre elles et le grand cintre qui les enveloppe, un tympan souvent percé d'un œil-de-bœuf, qui annonce les rosaces.

Dans la conception des arcs, les constructeurs ont cherché toutes les combinaisons ornementales possibles ; avec le plein cintre, on sent un effort professionnel, une volonté d'innover.

Ces arcs sont parfois divisés par trois arcs de cercle, dans ce cas, on les dit en trèfle; parfois, comme à La Charité-sur-Loire, ils sont divisés par cinq arcs de cercle, dans ce cas, on les dit quintilobés.

On fait remonter ce dispositif aux Arabes qui l'ont

employé dans la construction de la mosquée de Cordoue.

On rencontre dans les églises romanes d'Auvergne et du Bourbonnais, remontant au X[e] siècle, un dispositif qui divise la fenêtre en trois parties : celle du milieu, à plein cintre, et les deux autres, moins hautes, se terminent par un arc de cercle accolé à la partie centrale ; enfin, on voit dans les mêmes régions et en Angleterre, des fenêtres géminées sous un plein cintre, dont la partie haute se termine pour chacune d'elles par un triangle ; on dit ces fenêtres en mitre ou fronton.

Il est curieux de constater que nous retrouvons souvent dans les églises romanes, gothiques ou byzantines, le triangle équilatéral, symbole dont nous aurons à reparler.

Quelquefois, les arcades à plein cintre sont enlacées ; dans ce cas, on les dit à tiers point ; peut-être, est-ce dans cette rencontre des arcades enlacées qu'il faut chercher le début du style ogival ?

L'une des caractéristiques du style roman, c'est la colonne lourde, trapue, faite pour résister aux charges de la voûte.

Alors que les colonnes antiques : doriques, ioniques ou corinthiennes, ont des modules qui les allègent, des chapiteaux et des bases harmonieuses, tout est lourd dans la colonne romane ; on sent une époque qui réapprend les lois de l'architecture, comme elle réapprend les règles de l'art sculptural. Il est merveilleux, qu'après des siècles de barbarie, on puisse retrouver toute la technique nécessaire à ces appareillages de pierre, à cette décoration inventée presque de toutes pièces, et que, tout à coup, puissent surgir des armées d'ouvriers qui vont, à travers la France, et même en Angleterre, faire sortir de terre, comme par un miracle, ces églises qui attestent le renouveau de la foi.

C'est que, pieusement, au milieu du désarroi d'un monde mourant, les Compagnons, les grands Initiés du passé, entretenaient la flamme de la science, cachés dans leurs loges et dans les couvents.

Les bases des colonnes romanes sont des dégénérescences des bases antiques, elles comportent des filets, des tores, des

scoties, le tout, d'un dessin plus ou moins pur. Les parties de la base offrent souvent un profil informe, ne rappelant rien des tracés anciens. Le fût de la colonne est carré, octogonal, cylindrique, en forme de croix, portant le plus souvent lorsque le fût est carré ou en croix, des colonnettes engagées comme au Puy-en-Velay. On trouve également des colonnes croisées, des colonnes torses.

A partir du Xe siècle, la surface des colonnes est souvent ornementée de divers motifs : cannelures avec rendentures, cannelures à spirales, colonnes chéorannées, godronnées, imbriquées, losangées, gaufrées; on verra ces divers types dans les cathédrales du Puy-en-Velay, d'Autun, de Souvigny, de Bourges, etc.

Les chapiteaux sont lourds, comme les colonnes elles-mêmes, ils sont fréquemment cubiques. Le plus souvent, ils comportent une corbeille et un tailloir de dimension très forte, surtout dans les églises romanes d'Auvergne. Les tailloirs, au XIe siècle, sont rehaussés de palmettes, d'oves, de méandres, de billettes et sont parfois imbriqués.

Au début, la corbeille du chapiteau est cubique, arrondie à la base pour se raccorder avec la colonne. Quelquefois, dans le Midi de la France, on trouve des chapiteaux imités de la corbeille corinthienne, mais nous ne trouvons qu'une volute incomplète, et les feuilles d'acanthe sont remplacées par des feuillages divers, grossièrement sculptés.

Très souvent, on trouve des chapiteaux historiés, c'est-à-dire, comportant des scènes allégoriques tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, même des faits locaux, comme à Vézelay, où les chapiteaux retracent des scènes d'un naturalisme outré. Les Compagnons et les prêtres de cette époque ne craignaient pas d'appeler les choses par leur nom, et pour flétrir les vices, de les étaler sous les yeux des fidèles.

Obligés par le manque de place à sculpter les figures avec un raccourci, difficile à obtenir, celles-ci sont presque toujours assez grossières.

Les motifs de décoration sont infinis, les artistes ont perdu



N. D. Photo.

La Cathédrale de Laon

le contact avec l'art antique. C'est une véritable création à laquelle nous assistons, et c'est à la Nature que les sculpteurs demandent leur inspiration.

La décoration employée, quoique inspirée des constructeurs de l'Asie, est en effet nouvelle dans son interprétation, les motifs en sont empruntés à la géométrie, à la flore, à la faune naturelle ou imaginaire, à la légende religieuse, à la chronique locale au besoin.

Les tympans, sur les façades, entre les porches, sont décorés de scènes du Jugement Dernier, dans une imagerie hiératique, qui subit encore l'influence byzantine, dont les scènes frappent l'imagination. Les archivoltes des fenêtres, les bandeaux sont décorés de galons, de perles, de tores, ou gâbles tordus de besants ou disques plats, de chevrons, d'ornements en damiers, de lozanges; c'est surtout dans le Languedoc, le Poitou, le Dauphiné, la Provence, que l'on rencontre les ornements dont nous venons de parler. On trouve également, sous les voûtes d'entrée des façades, des personnages, anges ou saints, et des scènes démoniaques sculptées à profusion.

Les voûtes d'arête sont une des caractéristiques du style roman, elles sont formées par la rencontre des deux arcs qui se coupent par le milieu, dont les naissances reposent sur quatre points opposés. Les voûtes en berceau sont employées pour les nefs des églises romanes, elles reposent sur les murs parallèles, les voûtes d'arête correspondent à une travée, elles sont employées pour les bas-côtés et sont séparées les unes des autres par un arc appelé doubleau. La voûte d'arête exerce une pression sur les quatre piliers et sur les arcs doubleaux et formerets.

L'église romane étant surchargée d'une voûte, celle-ci exerçant sa pression sur les murs extérieurs, nécessitait l'emploi de contreforts, parfois constitués par un renfort de maçonnerie, d'autres fois, comportant des arcades en plein cintre, appelées bandes lombardes.

Le clocher de l'église romane est lourd, trapu en général;

ce sont des tours carrées, surmontées d'un toit ou d'une pyramide à huit pans.

L'église romane, par son essai d'architecture symbolique, annonce le grand mouvement mystique qui, s'amplifiant, va donner naissance au style ogival.

Le sanctuaire, peu éclairé, est propice au recueillement de l'esprit, qu'étreint l'angoisse des années écoulées dans la crainte des pires cataclysmes. Le souvenir des années de famine, les ravages effectués par les guerres ou la peste, les maux atroces, dont souffre l'humanité, et qu'une science à peine renaissante ne sait ni soigner, ni classer, tout invite les croyants à l'humilité, au recueillement.

L'art du vitrier, qui vient de s'affirmer, au Xe siècle, en substituant aux vitraux composés de verres de diverses couleurs, les compositions légendaires, ayant trait à la vie des saints, vient prêter son appui à l'effet mystique qui se dégage de l'ensemble.

Les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, le « Jugement Dernier » et les images démoniaques, sculptés sur les façades et les tympans, impressionnent les fidèles. Les clochers s'élèvent pour la première fois au-dessus de la croisée de transept et achèvent de donner à l'église sa silhouette définitive. Du haut de ces tours, les cloches feront entendre leur sonnerie, joyeuse ou triste, suivant les heures, et viendront rappeler aux fidèles les pratiques du culte : Tout contribue à entretenir et raviver la foi.

Les églises romanes qui ont conservé la pureté de leur style d'origine sont rares. Tout d'abord, l'apparition du style ogival fit substituer aux constructions primitives le type nouveau, plus riche, plus symbolique. Celles des églises qui ne subirent pas les atteintes de la mode, furent plus ou moins transformées à travers les siècles par des prélats ou des architectes qui les mirent au goût du jour, comme par exemple, la cathédrale d'Agen, qui comprend des constructions des XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Seules, l'abside et les trois absidioles qui entourent le chœur, sont de l'époque romane, ainsi

que l'une des portes extérieures, remarquable par ses sculptures. Les deux travées de la nef ont été construites dans le style ogival du XVIe siècle. Nous citerons encore Avignon, qui possède un porche carolingien, avec un arc en plein cintre et des colonnes corinthiennes.



CLERMONT-FERRAND.
ABSIDE DE NOTRE-DAME-DU-PORT.
N. D. Photo

L'intérieur de la nef est de style ogival du XIIe siècle, et les chapelles latérales sont des XIVe, XVe et XVIe siècles. La galerie qui contourne la nef et la coupole sont de la fin du XVIIIe siècle.

Pourtant, il demeure un certain nombre de monuments où le style s'est conservé pur. C'est surtout en Auvergne et dans le Bourbonnais qu'on trouve ceux-ci.

Quand on analyse le style roman, on y trouve toutes les influences antiques et une pénétration d'éléments contemporains, apportés par la communion des confréries ou loges entre elles.

Ce n'est pas seulement l'art architectural qui se trouve rénové, mais l'art des imagiers, comme on appelait alors les

sculpteurs, les mosaïstes, les verriers, les ferronniers, les miniaturistes, les ivoiriers; tous, dans une émulation admirable, apportent leur contingent d'efforts.

Les influences qui s'exercent et qui vont s'épanouir complètement dans le gothique sont multiples : l'Orient y trouve sa place, l'Irlande marque une empreinte forte par ses enluminures, dont les dessins seront interprétés par nos sculpteurs.

Dans une étude, publiée par « *La Revue de l'Art* », en mai 1924, M. Vallery Radot montre cette influence des miniaturistes irlandais dans la décoration de la cathédrale ogivale de Bayeux :

« Il s'agit, écrit-il, de discerner maintenant si certains
« de ces animaux, plus ou moins monstrueux de la cathédrale
« de Bayeux, ne s'apparentent pas à des formes, sans aucun
« doute, apportées de l'Orient, mais acclimatées depuis long-
« temps déjà, dans le domaine artistique de la miniature
« irlandaise.

« Examinons attentivement, entre autres, le bas-relief
« représentant deux monstres entrelacés. (Côté septentrional
« de la nef.)

« Où trouver ailleurs que dans les ornements des manus-
« crits irlandais, de plus nombreux spécimens de ces monstres
« au corps allongé, tenant du serpent par la queue et du dogue
« par la tête, prétexte à de subtils entrelacs, dont la compli-
« cation inouïe et l'impeccable dessin attestent la virtuosité des
« calligraphes d'Outre-Manche ? Ce motif des animaux enche-
« vêtrés en d'étranges contorsions, pour se mordre, revient à
« chaque page sous la plume experte de ces artistes, avec une
« interprétation sans cesse différente. »

Nous qui savons que, même aux époques les plus sombres du Moyen Age, les Compagnons et Francs-Maçons n'ont pas cessé de correspondre entre eux, nous ne sommes nullement étonnés de ces apports de l'Extrême-Orient ou du Nord, qui viennent se fondre dans nos deux grands styles nouveaux.

On compte huit écoles d'architecture romane : Les écoles

française, germanique, normande, toulousaine, auvergnate, poitevine, bourguignonne et provençale. La Commission des Monuments Historiques, en se basant sur des caractères particuliers de détails, a porté ce nombre à treize, en ajoutant : les écoles champenoise, rhénane, saintongeaise, périgourdine et picarde.

Dans l'Est, plusieurs églises ont deux sanctuaires, précédés chacune d'un transept. D'autres églises, comme Cluny, Paray-le-Monial, Vézelay, ont une avant-nef, ou narthex, formée de plusieurs travées. C'était le lieu où se tenaient les assistants pendant certains offices auxquels, seuls, les moines devaient prendre part. Les plus anciennes églises romanes en France sont : Notre-Dame-de-Poitiers, Sainte-Croix-de-Bordeaux, Saint-Sernin-de-Toulouse, Sainte-Foy-de-Conques, La Madeleine-de-Vézelay, Saint-Philibert-de-Tournus, Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand, Saint-Paul-d'Issoire, Saint-Etienne-de-Nevers, Saint-Etienne-de-laTrinité, à Caen, Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon, Saint-Hilaire-de-Melle, de Champagne (Ardèche). A Paris, nous citerons Saint-Germain-des-Prés, Saint-Martin-des-Champs, Saint-Julien-le-Pauvre, Saint-Germain-de-Charonne, l'abbaye de Saint-Denis.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de donner une nomenclature spéciale de chacune de ces églises, nous nous contenterons simplement d'indiquer quelques-unes des caractéristiques qui permettent de classer chacune des églises romanes dans l'une des écoles que nous avons citées.

LE ROMAN AUVERGNAT

L'Auvergne a donné une interprétation spéciale du style roman ; c'est dans cette province que l'on trouve le plus grand nombre d'églises de ce style et cela s'explique par les conditions de milieu et par la race aux qualités morales solides, empreinte de bons sens, mais sans envolée poétique. Les monts élevés, la vie rude, les saisons d'hiver rigoureuses, l'éloignement des grands centres, la difficulté des moyens de

communication, la nature des matériaux employés, tout devait contribuer à donner à ce style un caractère particulier.

Dans cette architecture, les constructeurs innovent : pour contrebalancer la poussée de la nef centrale élevée en berceau, on épaule celle-ci par les demi-voûtes des bas-côtés qui viennent en partie neutraliser les poussées.

Pour épauler la coupole aux croisées des transepts, on surélève les bas-côtés, et la voûte en berceau de la nef, qui est séparée de la coupole, contrevoûte également celle-ci.

L'étagement des masses est rationnel, depuis les absidioles, l'abside, jusqu'à la coupole centrale qui supporte le clocher.

Les églises les plus caractéristiques de ce style sont celles du Puy, de Saint-Nectaire, de Clermont-Ferrand.

LE ROMAN POITEVIN

L'art roman du Poitou, qui a exercé son influence dans l'Anjou, la Saintonge, l'Angoumois, se caractérise par l'absence de tympan, par un clocher à base carrée, terminé par une sorte de cône ou par une pyramide, il n'y a pas de tribune, les bas-côtés à plein cintre viennent épauler la nef centrale, les piliers, le plus souvent, sont formés d'une colonne et de quatre colonnettes.

Les églises les plus caractéristiques de ce style sont celles de Poitiers, Notre-Dame-la-Grande-de-Saintes, et Sainte-Croix-de-Bordeaux.

LE ROMAN PERIGOURDIN

Le Périgord a adopté le style roman qui, par suite de l'emploi de coupoles sur plan carré et pendentif, l'a fait appeler roman byzantin. L'église de Saint-Front à Périgueux, celles d'Angoulême, de Cognac, de Souillac, sont celles qui caractérisent le mieux cet art.



Basilique de Notre-Dame-du-Puy. Le Cloître.
N. D. Photo

LE ROMAN PROVENÇAL

La Provence, en interprétant le roman, ne pouvait se dégager des influences latines : les façades sont plus élégantes, ornées de frontons et d'entablements, les colonnes sont plus dégagées, les chapiteaux plus légers, inspirés des chapiteaux corinthiens.

Saint-Gilles-du-Gard, avec son avant-corps formé de colonnes surmontées d'une frise sculptée, avec ses trois porches à plein cintre mouluré, l'église Notre-Dame-des-Doms, dont une travée est couverte par une coupole reposant sur huit arcs à encorbellement, donnent une idée exacte de la façon dont cet art fut interprété.

LE ROMAN BOURGUIGNON

La Bourgogne emploie dans la construction de ses nefs l'arc brisé qui diminue la poussée sur le vide.

L'église de Tournus, dont la nef est formée par une série de petites voûtes parallèles à son axe, et l'église de Vézelay, dont je vous parlerai à propos des églises annonçant le gothique, sont des types de l'interprétation bourguignonne. Vézelay, qui fut restaurée par Viollet-le-Duc, dut sa fondation et sa prospérité à la légende qui prétendait que, sur l'ordre du Comte Girard, un moine nommé Baïdilon était allé à Aix, chercher les restes de sainte Madeleine. Cette présence des précieux ossements dont, plus tard, l'authenticité fut contestée, amena le développement formidable de l'abbaye, la population, aujourd'hui fort diminuée, dépassa dix mille habitants, vivant, la plupart, du commerce avec les pèlerins.

La façade est des plus curieuses; ses tympans, ses chapiteaux sont célèbres par leur ornementation.

LE ROMAN NORMAND

L'art roman, en Normandie, se caractérise par l'épaisseur des murs, laquelle permet d'établir une galerie de circulation au niveau des fenêtres hautes, avec des arcatures; une des caractéristiques, c'est l'élévation du chœur aussi élevé que la nef, et les tours lanternes formant clocher qui éclairent celle-ci. En général, dans la couverture des églises, on conserve en Normandie les combles en charpente, alors que dans le restant de la France, la voûte forme couverture.

Parmi les églises romanes de Normandie, nous citerons l'église de la Trinité à Caen, les cathédrales d'Evreux et de Bayeux, l'abbaye de Jumièges.

LE ROMAN GERMANIQUE

Enfin, le roman germanique a rayonné en Belgique, en



V. D. Photo

Abside de l'Église St-Sernin à Toulouse

Hollande, sur les bords du Rhin. L'une de ses caractéristiques, c'est que, le plus souvent, comme dans l'église des Apôtres, à Cologne, l'édifice comporte deux transepts et quelquefois, deux absides. Les murs extérieurs sont arcboutés de bandes lombardes comme à Marmoutiers. Les clochers ont une forme particulière à huit pans.

Parmi les églises de ce style, nous signalerons à Cologne, l'église des SS. Apôtres, celles de Laach, d'Andernach, les cathédrales de Spire, de Bonn; en Hollande, Maëstricht; en Belgique, la cathédrale de Tournai; en Alsace, les églises de Guebwiller, de Marmoutiers, de Murbach; dans les Vosges, la cathédrale de Saint-Dié ; en Franche-Comté, l'église de Baume-les-Messieurs.

Il existe d'autres églises romanes des divers styles, mais j'ai voulu vous indiquer seulement celles qui, par leur caractère, concrétisent mieux les définitions que nous en avons données.



NOTRE-DAME A POITIERS.
A. G. Photo.



Le Jugement dernier (N.-D. de Paris).

Photo Alinari.

VI

Les Bâtisseurs de Cathédrales Gothiques

Que sait-on des constructeurs de ces monuments qui couvrent la France, débordent au-delà du Rhin, en Belgique, en Angleterre, et qui, comme une génération spontanée, surgissent vers 1150, pour être terminés un ou deux siècles plus tard ?

Lorsqu'on évalue la dépense formidable que nécessitait la construction de ces cathédrales, par rapport aux richesses

de l'époque, on est bien obligé d'admettre qu'il y eut comme une explosion de mysticisme qui, depuis le misérable ne pouvant offrir que ses bras, jusqu'au seigneur consacrant ses revenus, et même sa fortune, poussa la nation à s'imposer de lourds sacrifices dans un élan de piété. Les historiens, qui ont écrit à ce sujet, montrent les foules empressées à la construction, avec l'ardeur d'un peuple accomplissant une œuvre de salut. Certes, ces foules ignorantes pouvaient bien charrier les matériaux, creuser les fondations, gâcher le mortier, mais qui a conçu les plans, et pour l'exécution des travaux d'art, — l'appareillage des pierres nécessitant des opérations géométriques complexes, — qui enseigna les procédés à ces ouvriers incomparables, dont nous admirons encore la maîtrise ?

Nous ignorons les noms de ceux qui ont conçu ces édifices superbes, on nous parle bien des moines cisterciens, disciples de saint Benoît. On peut admettre que ceux-ci donnèrent le symbolisme et les directions générales, mais en réalité, si les moines pouvaient être des animateurs inspirant l'action, les véritables auteurs de ces chefs-d'œuvre, ce sont les Compagnons, les maîtres ouvriers qui, depuis toujours, renfermaient dans leurs confréries, les secrets fidèlement transmis de l'art de construire.

En l'An Mil, la terreur religieuse a courbé tous les humains, et les seigneurs même qui, sans culture intellectuelle, ne sachant pas lire, étaient préparés à recevoir et à pratiquer les superstitions les plus grossières. Parmi les moines et les prêtres, aussi ignorants que leurs fidèles, quelques rares initiés des mystères antiques, nourris des connaissances littéraires et scientifiques de la Grèce et de Rome, réfugiés dans les couvents où, sous le voile de la contemplation et des pratiques religieuses, pouvant se livrer à leurs travaux, veillent pieusement sur la flamme divine de la science qu'ils transmettent aux générations futures. Certains d'entre eux sont en communication avec les confréries des Indes, de la Chine, de

l'Asie Mineure, et le chaînon qui relie les fils de Ram n'est pas complètement brisé.

Au-dessous d'eux, mais en contact avec eux, se trouvent les Compagnons, dont les mystères sont plus communs, mais dont les chefs reçoivent l'enseignement plus profond des grands Initiés. C'est ainsi que la philosophie se trouvera communier depuis le sommet jusqu'à la foule, par l'intermédiaire des évangiles de pierre que sont les cathédrales. Cependant, les symboles éternels ne parviennent au peuple que transformés, allégés, modifiés, adaptés à leur intelligence.

L'An Mil est franchi, et les terreurs qu'il apporta se sont dissipées; la vie s'est de nouveau organisée mais la mystique religieuse a pénétré l'esprit du peuple et des nobles. Sous son influence, la Trêve de Dieu s'est affirmée : les Conciles d'Elne (1020), de Narbonne (1054), et de Clermont (1095), en ont fixé les règles. Le roi de France s'est fait lui-même le champion de la Trêve, si précieuse pour les pauvres gens; des associations se sont formées pour en défendre le principe : c'est à nouveau l'humanité qui renaît. Le Dieu qu'adorent les peuples l'emporte définitivement sur les forces du mal, Satan est vaincu, pourtant, il demeure puissant dans l'imagination des hommes : de là, toute l'imagerie infernale qui orne les églises.

Les Compagnons, sous la direction de leurs guides, ont manifesté, à nouveau, sous nos climats, leur foi traditionnelle, en construisant, au cours du XI[e] siècle, les admirables églises romanes. Ils ont essayé de mettre dans ces livres, ouverts et visibles pour tous, le legs merveilleux qu'ils ont reçu du passé, mais, pour admirable que soit la réalisation, ils n'ont pas encore atteint le but proposé.

Dans les loges, sous les cloîtres, les grands mystiques cherchent à dégager les règles définitives qui vont présider à la construction des temples chrétiens. C'est dans le symbolisme des grands âges disparus qu'ils vont puiser leur inspiration. Si les savants initiés, peu nombreux, entendent faire revivre, dans les nouveaux symboles, toute la philosophie



PARIS. NEF DE SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE.
P.-L. Photo

antique, il leur faut bien se garder d'éveiller le soupçon dans l'esprit des évêques et des prêtres chrétiens qui ignorent les enseignements secrets d'Hermès-Tôt.

La cathédrale gothique va naître : elle sera pour les symboles, due toute entière à ces inspirations, et pour sa réalisation, à la collaboration collective des loges des Francs-Maçons-Constructeurs. Il y a, entre ces deux groupes, un pacte, dont l'action créatrice enfantera, pendant plusieurs siècles, à travers l'Europe, des merveilles d'art et de technique.

Tout va concourir à l'édification du chef-d'œuvre : la science appliquée a trouvé les procédés nouveaux, la stéréotomie a résolu les problèmes les plus complexes de l'appareillage des pierres. La construction des coupoles sur pendentifs de l'art byzantin, celle des arcs en tiers-point du style roman, ont permis aux Compagnons de perfectionner leurs connaissances géométriques. Parallèlement, l'art du charpentier s'est développé dans l'étude des combles. Les verriers ont aussi perfectionné leurs procédés. Il faut remonter au X[e]

siècle, pour voir les manifestations de cet art, non pas que l'usage du verre fût ignoré de l'antiquité, les Egyptiens l'ont connu, mais jusqu'à cette époque, si l'on assemblait des verres de diverses couleurs pour en composer des panneaux, on ne peignait pas de scènes sur les vitraux. D'après M. de Lasteyrie, les plus anciennes verrières seraient celles données par le comte Arnold à la fin du Xe siècle, à l'abbaye de Tegernsée, en Bavière. Au moment où, par le style ogival, les nefs vont élever leurs voûtes, les fenêtres, développer leur surface d'éclairage, il est nécessaire que la lumière, trop abondamment répandue, ne détruise pas l'effet mystique de l'architecture, et la verrière peinte est indispensable. Les vitraux vont représenter la gloire des Saints, les scènes de la Vie du Christ, le triomphe de Dieu et de son église, et plus tard, l'exaltation de la Vierge Marie, Notre Dame, Mère de Dieu, puis les portraits des donateurs. Dans les rosaces, qui font de la



SAINT-RÉMI DE REIMS. A. G. Phot.



L'Eglise Collégiale de St-André, a Chartres.
Reconstitution de Raoul Brandon.

pierre une véritable dentelle, les verres multicolores viendront tamiser la lumière. Le sertissage du verre dans des gaînes de plomb, qui remplace l'enchâssement dans le plâtre, souligne davantage les couleurs, et l'harmonie, qui se dégage de l'ensemble, atteint la perfection. Ce sont surtout les moines qui se livrent à cet art, et F. de Lasteyrie prétend que les vitraux de Tegernsée sont du moine Wernher; Prost dit que ceux de Molesme (Côte-d'Or) sont de Walterius et de Robertus, qui se fit moine.

C'est au XIV[e] siècle que l'art du vitrail atteint son apogée, car la découverte du jaune d'argent permet de peindre sur

une feuille de verre blanc, au lieu d'employer le verre jaune, teint dans la masse, qui devait être taillé, mis en plombs limitant l'image.

L'art de l'imagier (le sculpteur, le tailleur d'images), s'est modifié aussi ; les figures des cathédrales gothiques se sont humanisées, les artistes, s'ils subissent encore la loi de stylisation, se rapprochent de la nature et prennent leurs modèles dans la vie. Avec une science remarquable, les imagiers savent tailler les formes humaines ou monstrueuses, pour qu'elles soient en harmonie avec l'architecture générale. C'est une véritable renaissance artistique, à laquelle nous assistons, elle précède de plusieurs siècles la grande Renaissance de la fin du XVe et de la première moitié du XVIe siècle.

L'art de l'enlumineur qui s'exerce dans la décoration des missels, des psautiers, s'il demeure soumis à un canon rigoureux, qui borne l'initiative dans la reproduction des scènes de la Bible et de la Vie des Saints, atteint cependant une grande perfection et constitue une admirable documentation dans laquelle les décorateurs et les imagiers pourront hardiment puiser, car tous les motifs de la flore et de la faune des régions où se dressent les sanctuaires, sont représentés avec une fidélité remarquable. Il est même fréquent de retrouver des vues naturelles et parfaites des pays, transcrites par l'artiste.

Pour le plan des nouvelles églises, c'est la croix latine qui en formera la base. L'œuvre nouvelle sera éminemment symbolique et les Initiés qui conservent pieusement l'enseignement des prêtres mages, donneront, sous l'apparence de la foi chrétienne, son sens réel à ce premier symbole. La croix, ou signe de ralliement des premiers chrétiens, ne l'avons-nous pas vue figurer sur les monuments les plus anciens de l'Egypte, des milliers d'années avant la naissance du Christ ? On la rencontre aussi sur les poteries funéraires trouvées dans les cimetières étrusques. Il vous suffira, au surplus, d'aller au musée du Louvre, pour voir sur les sculptures égyptiennes,

antérieures de plusieurs millénaires au christianisme, les Pharaons tenant en mains la croix ansée.

Pour le Mage, la croix, c'est l'axe de gravitation de la nature ; à chacune de ses branches, une force est attachée, et sous son impulsion, la croix tourne éperdument, moulant les êtres à l'image de la meule qui transmue les durs grains de blé en de la blanche et pure farine. Sous ces termes symboliques, se détache nettement l'idée de la force, M. Bergson dirait « de la vie », animant, modelant la matière.

Dans les religions anciennes, qui se réclamaient du culte de Mithra, la croix gammée est le signe du Swastika : instrument qui servait à produire le feu. C'est ce souvenir qui persiste au début du christianisme ; c'est au point de rencontre des deux bras de la croix que jaillit le rayon divin, rappelant l'éclosion de l'étincelle, qui se produisait sous l'action du souffle de l'esprit, au centre du Swastika, lorsque les prêtres de Mithra, dans les cérémonies destinées à produire le feu sacré, recouraient aux moyens primitifs. C'est sous cette évocation d'un rayon lumineux naissant au point d'intersection que, dans les premiers siècles, la croix est conçue et devient le signe de ralliement des chrétiens, le Christ n'y sera représenté attaché qu'après le VIe siècle.

La mise en croix était employée par les Romains comme instrument de supplice réservé pour punir les crimes particulièrement odieux : notamment, pour le châtiment des esclaves, qu'on clouait par les pieds et les mains, en les laissant mourir, bras et jambes rompus, de faim et de soif, au milieu de souffrances qui duraient parfois plusieurs jours.

On ne saurait nier la grandeur du symbole chrétien. Voici Jésus, fils de Dieu, qui accepte de venir sur la terre parmi les hommes pour y subir, de tous les supplices, le plus infâme, le plus cruel, rachetant les fautes des hommes par la souffrance, réhabilitant la croix par sa mort, car après le VIe siècle, quand le christianisme triomphe, ce supplice est aboli. Jésus, considéré par ses coreligionnaires juifs comme un faux prophète, aurait dû subir, comme l'usage le voulait, la lapi-

dation : mais alors, le rôle social de la nouvelle religion n'aurait pas eu la même grandeur. Il était nécessaire que ce Dieu qui venait délivrer et consoler les humbles, subît le supplice le plus infâme : celui qui était réservé aux esclaves ; les citoyens romains en étaient exempts. C'est sur la plèbe et par elle qu'il faut agir pour rénover le monde, c'est en elle que le nouveau culte trouve sa force ; celle-ci sera captée, déviée par les empereurs, qui feront du culte fraternel, un moyen d'oppression et d'asservissement. Soit ! mais la grande pensée, le pur symbole subsiste, et, quand les puissants oppriment les faibles, la pensée révolutionnaire du christianisme demeure, comme un ferment qui soulève les opprimés.

La légende chrétienne raconte qu'en 326, Hélène, mère de Constantin, découvre la Vraie Croix de Jérusalem : les Juifs, pour empêcher que la secte catholique ne puisse trouver dans l'adoration de la Croix, un aliment pour sa propagande, avaient, paraît-il, enterré celle-ci dans une fosse dont, seuls, quelques Juifs sûrs connaissaient le lieu, mais l'un d'entre eux nommé Judas, nom prédestiné, trahit ses coreligionnaires et révéla l'endroit où elle était cachée. Pour cette révélation, il reçut des récompenses matérielles et se convertit : il fut, depuis, sanctifié sous le nom de saint Quinace.

Dans la fosse indiquée par Judas, on trouva trois croix, sans que rien permît de distinguer celle du Christ de celles des larrons. C'est alors que saint Macaire, évêque de Jérusalem, eut l'idée d'essayer le pouvoir miraculeux des trois instruments de supplice : une femme mourante fut couchée sur les deux premiers sans résultat, mais dès qu'elle eut été touchée par la Vraie Croix, elle retrouva ses forces. Un mort ressuscita, paraît-il, dans les mêmes conditions.

La Croix fut dépecée. Puis, elle fut répartie en un certain nombre d'églises et de monastères. Les clous furent, de même, dispersés, l'un d'entre eux servit à faire la Couronne de Fer de la Lombardie, un autre, des sonnailles pour les chevaux de Constantin. Les clous de la Croix, en quantité prodigieuse, figurent dans maints reliquaires.

Mais poursuivons l'analyse des symboles en examinant les nombres en eux-mêmes, et en nous souvenant de ce que nous avons déjà vu à propos de l'initiation de Ram.

Au-dessus du portail de l'entrée de l'église, une figure se détache, seule, isolée : Dieu, ou le Christ. C'est le nombre I. Dans le magisme, d'après Christian, que nous citerons, pour cette partie, la science de la volonté, principe de toute sagesse, source de toute puissance enseignée ésotériquement par les mages, était renfermée dans 22 arcanes ou hiéroglyphes symboliques dont chaque attribut voile un sens. Nous évoquerons, d'après lui, ces symboles pour expliquer leur fusion dans le catholicisme. L'arcane I, dont le sens, ainsi que celui des arcanes qui suivront, était révélé aux grands initiés, s'exprime par la lettre *Athoïme* (lettre A). « A exprime dans le monde « divin l'être absolu, qui contient et d'où émane l'infini du « possible. — Dans le monde intellectuel, l'Unité, principe « de synthèse des nombres, la Volonté, principe des actes. — « Dans le monde physique, il exprime l'homme, le plus haut « placé des êtres relatifs, appelé à s'élever, par une perpé- « tuelle expansion de ses facultés, dans les sphères concen- « triques de l'absolu. »

« L'arcane I est figuré par le Mage, type de l'homme « parfait, c'est-à-dire en possession de ses facultés physiques « et morales. Il est représenté debout : c'est la volonté qui va « précéder l'action. Sa robe est blanche, image de la pureté « originelle ou reconquise, son front est ceint d'un cercle « d'or : l'or signifie lumière, le cercle exprime la circonfé- « rence dans laquelle gravitent les choses créées. La main « droite du Mage tient un sceptre d'or, figure du commande- « ment, et s'élève vers le ciel, en signe d'aspiration à la « sagesse, à la force. La main gauche étend l'index vers la « terre, pour signifier que la mission de l'homme parfait est « de régner sur le monde matériel. »

J'arrête la citation, et je vous demande en examinant les portiques de nos premières cathédrales, celles où le symbolisme n'a pas dû céder devant les sollicitations et les injonc-

tions du Chapitre ou de l'Evêque, si la disposition de la figure centrale n'évoque pas l'idée du portrait symbolique que je viens de vous décrire.

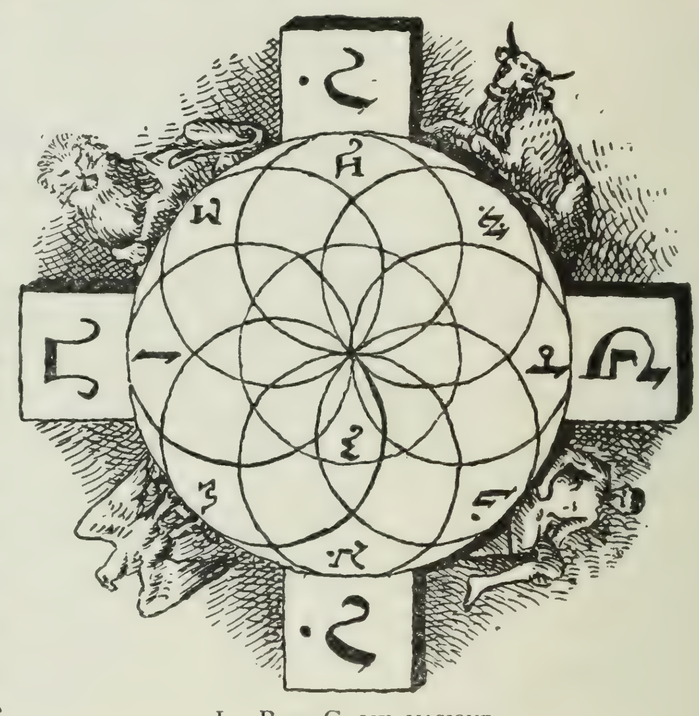
En avant de la cathédrale, s'élèvent deux tours, dont le symbole peut se définir de plusieurs façons : pour le chrétien, elles symbolisent l'Ancien Testament, elles rappellent les Colonnes de Feu qui guidaient les Hébreux dans le désert.

Pour l'Initié, ces deux tours symboliques signifient le principe du bien et du mal. C'est le principe de la division, la dualité d'où est sortie la vie. Dans les temples égyptiens, les pylônes recevaient le dieu Râ dans sa course quotidienne. Moret, déjà cité, donne la traduction d'une inscription placée dans les temples ptolémaïques : « Les pylônes sont semblables « aux deux sœurs qui élèvent le disque solaire. Un des côtés « est Isis, l'autre, Nephtys; elles portent en l'air (toua) le « disque Behedeti ailé quand il rayonne à l'horizon. Le soleil « s'élève au ciel en volant chaque matin, et se pose chaque « jour sur les deux bras d'Isis et de Nephtys. Il remonte au « ciel en forme de Kepri et traverse le firmament. »

Dans le langage des Mages, l'arcane II, lettre B, exprime dans le monde divin, la conscience de l'Etre Absolu, qui embrasse les trois termes de toute manifestation : le passé, le présent, le futur. Dans le monde intellectuel, le Binaire, reflet de l'Unité, exprime la science, perception des choses visibles et invisibles. Dans le monde physique, la femme, moule de l'homme, et s'unifiant à lui pour accomplir une égale destinée. L'arcane II, dans l'initiation magique, d'après Christian, est figurée par une femme assise au seuil du temple d'Isis, entre deux colonnes. La colonne qui se dresse à sa droite est rouge; cette couleur signifie l'esprit dans sa lumineuse ascension au-dessus de la matière. La colonne de gauche est noire et figure la nuit du chaos, la captivité de l'esprit dans les liens impurs de la matière. La femme est couronnée d'une tiare, surmontée du croissant lunaire et enveloppée d'un voile, dont les plis tombent sur sa face. Elle porte sur la poitrine la croix solaire, et, sur ses genoux, un livre ouvert,

qu'elle couvre de son manteau. Cet ensemble symbolique personnifie la science occulte qui attend l'initié au seuil du sanctuaire d'Isis, pour lui communiquer les secrets de la science universelle.

La croix solaire signifie la fécondation de la Matière par l'Esprit ; elle exprime aussi, comme sceau de l'infini, que la science procède de Dieu et qu'elle est sans bornes, comme sa source. Le voile, enveloppant la tiare et retombant sur la face, annonce que la vérité se dérobe aux regards d'une profane curiosité. Le livre à demi caché sous le manteau signifie que les mystères ne se révèlent que dans la solitude au sage qui se recueille en silence, dans la pleine et calme possession de lui-même.



La Rose-Croix magique.

Ce symbole des tours parle éloquemment à l'entrée du temple où l'homme vient se recueillir pour essayer de communiquer avec Dieu, c'est-à-dire l'infini dans le silence et le mystère. Parfois, l'image de la Vierge, placée entre les deux colonnes, ne complète-t-elle pas le sens mystérieux de cet arcane. Ces colonnes, vous les retrouverez dans les loges maçonniques qui reflètent en partie cette profonde mystique, elles s'appellent alors colonne du Nord et colonne du Midi.

Les porches de nos cathédrales sont au nombre de trois ou de cinq. Trois, pour le chrétien, rappelle le principe de la Trinité, cinq évoque le nom de Dieu écrit en anagramme

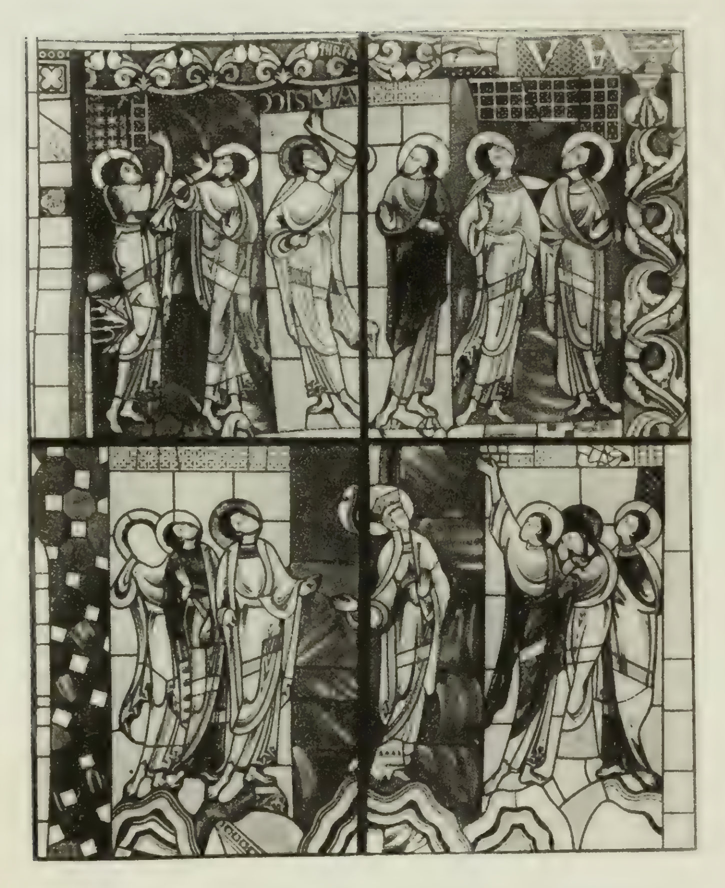


LE DÔME DE COLOGNE.
PORTAIL DE LA CATHÉDRALE.

i, e, o, u, a. Hiavé, c'est le nom de Jésus. Ce sont aussi les cinq actes de foi de la religion. Pour l'Initié, trois c'est le nombre d'où sort la vie, deux, c'est la division, trois, c'est l'union par l'amour. C'est le symbole des trois mondes : Divin, Intellectuel, Physique.

L'arcane III, chez les Mages, exprimait, dans le monde divin, la puissance suprême, équilibrée par l'intelligence éternellement active et par la sagesse absolue, dans le monde intellectuel, la fécondité universelle de l'être, dans le monde physique, la nature en travail, la germination des actes qui doivent éclore de la volonté.

L'arcane III est figuré par l'image d'une femme assise au centre d'un soleil rayonnant; elle est couronnée de douze étoiles et ses pieds reposent sur la lune. C'est la personnification de la fécondité universelle. Le soleil est l'emblème de la puissance créatrice; la couronne étoilée symbolise le nombre 12, celui des Saisons ou Stations que parcourt cet astre, d'année en année, autour de la zone zodiacale. Cette femme, l'Isis céleste, ou la Nature, porte un sceptre surmonté d'un



LE MANS. CATHÉDRALE - VITRAIL DE L'ASCENSION.
Ph. Giraudon

globe : c'est le signe de la perpétuelle action sur les choses nées ou à naître. De l'autre main, elle porte un aigle, symbole des hauteurs sur lesquelles peut s'élever l'essor de l'esprit. La lune, placée sous ses pieds, figure l'infirmité de la matière et sa domination par l'esprit.

Les bases des tours sont quadrangulaires. Nous avons vu déjà, dans les symboles de la Pyramide, la signification du nombre 4. Pour le Mage, l'arcane 4 exprime : dans le monde divin, la réalisation perpétuelle et hiérarchique des virtualités contenues dans l'être absolu, dans le monde intellectuel, la réalisation des idées de l'être contingent, par le quadruple travail de l'esprit : affirmation, négation, discussion, solution, dans le monde physique, la réalisation des actes dirigés par la science de la vérité, l'amour de la justice, la force de la volonté et des organes.

L'arcane IV est figuré par un homme coiffé d'un casque surmonté d'une couronne. Il est assis sur une pierre cubique, la main droite élève un sceptre et sa jambe droite fléchie s'appuie sur la jambe gauche en forme de croix. La pierre

cubique, figure du solide parfait, signifie l'œuvre humaine accomplie. Le casque couronné est l'emblème de la force qui a conquis le pouvoir. Ce dominateur est en possession du sceptre d'Isis, et la pierre, qui lui sert de trône, signifie la matière domptée. La croix, tracée par la position de ses jambes, symbolise les quatre éléments et l'expansion de la puissance humaine en tous sens.

Je bornerai là mes citations de la signification des divers arcanes magiques que l'aspirant mage devait étudier, approfondir, pour en comprendre l'enseignement philosophique et matériel.

Chacun de ces arcanes entraînait une étude spéciale, dont la connaissance absolue résumait toute connaissance humaine ; en les évoquant, d'après Christian, j'ai voulu montrer que le symbolisme religieux a pu se déformer, au cours des âges mais que, sous le culte chrétien, réapparaissent, transfigurés, les cultes antiques, comme sous ses symboles, revivent les symboles magiques.

Les noms des dieux ont pu changer à travers le temps, les religions reflètent les mêmes concepts. Les peuples ont d'abord animé tous les objets, tous les êtres, ils ont adoré ensuite la Terre, la Vierge-Mère, puis ils ont compris qu'elle n'était que dépositaire des germes, ils ont alors fait remonter le principe fécondant au Soleil, pendant que d'autres esprits plus évolués s'élevaient au concept du monothéisme, et que d'autres, par la science expérimentale, concevaient le principe de l'unité de force et de matière. Malgré le chemin parcouru par l'Humanité, tous les êtres ne sont pas parvenus au même plan de conception métaphysique, et même, des intelligences supérieures, imprégnées par leur éducation première des principes religieux, font un compromis entre leur faculté d'analyse et les dogmes qui leur furent enseignés, dont ils se refusent à discuter le principe. On ne peut donc s'étonner de cette persistance des symboles et des traditions, dont le christianisme est le reflet. Il n'a pu s'établir, se développer,



Monstres de Notre-Dame-de-Paris. Le Corbeau et le Démon.
Ph. Giraudon

se maintenir qu'en pliant son dogme rigide à toutes les superstitions qu'il prétendait remplacer. Si nous n'y trouvons pas les dieux totémiques des nomes d'Egypte, ses saints nous offrent un panthéon qui les remplace par les attributions diverses dont chacun d'eux est investi.

Quand vous visiterez une cathédrale, elle prendra désormais pour vous un sens plus vivant, vous vous souviendrez que son plan évoque, non seulement l'admirable mystère chrétien, mais aussi, les traditions les plus anciennes de l'humanité. Vous saurez que chacune de ses parties a été étudiée pour répondre à un principe, et qu'elle résume en elle les apports de nombreuses civilisations. Quand le croyant n'aperçoit en elle que la Maison de Dieu, nous, nous sentons vivre en ses pierres toute une humanité. Rappelez-vous ce

que je vous ai dit de la pyramide qui, dans un raccourci, contenait toute la sagesse humaine.

La cathédrale gothique exprime aussi, dans sa masse matérielle, la douleur d'un peuple de parias peinant, souffrant. Mais elle dit aussi la foi, l'espérance de l'Humanité qui marche. Elle est comme un témoin qui marque une étape dans la vie spirituelle des hommes. En l'interrogeant, elle nous dit le lien qui unit les générations à travers le temps.

A celui qui sait comprendre son langage, elle dit que l'homme, dans son effort pour atteindre les sommets, connaît les chutes qui arrêtent et brisent son élan; mais aussi que, défiant les obstacles, contre les défaillances et les découragements, quand la foule s'abandonne, quand elle désespère, des esprits supérieurs veillent, et que la renaissance surgit, même de la pire détresse.

Lorsque la cathédrale gothique apparaît, les cultes anciens étaient morts, on en croyait le souvenir à jamais aboli dans la mémoire des hommes. Les sectateurs du christianisme, pour la plupart ignorants du passé, se flattaient de bercer l'esprit humain des rêves enfantins de la Genèse biblique. Ils avaient cru effacer toute trace de la vie philosophique de l'antiquité, en faisant dater l'histoire de la naissance du Christ, en détruisant même les auteurs anciens.

Pendant des siècles, ils ont pu, en effet, forger pour les masses des fables grossières, d'où sortirent la souffrance, la haine, les guerres de religion, les persécutions contre la pensée libre, mais ils ne purent détruire toute trace des glorieuses époques de haute philosophie. Du christianisme primitif, cette admirable adaptation des mystères antiques, et dont nous attendons encore la réalisation du beau rêve humain, ils ont fait une caricature hideuse. Ceux qui savaient durent emprunter ces formes défigurées pour conserver, à travers les fables grossières les plus hautes conceptions antiques.

Il faut projeter la lumière complète sur ce qu'il y a d'obscur dans les mystères religieux, montrer que, sous l'adaptation populaire des légendes, se cache une philosophie ésoté-



NOTRE-DAME DE PARIS - LE STRYGE.

Ph. Alinari

rique, qui exprime l'idée d'un principe unique, d'où surgit la vie.

Les sectaires de toutes les religions, de toutes les philosophies sont également haïssables : Nul ne peut prétendre détenir l'absolue vérité. C'est un crime contre l'intelligence

que de vouloir imposer à la pensée humaine des limites, et de vouloir façonner tous les cerveaux dans une même servitude.

La nuit que les prêtres chrétiens, au service des empereurs et des rois, ont faite sur l'histoire humaine, a laissé les peuples dans l'ignorance des grandes choses du passé : Si, pour quelques privilégiés qui forçaient les portes du mystère, les antiques sociétés revivaient avec la grandeur de leur art, pour le plus grand nombre des hommes, plongés dans l'ignorance, la civilisation commençait avec l'ère chrétienne; d'ailleurs l'enseignement du peuple était orienté dans ce sens.

Les monuments auraient pu parler : ils furent détruits.

C'est parce que les pierres parlent que j'aime les cathédrales.

L'invasion des Barbares a eu des effets moins terribles pour l'art antique que le triomphe du christianisme. Les envahisseurs ont pillé les trésors publics ou privés, pris ce qui était facilement transportable, arraché le bronze et le fer des monuments, ils ont allumé des incendies, mais ils n'ont pas apporté à la destruction des richesses artistiques, la continuité systématique des iconoclastes et des chrétiens triomphants. Par ceux-ci, les temples païens ont été dépouillés de leurs matériaux pour construire le temple du nouveau Dieu; les admirables statues antiques mutilées, brisées; et c'est dans le fouillis des cités disparues qu'il faut chercher les chefs-d'œuvre jamais surpassés des Scopias, des Phidias, des Praxitèle, pour ne parler que des plus illustres des génies qui créèrent la statuaire grecque. Quand on retrouve les fragments de la mosaïque antique, on peut songer à ce que devait être l'art pictural à cette époque de grandeur artistique et humaine : quand la philosophie s'élevait avec Platon, Socrate, jusqu'aux sommets, et que les lois, avec Lycurgue et Solon, codifiaient la justice la plus haute.

Sur notre sol, surtout, ravagé par tant de hordes, les vestiges de l'époque romaine étaient détruits; rien ne pouvait rappeler aux peuples, asservis par la féodalité, le passé



CATHÉDRALE DE BAYEUX. N. D. Photo

glorieux. Il faut l'apparition de l'art gothique pour qu'une première lueur éclaire cette nuit. Son symbolisme, né des traditions hermétiques, revivifie l'art et la pensée, prélude de la grande Renaissance, qui verra le génie humain se réveiller et se manifester à nouveau, malgré les entraves qui le paralysent encore.

Cette folie du christianisme, rêvant d'abolir toute l'histoire, est commune à toutes les sectes religieuses. L'islamisme, lui aussi, apporte son effort de destruction. C'est le sultan Bajazet qui conçut l'idée folle de détruire les Pyramides. Heureusement, les sages qui les construisirent, utilisant pour leur fin l'orgueil des Pharaons, les firent telles, qu'elles purent résister, sans grand dommage, aux efforts du tyran, et leur forme, contenant les symboles mystérieux, continuent de se profiler à l'horizon, attestant la grandeur de la pensée qui les conçut.

Nos cathédrales gothiques n'ont pas cette possibilité de durer, ni cette belle unité. Leur architecture même, la nature des matériaux employés, l'humidité de notre climat, tout concourt à leur destruction. La hauteur des nefs obligea au

contreventement des murailles par des arcades, qu'il fallut ajourer pour leur donner la grâce nécessaire. Le clocher, en forme pyramidale, lui aussi, évoque les symboles du passé, avec sa flèche qui symbolise, par le point qui la termine, l'idée de l'unité et celle de l'infini, par son absence de dimension exprimable ; les côtés, au nombre de quatre, six, huit ou douze, suivant les conceptions et les interprétations qui reproduisent les sens mystérieux des Arcanes ; les rosaces ajourées qui évoquent le symbole de la Rose-Croix ; les pinacles, les chimères, les clochetons et les meneaux flamboyants, toutes ces parties sont trop fragiles pour espérer qu'elles puissent se transmettre à travers les destins, aux peuples de l'avenir. Ces édifices ne peuvent durer qu'à condition d'être l'objet d'un entretien coûteux et constant. Ils sont un legs admirable de nos pères, sur lequel il nous faut veiller sans cesse.



PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.
N. D. Photo

Au symbolisme puissant, plus philosophique que religieux de ces églises, vont s'ajouter les superstitions du Moyen Age,

et celles qui naîtront, jusqu'aux superstitions grotesques des cordiolâtres modernes.

Les imagiers des églises romanes et des églises gothiques vont sculpter, à côté des « Jugement Dernier », haute pensée de morale transmise par les religions anciennes, qui veulent que l'individu soit jugé par ses actes, les grossières images du culte satanique et les visions de l'Enfer.

Ces siècles n'ont pas l'hypocrisie du nôtre, les mots crus sont appliqués aux choses qu'ils désignent, sans périphrase, et le vice, pour être plus complètement et plus commodément flétri, s'étale, impudique sur les chapiteaux historiés des colonnes romanes, ou sur les voussures des portails gothiques. L'œuvre de chair est la principale préoccupation du bas clergé, qui doit vivre dans un état de chasteté contraire à la nature, déformant l'imagination et provoquant les rêves lubriques qu'expriment les façades des cathédrales. Scènes monstrueuses, qui se terminent par des châtiments infernaux, inspirés des mêmes idées, comme il en est figuré sur la cathédrale de Bourges.

Dans les villes où les Juifs sont parqués dans les ghettos, pour humilier l'antique religion, on représente, comme sur la façade de N. D. de Paris, celle-ci, sous les traits d'une reine déchue de ses attributs, la couronne à ses pieds, tandis que, lui faisant équilibre, se dresse une autre reine, portant fièrement sa couronne, foulant aux pieds un serpent, symbolisant l'Eglise triomphante écrasant l'impiété.

Tout un panthéon d'anges est né avec le temps : réminiscence altérée des sept génies intermédiaires entre les Mages et Dieu qui, d'après Hermès-Tôt, agissent sur les sept cercles qui contiennent l'univers.

Nous sommes loin des premiers chrétiens, iconoclastes, bannissant des églises les images rappelant les cultes païens. Là encore, la raison, la haute philosophie ont dû s'incliner devant l'habitude, la tendance générale, la pauvreté spirituelle de l'humanité, qui ne lui permet pas de concevoir Dieu dans son symbole, mais qui le matérialise dans une



Ph. Anderson.

LE DOME DE MILAN



NOTRE-DAME DE PARIS. ROSACE DE LA FAÇADE

Ph. Alinari

forme appropriée à son intelligence. Du IVe au VIIIe siècle, la lutte est engagée entre ceux des chrétiens qui, fidèles à la tradition judaïque, repoussent la représentation de Dieu par l'image, et la foule des païens, convertis à la nouvelle religion, qui anthropomorphisent son principe.



LE CHRIST HABILLÉ

En 462, un peintre représente le Christ sous les traits de Jupiter, c'est le retour au paganisme. La réaction se fait vive et la lutte s'engage violente jusqu'au Concile de Nicée en 786, qui fit admettre la distinction entre le culte honorifique qu'on peut réserver aux images, et l'adoration formelle qu'on ne doit réserver qu'à Dieu. Dès lors, il peut y avoir lutte entre les iconoclastes et les iconolâtres, mais ceux-ci l'emportent : le Concile de 815 condamne les iconoclastes et les églises se peuplent de figures du Christ, de la Vierge, de saints, d'anges, de scènes religieuses et de la vie de Marie (naissance, annonciation), du crucifiement et de la mise au tombeau. Dieu est représenté par un vieillard à barbe blanche avec, souvent, le triangle au-dessus de sa tête, ou bien, le triangle seul, en exprime l'essence; de lui, émane un rayon lumineux, c'est une réminiscence hébraïque qui rappelle les anciennes traditions et qui est issue des symboles de la Pyramide. Il est curieux de constater que ce triangle qui est, avec le fil à plomb, pour le compagnon maçon, le niveau qui lui permet de construire, est, pour le Franc-Maçon, le symbole de la Justice, et figure dans les armes et les monnaies de la Ire et de la IIe République, dont la devise : Liberté, Egalité, Fraternité, exprime le principe trinitaire.

Si la pureté du culte a perdu au triomphe de cette idolâtrie nouvelle, l'art, du moins, y trouve ses plus belles expressions, car c'est dans l'église que s'est réfugiée toute vie collective. C'est le lieu pour lequel peinent, avec allégresse, les humbles, car il est, en même temps que le temple de la rédemption, le lieu où se donnent les fêtes et les mystères du Moyen Age, qui réjouissent le peuple malheureux. Une fois par an, s'y déroule la Fête des Fous et la Messe de l'Ane.

Qu'étaient au juste ces mystères et ces fêtes profanes ?

Jamais on n'a pu supprimer complètement les fêtes ou cérémonies païennes profondément entrées dans les mœurs; il fallut bien concilier les formes de la nouvelle religion en les adaptant aux coutumes anciennes. C'est ainsi que la fête des Calendes ou des Saturnales, qui durait chez les Romains près d'un mois, de Décembre à l'Epiphanie, fut incorporée parmi les fêtes catholiques, divisée en plusieurs périodes qui groupent la fête de Noël, celle de saint Etienne, de saint Jean l'Evangéliste, des saints Innocents, de la Circoncision et des Rois.

On incorpora de même les Lupercales païennes, qui ne se terminaient que le Mercredi des Cendres. Enfin, on groupa d'autres fêtes, sous le nom de Fête des Fous, fête qui se célébrait dans les églises et qui donna lieu à de tels scandales, que les Conciles durent interdire les chants profanes et les déguisements dans les sanctuaires religieux.

Cette fête, dont les diacres prenaient l'initiative, commençait le lendemain de Noël par l'élection du Pape des Fous et d'un Abbé des Sots, élus par le bas clergé, réuni en concile. Les abbés subalternes, les clercs, les enfants de chœur acclamaient ce nouveau pape qui, après une entrée triomphale, siégeait comme pontife, jusqu'au soir de l'Epiphanie.

Dans cette cérémonie, la hiérarchie du clergé était renversée : les clercs officiaient à la place des prêtres et les enfants de chœur prenaient la place des chanoines sur les stalles, pendant que ceux-ci prenaient part aux divertissements, aux danses, aux jeux divers. Le pape des Fous officiait, donnait

la bénédiction, pendant que l'assistance chantait des refrains obscènes.

C'est à Sens que, pour la première fois, il semble que la Messe de l'Ane ait été célébrée. Tout un rituel, qu'on retrouvera dans le manuscrit conservé à la Bibliothèque de Sens, avait été établi.

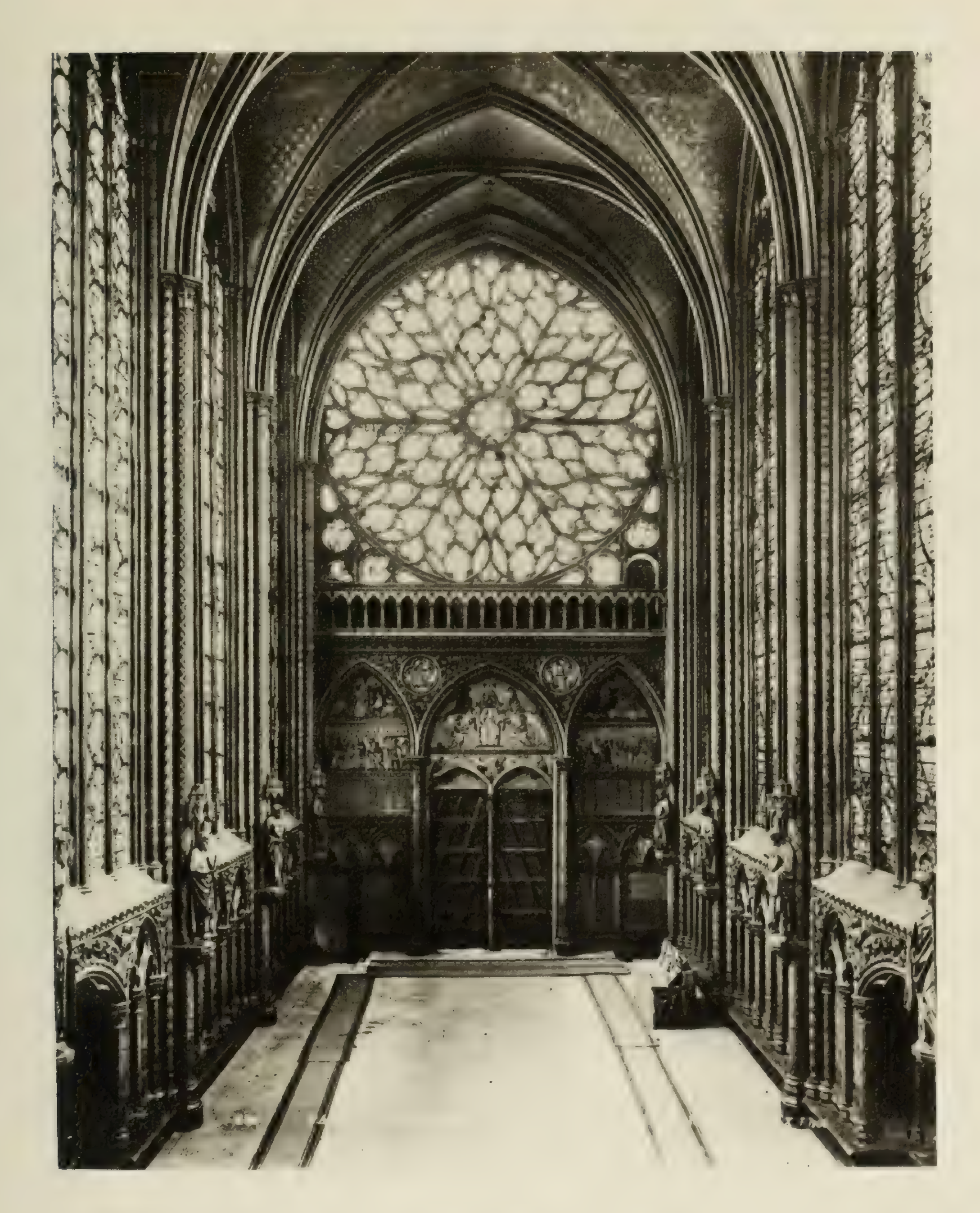
Cette fête se célébrait en souvenir de l'ânesse qui se trouvait dans l'étable où naquit le Christ. L'âne paraissait dans l'église, couvert d'une chape religieuse, les prêtres venaient le recevoir, vêtus de leurs ornements, puis, l'âne, amené à l'autel, on entonnait des chants, dont la notation existe encore, et la foule reprenait en chœur les *répons :* — Hé ! Sire Ane ! Hé ! — puis se mettait à braire. Les encensements se faisaient avec du boudin. C'était l'occasion de joyeuses liesses et de franches lippées.

D'autres animaux avaient également les honneurs de la messe : le bœuf, en souvenir de celui qui réchauffa le Seigneur de son haleine, puis les faucons, les chiens, que les chasseurs venaient faire bénir à la S[t]-Hubert. Toutes ces cérémonies, incorporées au christianisme, rappelaient les fêtes antiques.

L'église est le lieu prédestiné où se marquent tous les actes de la vie : naissances, mariages, souffrances ou joies, jusqu'à la mort qui délivre l'homme de ses maux !

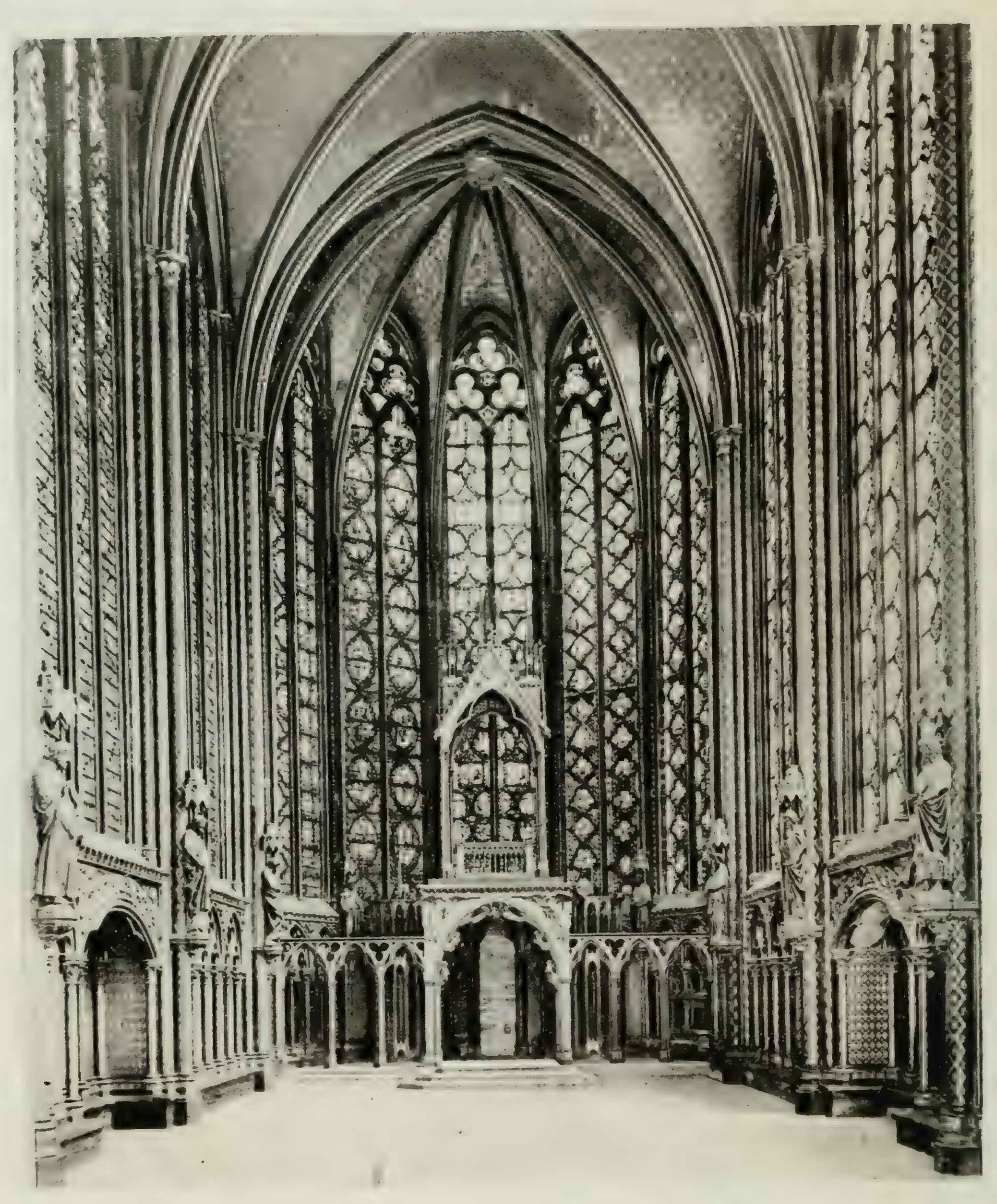
Le symbolisme, créé par l'idolâtrie, devient mièvre, il y a le langage des couleurs, celui des pierres précieuses, celui des fleurs, ce n'est plus que la caricature d'une religion tombée dans une superstition enfantine, incapable de saisir le sens généreux des légendes qui se réfugie dans une iconolâtrie grossière.

L'art gothique ne présente d'unité que dans ses expressions générales, il est mouvant à l'infini, subissant l'influence des milieux dans lesquels il se développe. Les Initiés supérieurs, en nombre infime, ont bien pu dresser les lignes primordiales du plan et des ornements principaux, mais dans la réalisation de l'œuvre chaque groupement, chaque chapitre des églises locales, a marqué son empreinte ; les peuples ont



PARIS LA SAINTE-CHAPELLE - LA ROSACE.

exprimé, dans des détails d'architecture et de décoration, leurs préoccupations principales, leurs tendances morales, c'est ce qui explique les variantes infinies des églises gothi-



PARIS. LA SAINTE-CHAPELLE - VOUTE PRISE DE L'ENTRÉE

ques : il y a de profondes différences entre les premières tentatives des styles de transition, comme celui de Vézelay, au gothique de l'Ile-de-France, et comme celui de Laon, qui inspira les constructeurs de Chartres, au gothique allemand, anglais ou italien.

On comprendra d'autant mieux ces influences et ces modifications, quand on saura comment ces constructeurs élaboraient les projets : Le plan général étant donné, de même que tout le peuple va concourir à l'édification, celui-ci, par ses prières, celui-là, par ses dons, le plus pauvre, par le travail gratuit ou la corvée imposée, les groupes compagnonniques vont s'efforcer de réaliser, chacun dans son métier, le chef-d'œuvre qui devra l'emporter sur le groupe rival. Chaque profession : maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, couvreurs, ferronniers, menuisiers, se réunit dans sa loge, étudie les dispositifs les plus difficiles, en même temps que les mieux adaptés, puis, chaque groupe désigne les délégués qui constitueront la loge centrale, laquelle établira le plan définitif. L'œuvre est anonyme, car elle est le produit d'une coopération des métiers. Nul n'en pourra revendiquer la paternité. Plus tard, quand le style est créé, que les édifices imposants sont achevés, on pourra connaître, pour les constructions nouvelles, les noms des maîtres de l'œuvre, car ceux-là n'auront qu'à copier, interpréter, modifier, embellir parfois, jusqu'à la décadence. C'est ainsi qu'on ignore les noms des maîtres constructeurs de la cathédrale de Noyon, construite de 1115 à 1180, de Laon, commencée vers 1150, ceux de Chartres, commencée en 1134, de Bourges, commencée en 1175. Par contre, on donne les noms des constructeurs de la cathédrale d'Amiens : Robert de Luzarches ; de N.D. de Paris : Jean de Chelles ; de Reims : Jean d'Orbois, qui dirige les travaux de 1211 à 1231 ; de Bayonne, dont la construction fut commencée par Robert des Ablèches en 1221 ; de même, pour un certain nombre d'églises de ces époques. Ces maîtres de l'œuvre sont, incontestablement, des Compagnons, leur nom même les désigne ainsi, car il est encore de tradition, chez les Compagnons Tailleurs de Pierre du Devoir Etranger, société très fermée, de joindre au nom propre, celui de la localité, et le parallèle entre Jean-de-Chelles, Robert-de-Luzarches, Jean-d'Orbois, Robert-des-Ablèches, constructeurs des cathédrales, s'établit avec les noms des compagnons modernes : Boucher-



Cathédrale de Peterborough.

d'Avallon, dit Francœur, qui fit l'appareillage du Grand Palais; Jarnaud-de-Draguignan, dit La Prudence, qui dirigea l'appareillage de l'Opéra, et tant d'autres de diverses professions, dont je pourrai rappeler les noms, comme mon ami Milon, dit La Coterie, qui dirigea la construction des escaliers de la Tour Eiffel.

Dans la plupart des cas, l'œuvre est collective et anonyme, et, si elle s'individualise, c'est qu'une personnalité particulièrement forte a marqué son empreinte.

On trouvera encore, aux XIIIe et XIVe siècles, des cathédrales, dont les auteurs demeurent inconnus, comme celle de Beauvais qui, achevée en 1272, s'écroula en 1284.

Malgré la conception vraiment géniale qui fit jaillir l'église gothique, il ne faut pas croire que celle-ci apparut tout à coup comme une génération spontanée. Il en est des arts, comme des sciences et des formes de la vie, celles de demain sont en puissance dans celles d'aujourd'hui, et l'esprit

humain, si fier de ses progrès, ne peut convevoir que dans les limites des choses entrevues par lui qui, seules, lui donnent alors des possibilités nouvelles.

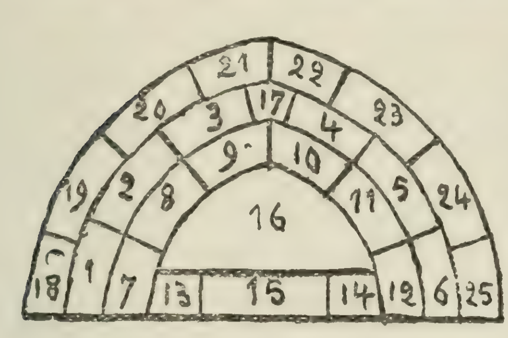


Schéma de construction d'une voussure de portail.

Pour que le gothique naquît, il fallait qu'une longue suite d'efforts à travers le byzantin, le roman, comme aussi les apports du style arabe, lui préparât la voie.

Le byzantin et le roman ont permis l'étude des voûtes en pierre appareillées qui viennent remplacer les plafonds de bois qui couvraient les églises basilicales et causèrent la ruine de la plupart d'entre elles par les incendies qui trouvaient un aliment favorable à l'œuvre de destruction.

Le style arabe, lui aussi, a préparé l'ogive.

Un des éléments architecturaux qui annoncent et précèdent le gothique, c'est la voûte sur nervures qui permet de bander les arcs en diagonale et de localiser la poussée, les triangles de remplissage demeurant indépendants ; il suffit, alors, aux points où la poussée se produit, d'élever des contreforts. C'est l'application de cette conception neuve qui, en contreventant les croisées d'ogive par les grandes arcatures, permettra d'établir dans le gothique les voûtes à une plus grande hauteur.

Mais l'idée première des voûtes sur nervures n'était-elle pas elle-même contenue dans le principe de la voûte sur pendentif du byzantin ?

Parmi les premières croisées d'ogives, il faut citer celles de Quimperlé, de St-Victor de Marseille et de Moissac. Le nouvel ordre s'affirme définitif et se répand avec un tel enthousiasme, qu'on détruit des églises romanes, pour édifier au même emplacement des églises ogivales, mais c'est surtout dans l'Ile-de-France que fleurit le nouveau style, avant de se répandre en Allemagne, en Angleterre et dans les pays du

Nord. On peut en suivre le développement : Crypte de St-Gilles du Gard (1116), St-Nicolas de Blois (1138), St-Etienne de Sens (1140) et St-Pierre de Lisieux (1142).

Dans la période de transition, dont nous trouvons une expression parfaite dans l'église de Vézelay, les colonnes romanes sont plus élancées, elles préparent la voie à la colonne gothique.

Les bases de ces colonnes et les archivoltes sont rehaussées de rinceaux et de perles, d'oves, d'imbrications ; les chapiteaux sont couverts de feuillages et d'animaux.

Le plan de l'église de Vézelay est roman, les dispositifs également, et, pourtant, on sent la révolution qui s'annonce. La nef est plus élevée, l'éclairage, comme dans la basilique, est assuré par les côtés. Les fenêtres sont plus hautes, on y trouve la voûte en berceau, puis la voûte d'arête et les voûtes en arc d'ogive.

En un mot, on trouve épars, dans divers monuments du XIe siècle, les éléments qui, combinés, vont donner, par leur mise en œuvre, avec une technique supérieure : Le Style Ogival.

Au XIIe siècle, les églises du style de transition sont plus richement ornées. Parmi elles, on cite la façade de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers. Le fronton est composé de pierres de taille, dont la décoration affecte la forme de disques ou de losanges, avec des bas-reliefs. La porte principale est en plein cintre, avec, à droite et à gauche, des arcades géminées, cintrées, comprises dans une ogive.

La première corniche au-dessus est soutenue par des modillons, elle est surmontée d'un double étage d'arcatures, dont chaque cintre forme une niche.

Le style gothique est, en même temps qu'une expression d'art supérieure, le triomphe d'une technique parfaite et rationnelle. C'est une création savamment calculée, qui révolutionne la construction en modifiant par l'arc d'ogive la poussée sur les murs.

Alors que dans le roman, la voûte en berceau pousse sur

les murs parallèles et limite l'élévation de ceux-ci, la croisée d'ogive qui caractérise le style, répartit la poussée vers les quatre points de la naissance des arcs. La voûte n'est plus qu'un remplissage dont les poussées s'équilibrent, et, seuls, les arcs bandés auront besoin des butées pour compenser les poussées, ce qui sera réalisé par le contreventement des arcatures.

On divise le gothique en trois périodes qui vont, la première, de 1150 environ à 1235; la seconde, de 1235, à la fin du XIIIe siècle, et la troisième qui s'étend du XIVe au XVe siècle, en débordant sur les premières années du XVIe.

On a désigné ces trois périodes par des appellations plus ou moins arbitraires : La première période est celle du gothique primitif, la deuxième, celle du gothique rayonnant, la troisième, celle du gothique flamboyant. Après le XVe siècle, la décadence du style s'accentue. Le jour où la recherche de l'effet décoratif l'emporte sur la conception mystique, où l'artiste se substitue à l'initié, on obtient d'admirables effets d'art; les édifices semblent couverts de dentelles. Le monument le plus formidable dans cet ordre est la cathédrale de Milan. Depuis la cimaise ornée de figures, de bêtes, de feuillages, d'oiseaux, qui court à hauteur d'homme à l'extérieur du bâtiment, jusqu'aux innombrables clochetons qui se dressent dans le ciel, décorés de crochets et de choux, chaque pierre est sculptée, travaillée, fouillée par un ciseau savant. Adieu, la belle harmonie, la simplicité de Notre-Dame de Paris, dont chaque ornement s'explique, se justifie, où l'on sent dans les pierres noircies la haute pensée des constructeurs; ici, à Milan, c'est une pâtisserie admirable, qui peut aussi bien convenir pour un musée, un temple, une synagogue, que pour une église catholique, car l'esprit du Crucifié semble en être absent.

Voici comment vous pourrez reconnaître les époques : Tout d'abord, au XIIIe siècle :

On construisait des voûtes sexpartie, sur un plan carré, ce qui n'était pas sans inconvénient, car la répartition des



NOTRE-DAME DE PARIS

charges sur les piliers, dans ce cas, est faite d'une façon inégale, et les croisées ne correspondent pas à l'axe des

voûtes. C'est alors qu'on employa la voûte sexpartie, sur plan barlong ou rectangulaire.

Aux XIIe et XIIIe siècles, les colonnes qui rappellent le roman sont monocylindriques et le chapiteau reçoit la retombée de l'arc. Les bases sont ornées de tores, séparées par une scotie, le tore inférieur étant plus développé que l'autre. Les chapiteaux sont ornés de crochets rappelant les chapiteaux corinthiens. Les lignes décoratives sont sobres, les roses de la façade sont enveloppées dans un arc à plein cintre. La statuaire est simple comme les draperies ; c'est bien une renaissance qui s'annonce, après les siècles de stylisation.

Dans cette période se placent : la cathédrale de Noyon, commencée en 1150, celle de Sens (1168), Laon (1174), dont nous examinerons les admirables dispositions, celles de Paris, Reims, Amiens, Bourges, dont je vous ai déjà parlé.

Au XIVe siècle, bien qu'on ait peu construit, le style évolue :

Les colonnes se sont allégées, car le chapiteau n'est plus qu'un ornement marquant la naissance du cintre. Les moulures et les nervures des arcs se prolongent et forment un faisceau de colonnettes rappelant les faisceaux de bambous des colonnes des temples égyptiens. Les chapiteaux, finement travaillés, sont ornés de feuillages, les bases se sont modifiées : elles comportent deux tores, mais celui du bas plus réduit et séparé de l'autre par une partie allongée.

Les façades s'ornent de gables, de frontons triangulaires sculptés au-dessus des arcs de baies et décorés intérieurement de roses d'ogives, de trèfles et de lignes incurvées. Les lignes extérieures du triangle sont ornées de crochets, et celui-ci, à son sommet, reçoit une croix ou un chou gothique.

L'archivolte de l'ébrasement forme saillie sur la décoration intérieure. La sculpture devient plus maniérée, les draperies ont perdu leur simplicité première, les plis sont plus compliqués, plus nombreux, plus souples. Les détails de la décoration sont plus minutieusement exécutés et l'inspiration des formes est demandée à la nature.

Parmi les églises du XIVe siècle, il faut citer celles de



NOTRE-DAME DE PARIS. LA VIERGE DU CHŒUR.
A. G. Photo.

Limoges, de Bayonne, de Clermont-Ferrand, de St-Jean à Lyon.

Au XVe siècle, l'arc en accolade, orné de crochets, de feuillages, formé de courbes et de contrecourbes, qui se rencontrent au sommet, est la caractéristique de l'époque, sans préjudice des autres modifications.

Les colonnes ont repris la forme monocylindrique, mais elles ne portent plus de chapiteau, celui-ci est remplacé par une bague et les moulures des arcs viennent se perdre en elles, ou se prolongent jusqu'à la base qui accentue les caractères du XIVe siècle. Les meneaux des fenêtres se terminent par des lignes sinueuses, nervées, moulurées, qui ondulent comme des flammes. Les ornements se multiplient sur les rampants des arcs extérieurs.

Les cathédrales qui expriment le mieux ce



PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN.

N.D. Photo

style sont celles de S[t]-Nicolas-du-Port, de S[t]-Maclou à Rouen, de S[t]-Jacques à Lisieux, de S[t]-Séverin à Paris, de Quimper.

Après le XV[e] siècle, on construit encore des églises gothiques, mais la décadence du style s'accentue. Au lieu de lignes déterminées par l'architecture elle-même, on recherche l'effet. La décoration exubérante, désordonnée même, nuit à la compréhension, il semble que, désormais, on ait horreur de la ligne. L'art est encore présent, mais la pensée primitive en est absente.

Au hasard de vos voyages, visitez les églises de Brou, S[t]-Riquier de Dreux, le Palais de Justice de Rouen, et vous saisirez ce qui différencie ce style de celui des autres époques.

L'arc en accolade du XV[e] siècle est formé à son sommet par des contrecourbes brisées et celui-ci est surmonté d'une sorte de clocheton fouillé d'un treillis de nervures. Les cro-

chets de feuillages ont pris la forme de masses auxquelles on donne le nom de choux gothiques.

La décoration multiplie les pinacles sur les arcatures ; les clochers du XVe, et surtout ceux du XVIe sont couverts de décorations.

La statuaire aussi, a achevé son évolution : Au XIIe siècle, on sent l'idéalisme de la pensée dans la simplicité des formes, au XIVe siècle, les statues sont plus minutieusement travaillées, mais l'idéalisme en est absent, elles présentent un hanchement particulier faisant porter le corps sur le côté.

Au XVIe siècle, l'art statuaire atteint la perfection dans l'exécution. Les artistes cherchent à reproduire la nature, et les œuvres qu'ils créent s'inspirent du réalisme.

Contrairement à l'appréciation de Raphaël, qui voyait dans le style ogival un style barbare, celui-ci est le triomphe de la science et du bon sens. Voltaire, Michelet se sont élevés aussi contre le style gothique. Notre admiration pour les grands artisans de la libération morale des peuples ne saurait nous rallier à leur jugement partial. Ce style ne pouvait se développer que dans les pays profondément mystiques, mais sa beauté, pour être autre que celle des temples grecs ou des basiliques romaines, n'en exprime pas moins une esthétique supérieure.

Certes, les admirables proportions des temples grecs, leur ordonnancement indiquent un rationalisme intellectuel. Les dieux grecs sont des hommes hors l'Humanité, le temple qui leur est consacré ne reçoit pas les foules, celles-ci, grâce à la douceur du climat, peuvent rendre leur culte en plein air.

Les cérémonies sont des fêtes grandioses, auxquelles s'associe tout un peuple, acteur et spectateur à la fois. Puis, à côté du milieu moral, n'oublions pas le milieu physique, quand nous voulons comprendre une architecture. Les Grecs, petit peuple par le nombre, ne pouvaient concevoir l'immensité des constructions égyptiennes, et, vivant dans des régions montagneuses, aux vallées étroites, ils ne pouvaient songer à

donner une grande élévation à leurs temples, dont la silhouette eût été écrasée par les monts environnants ; seule, la simplicité des lignes pouvait fixer l'attention.

Leur technique, héritière de celles de Memphis, de Babylone, de Korsabad, leur eût certes permis d'oser davantage, mais rien ne les prédisposait à rechercher le grandiose ; le rationnel exprimait leur pensée.

L'architecture gothique est la conséquence de la religion chrétienne, comme la mosquée découle du mahométisme.

Le Christianisme, c'est la communauté dans la prière, dans la communion. Les fidèles se réunissent chaque jour pour des pratiques cultuelles ordonnées, il leur faut le lieu d'où ils pourront s'isoler des païens, des indifférents. Les dieux grecs et païens appartenaient à tous, d'où la large tolérance de ces peuples en matière religieuse, mais le Dieu des chrétiens, comme celui de Mahomet, leur appartient en propre et, seuls, ceux qui ont reçu le baptême, ont le droit de l'adorer. Il faut alors de vastes vaisseaux pour contenir les foules. Qu'est-ce que le temple d'Apollon, comparé à la cathédrale de Strasbourg ou à celle de Bourges ?

Puis, la pensée religieuse des constructeurs, comme je vous l'indiquais, est toute pénétrée des mystères antiques.

Cette maison de Dieu doit être assez vaste pour contenir les foules immenses qui viennent adorer le Sauveur, elle doit être assez haute pour dominer tous les orgueils. Aspiration vers laquelle tendent les vœux, les espoirs des fidèles, sa silhouette doit se détacher au loin dans la plaine et surgir au-dessus des habitations des hommes.

Le temple grec, dont on ne saurait trop admirer le bel ordonnancement, ne peut s'opposer à l'église gothique, car son canon le fixe dans une étroite immobilité. L'église gothique est, au contraire, diverse à l'infini, sans que sa beauté s'atténue. Que de types variés dans les formes extérieures, comme dans la décoration intérieure : Notre-Dame de Paris, Laon, Chartres, Bourges, Amiens, Beauvais, etc., autant d'interprétations, autant de beautés.

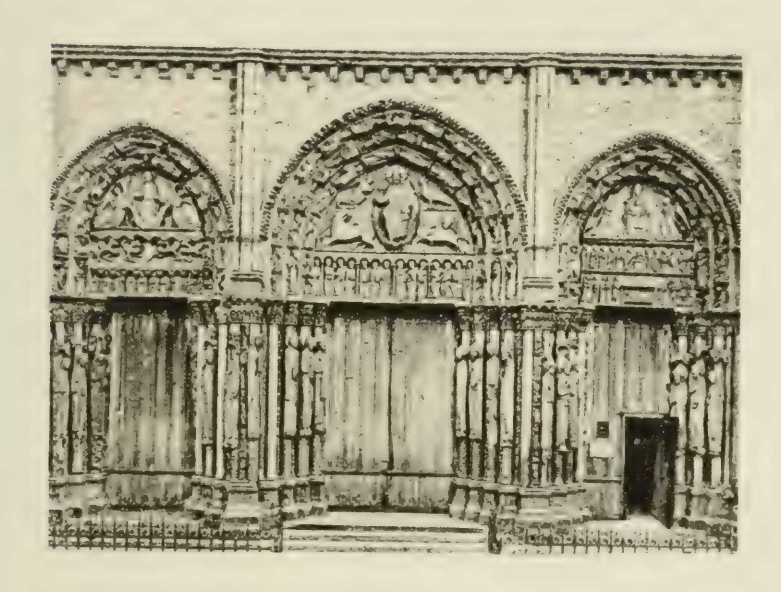
Certes, pour certaines cathédrales, on peut critiquer le manque d'unité dans la réalisation, de même que pour un grand nombre d'églises gothiques restées inachevées, mais il faut mesurer l'effort que représentent ces monuments, dont la réalisation s'est poursuivie pendant des siècles. On avait été au plus pressé : construire le vaisseau pour réunir les fidèles ; les tours, les portails, les clochetons se construiront après. Mais hélas ! les grands initiés, qui avaient conçu les plans, étaient morts, et, avec eux, le symbolisme disparaissait, l'unité de conception aussi.

Peu d'églises ont été construites dans la pureté des plans primitifs. On ne saurait en tirer argument contre la conception géniale qui créa ce style, sublime dans sa beauté, grandiose dans sa technique.

Nous avons vu que la voûte croisée d'ogive est le dispositif le mieux adapté pour équilibrer les charges, que l'arcature extérieure est la forme la plus rationnelle pour contrebalancer les poussées des arcs d'ogive sur le vide. Mais tout est ainsi étudié : les moulures dans le gothique primitif sont déterminées par la construction, la partie décorative est légitimée, appelée par le plan lui-même. Les chimères sont le déversoir des eaux, les arcades extérieures sont creusées de rigoles pour le même objet. C'est un ensemble dont la beauté, créée toute entière par des artistes de génie, issus de notre terroir, caractérise notre race, dans laquelle le bon sens sait s'allier aux aspirations les plus élevées de l'idéal.

On a beaucoup discuté sur les origines de l'ogive. J'ai lu, dans des livres qui se prétendaient savants, que cette forme avait été inspirée par le croisement des feuillages des grands arbres formant voûte. L'idée est séduisante, poétique même, mais je pense qu'il en faut chercher l'inspiration dans les arcs mitrés, qui terminent les nefs de plusieurs églises romanes, soit plus simplement, dans une vision déformée par une vue en biais d'une voûte à plein cintre. Quicherat en attribue l'origine à l'architecture musulmane, mais j'ai sous les yeux des documents beaucoup plus anciens que ceux de l'époque

musulmane. Voici, reproduite dans le livre de M. François Benoit, « *L'Architecture de l'Orient* », une ouverture en ogive du palais de Ctésiphon. Voici, dans un autre livre du même auteur, un berceau de briques édifié par tranches, environ 3.000 ans avant l'ère chrétienne. On pourrait multiplier les exemples pour montrer qu'on a construit des voûtes en ogive, bien avant l'époque médiévale. Cela n'a aucune importance, ce qui caractérise le style ogival, appelé gothique par dérision, c'est la croisée d'ogive, un ensemble décoratif, et, surtout, un élan mystique, alors universel dans le vieux monde.



Le portail royal de Chartres.

N. D. Photo.



VII

Le Compagnonnage Moderne

Les causeries amicales de Fontainebleau s'étaient succédé fréquentes au cours de ces vacances, et Septembre tout ensoleillé approchait de sa fin. Les feuillages des arbres jaunissaient, annonçant l'automne; les fleurs, pour la plupart, avaient fermé leurs corolles, le fruit achevait de mûrir. Il semblait à chacun de nous qu'une sorte de mélancolie flottait dans l'air, car l'heure du retour à l'action approchait, dans laquelle la lutte pour la vie, le combat journalier des idées et des intérêts absorberaient notre activité, sans nous laisser le temps du recueillement et de la méditation.

Adieu ! les grandes courses au sein de la forêt, si souvent parcourue et pourtant pleine de mystères... Adieu ! les longues flâneries au jardin, pendant lesquelles l'esprit aime, au gré de sa fantaisie, à chevaucher toutes les idées, à suivre toutes les rêveries...

De ce séjour en commun, au cours duquel les légendes des époques disparues avaient été évoquées, chacun gardait un souvenir agréable ; on eût aimé que le narrateur, comme dans les contes de fées, fît surgir d'autres formes de la vie antique, tant l'esprit est désireux de sortir de son cadre habituel, pour s'élancer dans les sphères merveilleuses, soit en revivant les légendes, soit en imaginant les possibilités de l'avenir.

Une des auditrices, qui avait prêté le plus d'attention aux récits de leur hôte, résumant les sentiments de tous, lui dit :

— Avant de nous séparer, cher Monsieur, je voudrais que vous acheviez de nous parler des belles choses dont vous nous avez entretenus, et que vous nous disiez si le vieux Compagnonnage existe encore et quelle en est l'organisation.

— Je crains, dit un autre interlocuteur, qu'avec son esprit poétique, M. Matonnat n'ait quelque peu forcé les textes, embelli les fables, car si les Corporations ont eu une organisation puissante dans le passé, dont les traces subsistent encore de nos jours, il ne s'ensuit pas nécessairement que toute la science ait été hiérarchisée dans les cadres d'un clergé, collège de haute philosophie ; ce que nous savons des religions antiques nous les montre cruelles, intolérantes, au même titre que les dernières venues. Je crois donc, jusqu'à preuve du contraire, que le magisme ne valait pas mieux que le judaïsme ou que le catholicisme, ou même que le paganisme : Socrate a dû boire la ciguë ; Israël a lapidé ses réformateurs et les catholiques ont dressé des bûchers contre les Hérétiques.

Je pense que l'architecture est née avec la première hutte, que les besoins, suivant les climats, en ont dicté les formes, que l'esthétique des peuples, influencée par le milieu, l'éducation, en a créé le décor et l'harmonie, que les constructeurs

et les ouvriers, sous l'empire des nécessités, en ont inventé, puis modifié la technique.

Qu'au cours des âges les artisans se soient groupés pour la défense de leurs salaires, de leurs intérêts, je ne le conteste pas, mais que toute cette hiérarchisation d'une science supérieure, se distribuant par gradins jusqu'aux plus humbles métiers, émane d'une volonté consciente, cela me paraît trop ordonné pour y donner sans réserve mon acquiescement. Les peuples ont, au cours des ans, créé les formes de défense dont ils ont eu besoin, au prix de mille sacrifices. Pour eux, l'âge d'or n'est pas en arrière, mais en avant, lorsque après avoir mesuré la déception que leur offrent les cieux, les hommes, plus sages, s'efforceront de créer le paradis sur terre.

Ai-je besoin de vous dire que l'audacieux, qui osait ainsi bouleverser le charme du rêve, souleva contre lui un violent tollé ?

— Pourquoi, lui répondit un autre auditeur, ne pas admettre comme possible, au milieu de la demi-barbarie des peuples, l'existence d'une sorte de Collège Sacré, constitué par des savants, des lettrés, de hauts spéculateurs spirituels, des sages, s'essayant à instruire l'Humanité dans les arts qui lui sont utiles. N'avons-nous pas aujourd'hui cette hiérarchisation des sciences par nos groupes de Facultés ? Au surplus, est-ce que vous n'avez pas des textes authentiques qui vous montrent l'existence en Grèce de sectes fermées, dont l'objet unique était l'étude de la philosophie et des sciences ? Croyez-vous que l'enseignement des Sages, puisqu'ils étaient qualifiés ainsi, était ouvert à tous ? Non ! Ils choisissaient leurs élèves. Et ceux-ci étaient honorés de le proclamer.

Les pythagoriciens étaient soumis à une initiation particulière avant d'être admis au rang de disciple, et la tradition rapporte qu'Hippase fut mis à mort pour avoir révélé un mystère de géométrie. Il semble bien que tous les grands philosophes : Thalès de Milet, Pythagore, Apollonius de Tyane, Platon, Hippocrate, pour la médecine, aient été en contact avec l'Egypte, de laquelle ils ont reçu la connaissance des

faits observés sur lesquels le génie grec a bâti la science dont nous avons hérité.

N'oublions pas qu'en ces temps reculés, qu'invoquait notre ami, la transmission scientifique était orale pour la plus grande partie. Supposez un instant que, vivant de nouveau au milieu d'une société barbare, vous possédiez toutes les connaissances modernes ; n'hésiteriez-vous pas à révéler à tous ces êtres ignares et déchaînés, la clarté intérieure de ces connaissances, dont ils seraient tentés de faire un emploi dangereux pour l'humanité ?

— Vous savez avec quelle prudente réserve j'aborde certains sujets, combien je suis enclin au doute à propos de certaines expériences psychiques, je suis cependant bien obligé d'enregistrer des phénomènes constatés sérieusement. Aussi, sans formuler de théorie personnelle, je m'incline quand des hommes comme Charcot, Bernheim, Rochas, Richet, Lombroso, William Crooks, et tant d'autres qui se sont occupés, à côté des sciences, dans lesquelles ils sont des maîtres incontestés, de magnétisme, de psychisme, viennent nous dire ce qu'ils ont vu et qui semble appartenir au domaine du merveilleux. Or, les Mages s'adonnaient à l'étude des sciences dites occultes ; ils étaient parvenus, ainsi que les légendes l'indiquent, comme les fakirs hindous, et peut-être plus qu'eux, à un degré de connaissance supérieur à celui de nos expérimentateurs modernes ; la connaissance du pouvoir hypnotique exigeait des consciences pures, la tradition ne pouvait se faire qu'à des initiés.

Je répéterai, après Rabelais, je crois : « — Science sans conscience, c'est la mort de l'âme. » — Pour moi, si je possédais seul les secrets de certaines sciences, comme on pense que les grands sages, dont on évoquait le souvenir, en avaient le privilège, je ne les transmettrais qu'à des disciples, dont la haute conscience me donnerait toute garantie.

Vous nous disiez tout à l'heure que la science des Mages, leur haute sagesse n'avait pas empêché les grossières superstitions populaires et que tout un clergé avait ajouté son poids



MUSÉE CERNUSCHI. JAPON LE BOUDDHA DE MÉGOURO.

au malheur des hommes. Hélas ! Oui ! Mais c'est un argument en faveur de la thèse exprimée : les peuples, dans leur généralité, n'ont pu, jusqu'ici, s'élever à l'idée pure. Il est indispensable, pour le plus grand nombre, que celle-ci se matérialise sous une forme qui l'imprime dans l'esprit : De là, l'Adoration des images, les Dieux à tête d'épervier, de tigre, de chien, représentant les juges de l'Amenti, devant lesquels les âmes paraissent après la mort, ce qui fit croire à certains commentateurs, confondant les grands philosophes avec les prêtres inférieurs du magisme, qu'ils adoraient les animaux. Erreur aussi forte que celle qui consiste à dire que le christianisme n'est qu'un fétichisme grossier, à en juger par les images saintes que les simples honorent !

Ce besoin de matérialiser la pensée dans une morphologie humaine est si puissant que les esprits les plus évolués sont assujettis inconsciemment à des symboles. Pour beaucoup d'entre nous, nos grands hommes laïques ne sont-ils pas nos saints ? Notre République, la Justice, l'Egalité, ne les symbolisons-nous pas par des formes matérielles ? Pour exprimer la République, nous présentons une femme coiffée d'un bonnet phrygien, pour l'Egalité, nous lui faisons tenir un triangle équilatéral et pour la Justice, nous lui mettons en mains le glaive et les balances.

Ce symbolisme est tellement entré dans l'esprit de nos concitoyens qu'on ne peut concevoir une salle de mariage ou d'assemblée élue sans le buste de la femme au bonnet phrygien, que certains adversaires du régime couvrent d'ordures, de même que le plaideur mécontent mutile l'image de la Justice.

Oui, je vous le concède, le magisme, comme les autres religions, comportait un clergé intermédiaire qui s'était mis au service des puissants. Il a même persécuté les grands philosophes ; cela n'infirme pas l'hypothèse envisagée. Ce qui se dégage de l'étude des vieilles civilisations, c'est qu'un art poussé très loin, une science astronomique, supposant de grandes connaissances mathématiques, une science chimique, dont l'existence nous est révélée par la dorure des objets, par

les couleurs employées, par les procédés d'embaumement, ont existé, puis ont semblé disparaître. L'esprit moderne reste étonné en contemplant la grandeur des travaux égyptiens, assyriens, hindous, chinois, perses, grecs ou romains. Il nous a fallu plusieurs siècles pour retrouver toute cette science, cette technique; or, si la science existait, avec son enseignement ésotérique, le Collège Suprême en était la conclusion.

Si notre ami veut bien nous entretenir de ce qu'il sait des procédés antiques, de l'architecture de ces peuples, vous serez convaincu que l'organisation compagnonnique est vieille comme le monde, que son histoire se développe avec celle de l'humanité.

Mis ainsi directement en cause, M. Matonnat, avec sa bonne grâce habituelle, prit alors la parole :

— Mes chers amis, je me rends à votre désir, mais comme nous n'avons plus que peu de temps pour conclure, je vous demande de m'écouter sans nouvelles diversions, pour me permettre de répondre aux questions que vous avez formulées.

Notre ami, tout à l'heure, trouvait les légendes dont je vous ai entretenus, trop harmonieuses pour être absolument vraies. Il concédait, cependant, qu'à toutes les époques, les ouvriers se sont groupés pour la défense de leurs intérêts. Pourquoi ne pas admettre que les philosophes ont agi de même ?

Aussi loin que nous remontions dans le passé, les hommes ont éprouvé le besoin de former des associations pour défendre leur patrimoine moral ou matériel. Ne voyez-vous pas en France, au Moyen Age, les Templiers s'unir pour la défense de leur foi et des intérêts formidables à eux confiés ? La société romaine nous donne l'exemple d'hommes unis par une conception commune, la Grèce aussi : les Mystères d'Eleusis groupaient des hommes initiés aux mêmes spéculations intellectuelles. L'initiation à ces mystères, imprégnés des conceptions philosophiques de Pythagore, avait des gradations qui les apparentaient avec les vieux mystères égyptiens. Les croyances qu'ils enseignaient dépouillaient les dieux de leur

anthropomorphisme, pour dégager la pensée philosophique. Les prêtres étaient divisés en trois ordres : Ceryces, Hiérophantes, Eumolpides. On préludait aux cérémonies par le jeûne, la prière, les purifications.

Ce qui a pu varier à travers le temps, c'est la forme, les conditions de l'initiation, le but même, mais les associations sont vieilles comme le monde. Tout à l'heure, notre ami disait qu'il pensait que l'architecture était née avec la première hutte et qu'ensuite, le sentiment esthétique s'était développé suivant le milieu et l'éducation reçue.

C'est en partie vrai, mais je crois que c'est dans le symbolisme religieux qu'il faut chercher les origines de l'architecture ; ensuite, elle a dû satisfaire l'orgueil du chef, puis enfin, les besoins civils.

Au début des sociétés, l'habitation de l'homme a peu d'importance, c'est vers la divinité que convergent les aspirations communes, la maison de Dieu doit être plus belle, plus parée que les autres, et ceux qui conçoivent les formes, ceux qui édifient le temple, participent de cette loi des nombres qu'ils interprètent en des formules connues des seuls initiés. C'est alors que naissent ces sociétés de constructeurs, filiation directe des sectes religieuses, d'où sortiront tous les autres groupements. C'est donc à cette formation initiale qu'il faut faire remonter l'origine du Compagnonnage et les lois qui lui donnent son statut moral et les procédés qui lui permettent de construire.

— Comment expliquez-vous, mon cher Matonnat, interrompit encore un des auditeurs, ce besoin de beauté, ce sens de l'esthétique, qui dirige l'esprit vers les formes les plus parfaites et les plus harmonieuses ?

— Je crains, continua Matonnat, que nous ne soyions encore entraînés trop loin, si nous voulons étudier l'esthétique architecturale, d'autant que, scientifiquement, nous ne pouvons expliquer le phénomène en lui-même. Ce n'est qu'en l'analysant psychologiquement que nous pouvons fournir une explication qui nous donne une satisfaction relative.



LE PÈRE SOUBISE.
Estampe d'Agricol Perdiguier.

Pour moi, je pense que l'individu n'est pas seulement déterminé dans sa structure, sa forme, par l'hérédité, le milieu dans lequel il se développe, les conditions d'existence, la lutte que celles-ci lui imposent, mais que son cerveau, son activité morale, ses sensations sont sous la dépendance de ces causes matérielles influencées par l'éducation qu'il reçoit.

Or, notre appareil nerveux est adapté à des sensations déterminées, toute vibration en plus ou en moins peut lui donner une sensation agréable ou douloureuse. Par exemple, une lumière brutalement projetée affecte péniblement la rétine, l'absence ou l'insuffisance de lumière cause une gêne. Il en est de même des couleurs qui ne sont, elles, que des vibrations ressenties.

Pour la sensation esthétique de la forme, il en est probablement ainsi. La beauté pure existe-t-elle en soi ? Je n'en sais rien, mais notre œil, notre cerveau sont habitués à percevoir des formes ; à celles-ci, nos centres nerveux sont adaptés, et nous trouvons belles les formes qui correspondent à cette adaptation. C'est tellement vrai que chaque peuple a son architecture propre, legs du passé, dont il ne peut se libérer, et qui correspond à son sentiment esthétique.

L'architecture hindoue nous paraît lourde, trop surchargée de moulures, de sculptures ; les monstres qui décorent l'entrée des temples en Chine ne nous procurent pas de sensations agréables, ils ne sont pas en synchronisme avec notre cerveau ; par contre, l'architecture grecque nous paraît harmonieuse, nous éprouvons un sentiment de calme et d'équilibre devant le Parthénon.

Vous reparlerai-je encore des préventions, des blasphèmes même des grands artistes contre notre style français, dit gothique ? Leur classicisme se révoltait contre cet art nouveau, alors que nos yeux habitués, notre esprit instruit de son histoire, nous permettent d'en saisir la beauté.

Je vous ai dit qu'il fallait chercher l'origine de l'architecture dans le symbolisme religieux, c'est aussi la source de notre esthétique déterminée par l'harmonie des

proportions, sortie elle-même de la loi des Nombres.

Déjà, je vous ai parlé de cette influence des Nombres dans le symbolisme religieux ; nous retrouvons le sens de la mesure dans la musique, dans la poésie, dans la phrase oratoire.

Ayant déterminé à l'origine le Nombre Deux et les carrés ou les progressions qui sortent de lui, les constructeurs des premiers temples établirent ainsi une harmonie, un équilibre d'où sortirent les règles architecturales. Les générations ont pu apporter, au cours des millénaires, des modifications dans les détails, créer de nouvelles formes, celles-ci, comme de lents apports d'alluvions, n'ont pas brutalement modifié nos sensations, ce qui explique l'adaptation.

Quant aux symboles dont je vous ai parlé, aux nombres qui en forment la base, ce sont les interprétations des rêveries qui ont bercé les peuples à leur origine, dont le sens mystique a laissé dans leur esprit une telle empreinte, qu'ils forment la base de toute religion.

Je vous ai donné de multiples exemples, permettez-moi de vous rappeler un seul Nombre : TROIS, dont je vous ai donné l'interprétation magiste. Il est le symbole de la trinité hindoue : Brahma, Shiva, Vichnou, de la trinité chrétienne : Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Les révolutions ont passé, les hommes se sont unis pour combattre l'oppression, continuer, par la vulgarisation de l'étude, l'œuvre des philosophes ; la Franc-Maçonnerie est sortie de cette aspiration et nous retrouvons chez elle les mêmes signes de ralliement : le triangle et les trois points.

Quand, sous l'effort de la philosophie du XVIIIe siècle, la monarchie s'écroula, les révolutionnaires inscrivirent dans les armes de la République le triangle et la formule trinitaire : Liberté, Egalité, Fraternité, et, pour la rendre perceptible à tous, les monnaies légales en portèrent l'image. Vous connaissez le beau groupement imaginé par Dupré, qui réunit les trois figures ayant en mains le triangle.

La chaîne qui relie le présent au passé me paraît continue.

Le Compagnonnage en est un anneau, pas le seul, certes, ce serait augmenter son rôle que de lui donner une importance supérieure à celle qu'il a tenue, mais sa trace est plus facile à suivre, car il a gravé son histoire sur la pierre. Les pyramides, les cathédrales, sur lesquelles sont inscrits des symboles, dont les profanes ne comprenaient que le sens vulgaire sont des livres, qu'à défaut d'autres, les grands initiés nous ont transmis. Cette adaptation des mythes antiques aux croyances populaires était indispensable, quand la pensée n'était pas libre, quand les cerveaux les plus lucides devaient se courber sous le dogme pour échapper aux persécutions.

En lisant les Pères de l'Eglise et certains commentaires orthodoxes des textes saints, n'avez-vous eu, parfois, la sensation qu'ils sentaient le bûcher ? Quand l'intolérance des sectaires ou des dévôts faisait brûler ou pendre les hommes, dont l'esprit libre osait porter l'exégèse ou l'analyse jusque dans les choses de la foi, mettant en doute l'origine divine de la royauté, il fallait envelopper la critique dans des formules laudatives qui exaltaient, soit la superstition grossière, soit la tyrannie royale. Il fallait se plier aux apparences sous les superstitions courantes pour garder sa vie ; c'est ainsi que, sous la scatologie de Rabelais, il faut chercher le métal précieux, sous les mystères et les symboles grossiers des cathédrales, il faut chercher la haute pensée, la tradition d'une puissante philosophie.

Nous qui vivons dans un temps où l'esprit peut se livrer à toutes les spéculations, nous ne pouvons que difficilement comprendre ces mystères, ces réticences dans l'exposition de ce que nous croyons être la vérité. Les temps présents ont, malgré les guerres internationales au nom de la Patrie, malgré les tueries intérieures au nom de la Liberté, une grandeur jamais égalée, non pas parce que nos progrès matériels sont immenses, mais parce que, jamais, la pensée humaine ne connut liberté plus grande, puis, aussi, parce que jamais, l'aspiration vers l'égalité humaine n'a été poussée aussi loin.

Cette égalité à laquelle nous aspirons, n'a pas pour objet

d'amoindrir l'intelligence, de limiter l'initiative et l'effort, elle veut que tous les êtres aient des conditions humaines d'existence, que les forts ne puissent broyer les faibles.

Les sociétés antiques les plus évoluées, comme la Grèce, n'étaient que des associations d'aristocrates. Platon lui-même, dans sa « République », établissait des castes, privant du droit de cité le commerçant, l'artisan, conservant l'esclavage. Malgré cette tare formidable, l'antiquité nous donne un enseignement grandiose, les ruines des monuments que nous évoquons annoncent un art, une science incomparables.

L'architecture est un livre que nous devons feuilleter. Par la mise en œuvre des matériaux, par la technique employée, elle nous révèle les connaissances plus ou moins étendues des peuples, par ses appropriations, elle nous marque les besoins auxquels elle devait satisfaire ; par ses formes, son art, elle nous renseigne sur les sensations esthétiques des peuples disparus.

Rassurez-vous, je ne vais pas entreprendre ces études avec vous, il nous faudrait trop de temps. Cependant, sans sortir du cadre de notre sujet, j'insiste sur ce fait que les Compagnons d'il y a cinq mille ans, lorsqu'ils construisaient les tombes d'Abydos, sous le règne de Zet, ou plus près de nous, il y a quarante siècles, la Pyramide du roi Zoser, et, plus récemment, le formidable sanctuaire du temple d'Amon à Karnak, ou bien quand ils élevaient les immenses obélisques d'un seul bloc, de plus de trente mètres de haut, possédaient une technique remarquable. Leur outillage n'était pas le même que le nôtre, mais leur ingéniosité y suppléait. On connaît quelques-uns de leurs procédés ; les images représentées sur les monuments nous montrent, non seulement, les troupes défilant devant le Pharaon, mais aussi les scènes de l'existence intime, comme s'ils eussent voulu confier à l'avenir le secret de leur vie : fabrication des briques, transport des matériaux, construction d'un mur, travaux ménagers, nombreux sont les documents qui nous instruisent sur les travaux de ces peuples.

Nous savons comment ils arrachaient les blocs de la masse

granitique, en enfonçant dans les failles des coins de bois sec qu'ils mouillaient ensuite, pour que, sous la poussée du bois se gonflant d'humidité, le bloc se détachât. Leurs monuments nous montrent comment les transports s'opéraient au fil de l'eau, le bloc suspendu entre les barques, et celles-ci halées par des troupes d'esclaves ; puis, pour le transport sur terre, ils employaient un traîneau semblable à celui qu'emploient encore les tailleurs de pierre, qu'ils fixent sur le binard : ce même traîneau, par un jeu de bascule, permettait d'élever le bloc jusqu'à l'assise où il devait être posé, les moyens pour la mise en place ne différaient guère de ceux employés aujourd'hui.

Pour monter leurs murs, étant donné la pénurie de bois, ils procédaient par assises en gradins ; parfois ils employaient le plan incliné, formé de terre ou de matériaux. Toute cette technique, facile à reconstituer, révèle une grande ingéniosité, de même que les tracés de leurs charpentes, les procédés employés nous montrent que leur art égalait le nôtre. Bien avant les autres peuples, il y a plus de trois mille ans, ils ont su construire une voûte en plein cintre, en pierre clavée, comme en témoignent les ruines de Ramessium, et même une voûte en ogive, comme le révèlent les ruines des dépendances du temple de Deir-el-Medine.

De tout cela, nous sommes convaincus ; pourtant, un point demeure obscur : avec quel métal entamaient-ils le granit ?

Ceux qui n'ont étudié que les textes nous indiquent des procédés ingénieux, qui leur font honneur, dont l'emploi nous laisse sceptiques. Pour les monuments de la première dynastie, ils avaient, dit-on, des masses de silex, et, pour couper les blocs, ils les chauffaient en un point et les refroidissaient brusquement.

Est-ce avec le silex qu'ils sculptaient des figures comme celle du Scribe accroupi qui est au Louvre ? Essayez, même avec le bronze le plus dur, même avec du fer non aciéré, d'entamer le granit d'une façon régulière, comme l'exige la gravure des hiéroglyphes ; vous vous rendrez compte de l'im-

possibilité d'une telle entreprise. Ces ouvriers devaient soit posséder des outils faits avec un bronze spécial, soit connaître un métal d'une dureté égale à celle de l'acier le mieux trempé. Je sais bien que 2000 ans av. J.-C., les Assyriens connaissaient le fer, mais les monuments égyptiens ou mésopotamiens ont une origine bien plus ancienne et ma question demeure.

La base de leur technique est formée d'une longue patience, de l'aide d'une main-d'œuvre surabondante, fournie par les esclaves de guerre fort nombreux et par les fellahs, auxquels les inondations du Nil donnaient de longs loisirs que les Pharaons employaient dans leurs grandioses constructions.

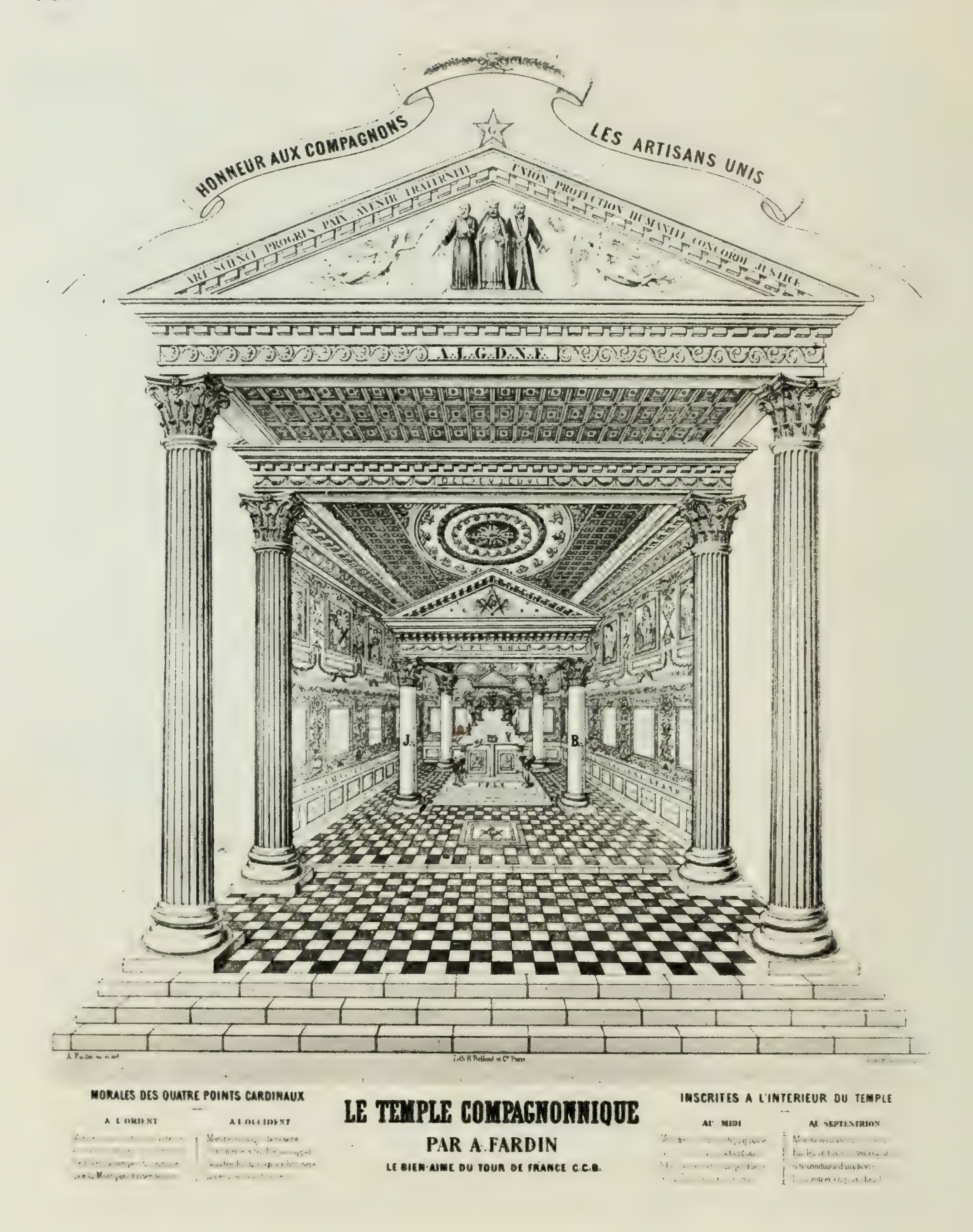
Ce n'est pas seulement par la masse que leurs monuments nous surprennent et nous émeuvent, c'est aussi par la plastique décorative qu'ils doivent retenir notre attention.

Les murs de leurs temples étaient recouverts d'enduits de stuc, sur lesquels ils peignaient des scènes relatives aux dieux invoqués, à moins que ce ne fût la vie du Pharaon ; ou bien, les murailles étaient revêtues de plaques de granit poli, si parfaitement assemblées à joints vifs que cet appareillage fait l'admiration de ceux qui ont pu le contempler. Cette technique n'a jamais été dépassée.

Pour l'emploi de la main-d'œuvre, ils avaient appliqué à l'extrême le principe de la division et de la spécialisation du travail. Aux Maîtres, la direction ; aux Compagnons, l'exécution des tracés et des opérations difficiles ; aux Apprentis, la préparation des pièces ; à la masse des manœuvres, les besognes grossières.

Sur l'un des bas-reliefs assyriens et sur une fresque thébaine du British Museum, on peut saisir toutes les phases de cette division du travail : voici les dirigeants de l'œuvre, porteurs de la canne qui sert aussi de mesure ; voici les compagnons portant les pièces ; puis les manœuvres halant sur les cordages ou portant des briques ou du mortier. Avec quelques variantes, on voit à l'œuvre un chantier moderne.

Dans la construction des temples et des divers monuments, ces constructeurs apportaient un profond sentiment esthétique,



LE TEMPLE COMPAGNONNIQUE
PAR A. FARDIN
LE BIEN-AIMÉ DU TOUR DE FRANCE C.C.B.

fait d'harmonie dans les proportions, dans la décoration, dans la couleur. Quoi qu'on en ait dit, ils avaient le sentiment de la perspective, dont ils usaient habilement.

Leurs temples étaient peu éclairés : par l'effet des colonnes nombreuses qui soutenaient les architraves, la lumière dimi-

nuait, à mesure que l'on se rapprochait du Saint des Saints, où la divinité régnait dans l'ombre. Ils allaient jusqu'à diminuer la hauteur des colonnes à l'arrière du bâtiment, en même temps que le sol s'élevait en pente pour allonger le point visuel de fuite, augmenter la perspective, pour donner l'idée d'une plus grande profondeur.

Toutes les corporations étaient, comme celles du bâtiment, organisées hiérarchiquement, chacune possédait sa légende et ses secrets professionnels. Leurs industries disparues peuvent encore aider à l'enseignement des nôtres. L'art du tissage, de la teinture, de la dorure, de l'émail, si longtemps perdu pour nous, égalait l'art de construire. Leurs bijoux, leurs armes, leurs chars, leur menuiserie, leurs poteries révèlent une civilisation qui nous fait penser à une ancienneté formidable, plus considérable que les monuments ne l'indiquent ; car, pour former cette technique, il a fallu une longue série de siècles, plus de trente mille ans, disent certains.

Un jour, les guerres ont chassé les hommes qui connaissaient tout cela, les techniques qu'ils possédaient ont été dispersées aux Indes, en Chine, dans l'Orient, pendant que nos pays étaient plongés dans la nuit barbare. Ces procédés, ces connaissances scientifiques nous sont à peu près revenus, les Compagnons constructeurs ont marqué le réveil, en même temps que nous revenaient l'art de l'orfèvre, de l'émailleur et de l'enlumineur.

La science supérieure s'est alors peu à peu dévoilée, à mesure que les mœurs s'adoucissaient, que la liberté renaissait. Nous pouvons être fiers de l'usage que nous avons fait de ce legs glorieux. Les arts, les sciences, la liberté se sont harmonieusement développés, malgré les entraves apportées à l'esprit de libre examen. C'est de notre pays qu'est parti le grand mouvement de l'affranchissement humain, à la fin du XVIIIe siècle, ce sont les fils des grands Initiés, les Francs-Maçons, qui en ont été les propagateurs. C'est encore de notre pays, meurtri par une guerre abominable, que part l'appel à la fraternité.

Ce tableau que j'ai tracé de la société antique ne doit

pas vous faire oublier les tares fatales, l'esclavage, la Force dominant le Droit, il ne faut pas croire non plus que, même aux heures les plus troubles, la nuit se fit complète sur l'Humanité.

Quand le sceptre et la suprématie intellectuelle échappaient aux mains d'une nation qui n'avait pas su harmoniser sa civilisation raffinée avec les dures nécessités de la lutte pour son indépendance, par une sorte de loi d'équilibre, le vaincu, plus instruit, plus civilisé, arrivait à dominer le vainqueur dont l'esprit, en s'ouvrant aux arts, s'éveillait aussi aux sensations plus fines d'une évolution supérieure.

Pour marquer qu'ils pouvaient en tout égaler et surpasser les peuples vaincus, les monarques victorieux se façonnaient aux mœurs des nations asservies. Quand la vieille Egypte est dominée par les Assyriens, ceux-ci ont déjà reçu de son architecture le goût du grandiose, du formidable ; le palais de Korsabad, construit par Sargon, le tyran qui tapissait les portes de sa ville avec la peau de ses prisonniers écorchés vifs, ne le cède en rien aux plus formidables constructions de la vallée du Nil. De même, la décoration, les procédés employés, indiquent la filiation d'un art modifié par le caractère propre du pays.

La Mésopotamie n'a pas à sa disposition le granit, mais a l'argile dont elle tirera un admirable parti.

Les briques émaillées et sculptées, polychromes, révèlent une haute technique que nous ne retrouverons nous-mêmes que beaucoup plus tard. Leurs palais, avec leurs façades multicolores, leurs moulages en relief, leurs dimensions formidables, devaient frapper l'esprit des peuples.

Cette civilisation dure, elle aussi, de nombreux siècles et laisse d'admirables vestiges de l'art de construire, pendant qu'aux Indes, en Chine, se développe une autre architecture, dont le symbolisme interprète sous des formes diverses les mêmes concepts religieux.

Plus tard, alors que le christianisme n'aura encore qu'effleuré nos régions, la Mésopotamie, conquise à la nouvelle

religion, demandera aux Compagnons de construire des temples pour le nouveau Dieu, alors que notre malheureux pays, sous la domination brutale des Francs est retourné à une barbarie presque totale.

Beaucoup plus tard, cette architecture, cette technique, interprétées par nos constructeurs, s'élèveront jusqu'au chef-d'œuvre. Ainsi, la lumière peut s'éteindre en un point du globe, le flambeau parfois voilé est pieusement transmis à travers les âges à d'autres peuples qui en revivifient la flamme.

Jamais, les Corporations n'ont été complètement détruites dans leur organisation. Ce sont elles qui, dans le monde féodal, apporteront les bases nécessaires à la vie sociale. Les Francs, peuple guerrier, avaient détruit tout ce qui survivait de l'organisation romaine, ils étaient peu propres à fonder une société civile. Leurs bandes armées, vivant de conquêtes, toujours en mouvement, sans organisation politique permanente, ayant de nombreux chefs jaloux de leur autorité, supportant avec peine celle d'un chef suprême, ne pouvaient donner à cette nation épuisée les cadres indispensables à son développement. On cherche un signe de renaissance, tout semble mort, pourtant, tout renaîtra, l'anneau brisé de la chaîne sera renoué, grâce aux Compagnons. Tout gravitera autour du Compagnonnage, toutes les forces de l'activité productrice seront renfermées en lui. Quand, sous les rois mérovingiens, naîtront les premières associations de serfs, d'artisans, qui formeront la base des Guildes, c'est au Compagnonnage, société particulièrement fermée, qu'ils demanderont des lois. Les seigneurs, les rois, les prêtres, que ces groupes inquiéteront, s'efforceront en vain d'en limiter l'action, Charlemagne leur interdira de s'unir par serment, bien qu'ils soient les fils soumis de l'Eglise, à laquelle ils font des dons. Leur activité doit se borner à des œuvres de bienfaisance, l'idée l'emporte sur la force ; des Guildes, filles du Compagnonnage, sortiront les Communes, première forme de l'affranchissement.

Les arts, même les plus élevés, comme la sculpture, la

peinture, seront enseignés par le Compagnonnage supérieur. De grands artistes sortiront de cette formation. Avant de penser à créer des chefs-d'œuvre, ils ont dû apprendre toute la technique. Les peintres ont dû servir les maîtres, broyer les couleurs, préparer les panneaux, remplir les fonds. Puis, ce n'est que lorsqu'ils ont créé le chef-d'œuvre, qu'ils peuvent recevoir leur titre de maîtrise. C'est à 21 ans que Rubens reçoit de la guilde de Saint-Luc ses lettres de maîtrise, Téniers, à 22 ans, Van Dyck, à 19 ans.

Il en est de même pour les grands sculpteurs et orfèvres de la Renaissance. Parmi eux, je citerai Donatello, qui pratiquait le principe de l'égalité confraternelle, en plaçant le prix qu'il recevait de ses chefs-d'œuvre dans un panier, suspendu par une corde, passant sur poulie attachée au plafond, dans lequel chacun de ses collaborateurs prenait suivant ses besoins.

Les fortes personnalités qui jaillirent de la Renaissance eurent leur cour, des élèves personnellement attachés à eux, le lien corporatif commença à se rompre pour achever de se dissocier par la création des Académies, par la séparation des artistes avec les constructeurs. Seuls, les ouvriers conservèrent leurs organisations secrètes qui, dès lors, devinrent pour eux des moyens de lutte et de défense contre l'exploitation des Maîtres.

Quand la Révolution acheva la ruine des vieilles corporations, celles-ci étaient déjà atteintes dans leur unité. Monge, par la géométrie descriptive, détruisait l'enseignement ésotérique, il ouvrait à tous le domaine scientifique, héritier de l'antique empirisme, et le divorce était accompli entre les ouvriers et les patrons.

LES COMPAGNONS

Nombreuses sont les corporations qui se réclament du Compagnonnage. Nous citerons les ferblantiers, les cloutiers, poëliers et fondeurs, les maréchaux-ferrants, les vanniers, vitriers, boulangers, blanchiers, chamoiseurs, charrons, tour-

neurs, chapeliers, doleurs, cordonniers, mais ces Compagnonnages sont des formations secondaires qui ont été créées par les autres corporations ou par des transfuges qui initièrent certains ouvriers pour leur permettre d'organiser la défense de leurs droits à une époque où les syndicats ne pouvaient exister, puisque le syndicalisme ouvrier est d'origine très récente, ainsi que nous l'avons établi (1). Il fallut longtemps à ces corporations pour être reconnues par les Devoirs du Bâtiment. Les boulangers notamment, initiés par *Bavarois-Beau-Désir,* en 1811, ne furent, après de cruelles persécutions, reconnus qu'en 1860. Les groupes dont nous nous occupons plus spécialement sont ceux des confréries du bâtiment, dont la trace subsiste éternelle dans les œuvres architecturales.

Dans l'ordre de préséance sont les tailleurs de pierre, les charpentiers, les menuisiers, les serruriers, les couvreurs, toutes corporations initiées aux mystérieux problèmes de la géométrie et se servant du compas, de l'équerre et du niveau.

On trouvera trace de classification des métiers à travers l'histoire, mais ces nomenclatures, comme celle de l'Empereur Numa, visent la formation de collèges électoraux, ou comme celle du Livre des Métiers d'Etienne Boileau, prévost de Paris en 1258, sous Louis IX (Saint-Louis), n'ont d'autre objet que de définir les coutumes, les règles de professions ; on y retrouve une classification qui correspond dans ses grandes lignes à celle adoptée, depuis, pour les élections prud'hommales :

— « Appartiennent à la Charpenterie : Huchiers, Huissiers, Tonneliers, Charrons, Couvreurs de Maisons et toutes manières d'autres ouvriers qui œuvrent du tranchant en Merrien. Ordonnance des Mestres qui appartiennent à Charpenterie aussi comme Mestre Fouque du Temple et ses devanciers l'ont usé et maintenu à temps passé ». (Maître Fouque avait été charpentier du roi, ce qui laisserait supposer que, comme les grands pannetiers qui prélevaient une taxe sur les boulangers, il devait posséder un privilège monnayable à ce titre.)

(1) Frédéric Brunet (*Le Socialisme Expérimental*) - Paris 1924.

Le Maréchal du Roi exerçait, lui, sa juridiction sur les Maréchaux-Ferrants, Haumiers, Faiseurs de Casques, Veilliers, Greniers (Taillandiers), Fèvres (Ouvriers en Fer), Greffiers (Faiseurs de Greffes ou fermetures en fer).

Ces professions pouvaient travailler la nuit, à condition de ne pas s'occuper de travaux de serrurerie et de coutellerie.

Pour les serruriers, il est dit : « Peut être serrurier à Paris qui veut, pour tant qu'il ait acheté le métier, du roi.

« Nul serrurier ne peut faire clef à serrure, si la serrure n'est devant lui, à son hôtel. »

D'une manière générale, les Registres stipulent l'obligation imposée aux Maîtres de ne pas enseigner aux valets communs les principales occupations du métier et de ne pas les y employer. Lorsque cette stipulation n'est pas indiquée, elle est pourtant de règle pour les métiers où il y a des apprentis. En général, l'apprentissage est de six ans.

Lorsqu'on veut étudier l'histoire du Compagnonnage du bâtiment, (car pour les autres, on doit scruter certains éléments d'archives), on se heurte aussitôt à une difficulté presque insurmontable : il n'existe pas de documents écrits. Les diverses sociétés s'imposant la règle de brûler ceux-ci pour détruire les preuves matérielles qui auraient pu fournir aux gouvernements la possibilité de saisir les secrets et de poursuivre les adhérents.

Cette tradition, plusieurs fois millénaire, se comprend, car aux époques de forte tyrannie, les Compagnons constituaient le noyau autour duquel s'agglroméraient ceux qui voulaient lutter pour la conquête des libertés. Sans cesse en bataille pour la défense de leurs salaires, pour la protection de leurs membres, constituant une élite, ils étaient redoutés du pouvoir qui percevait la puissance de leurs associations sans parvenir à en saisir les fils.

Nous avons vu que Charlemagne leur avait défendu de s'unir par serment et avait limité leur champ d'action à la bienfaisance. Si, pendant que la féodalité paralyse le pouvoir royal, ils sont moins inquiétés, aussitôt que la royauté prend force, ils sont à nouveau traqués.

Quand Philippe-le-Bel poursuit les Templiers, les Compagnons, plus ou moins directement affiliés à l'Ordre, sont pourchassés ; beaucoup trouvent la mort après d'atroces supplices.

C'est à cette époque, de la fin du XIIIe et du commencement du XIVe siècle que, vraisemblablement, naissent les schismes dans l'Ordre. Alors que les adhérents du rite pur de Salomon sont restés en dehors de l'organisation du Temple et continuent, sous le nom de Compagnons Etrangers, les mystères anciens, des groupes ont accepté l'autorité de Jacques Molay, Grand Maître des Templiers, et, quand celui-ci est brûlé, par ordre du roi, avec la complicité du pape, ils lui demeurent fidèles, sous le nom de Fils de Maître Jacques. Ce qui peut rendre vraisemblable cette tradition, c'est que les Templiers furent de grands constructeurs d'églises, en rapports obligés et fréquents avec les groupes professionnels. De plus, les Templiers étaient détenteurs des traditions, des secrets, des plans, des écrits, des comptes des édifications des pays d'Alexandrie, du nouvel empire romain et de Jérusalem. Ils tenaient entre leurs mains les dépôts d'or et d'argent pour la construction de toutes les basiliques chrétiennes et étaient en compte avec les banquiers juifs, arabes, grecs et lombards, dispersés dans l'univers chrétien et hérétique d'alors. Donc, ils payaient les travaux sur place.

D'autres sociétés acceptent le patronage de l'Eglise catholique, sous l'égide de Soubise. Ils se disent les Enfants de Soubise et créent un nouvel ordre. Ce nom de Soubise cacherait la personnalité d'un prince de Rohan, qui aurait été un moine constructeur initié des mystères. Par une particularité à retenir, les Rohan et les Soubise arrivent à détenir à Paris une partie importante de la Commanderie du Temple.

En dehors de ces choses et de ces légendes, voici celles qui ont cours dans les associations. Vous connaissez déjà le récit ayant trait au rite pur de Salomon et qui conte la mort d'Hiram.

Voici celle de Maître Jacques, qui se confond dans celle de Soubise :

« Maître Jacques aurait été l'un des collègues d'Hiram à la construction du Temple de Salomon, il serait né à Saint-Romili, localité que l'on n'a pas pu identifier. Tailleur de pierre, il serait arrivé à Jérusalem, après avoir voyagé 21 ans.

« Employé à la construction du temple, il construisit deux colonnes : *Verdera* et *Macaloé,* sur lesquelles étaient sculptées des scènes de la Bible.

« Le Temple étant terminé, il partit avec son ami Soubise, mais les deux Maîtres ne tardèrent pas à se brouiller et Soubise débarqua à Bordeaux, pendant que Maître Jacques abordait à Marseille, avec treize disciples. Il convient toutefois, pour éclairer la légende, de remarquer que ces deux villes n'existaient pas encore. — Du moins sous leurs noms actuels, car Massilia était colonie grecque et Bordeaux phénicienne —. Les disciples de Soubise, qui pourchassaient Maître Jacques, l'assaillirent un jour et le jetèrent dans un marais; il put cependant échapper à leur fureur en se cachant dans les joncs où ses adeptes le retrouvèrent. Maître Jacques se retira dans la Provence, à l'ermitage de la Sainte-Baume.

« Un matin qu'il était en prières, un de ses compagnons, l'infâme Jeron, vint le trouver et lui donna le baiser de la paix. A ce signal, cinq assassins se jetèrent sur lui et le percèrent de cinq coups de poignard. Il vécut encore quelques heures et put dire adieu à ses disciples accourus trop tard. — « Je meurs, dit-il, Dieu l'a voulu. Je pardonne à mes ennemis, je vous défends de les poursuivre, ils sont assez malheureux. Je donne mon âme à Dieu, mon Créateur. Et, à vous, mes amis, je ne puis rien donner que mon baiser de paix. Vous le donnerez à votre tour, aux Compagnons que vous ferez. Je veillerai sur eux, comme sur vous, pourvu qu'ils soient fidèles à Dieu et à leur Devoir et ne m'oublient jamais. »

« Après que Maître Jacques fut mort, ses disciples le déshabillèrent, ils trouvèrent sous sa robe un petit jonc qu'il portait en souvenir de l'abri qu'il avait trouvé parmi eux.



Agricol Perdiguier (1805-1875)

Après avoir accompli les rites pendant deux jours, les Compagnons portèrent processionnellement le corps à Saint-Maximin, où il fut inhumé, ses vêtements furent partagés : Son chapeau fut donné aux chapeliers, sa tunique aux tailleurs de pierre, ses sandales aux serruriers, son manteau aux menuisiers, sa ceinture aux charpentiers et son bourdon aux charrons. »

On voit, dans cette légende, l'origine des haines qui opposèrent les Enfants de Maître Jacques aux Enfants de Soubise, car celui-ci fut accusé d'être l'instigateur du crime. Cette version ne fut pas acceptée par tous, Soubise ayant versé des larmes sur la tombe de son ancien ami et ayant maudit ses assassins.

Ces légendes formaient la base de l'initiation, d'autant qu'elles étaient contées avec mystère, après des épreuves terribles, au cours desquelles se communiquaient les formules. Grâce à ces précautions, le Compagnonnage triomphe des persécutions.

Jusqu'à la formation des Communes, qui marque une première étape dans l'affranchissement de la bourgeoisie, les confréries, empreintes d'un grand esprit d'égalité et de fraternité, sont restées unies. Les valets pouvaient devenir Compagnons, les Compagnons Maîtres, à condition d'en être dignes et de justifier de leur capacité. Le pouvoir royal rendant les charges vénales, consolide la Maîtrise en un privilège. Je vous ai indiqué comment la vente de ces titres permettait de procurer des ressources au trésor royal.

Dès cette époque, le divorce des intérêts commence entre le prolétariat compagnonnique et les Maîtres : nous allons voir ces derniers réclamer la protection royale contre les ouvriers. Nous en trouverons trace dans les édits royaux et dans les arrêts des parlements qui frappent durement les sociétés compagnonniques, sans pouvoir diminuer leur influence, car elles détenaient le monopole du placement et savaient se terrer lorsque la tourmente était trop violente.

Dès 1501, les confréries de maçons et de charpentiers sont suspendues par un arrêt du Parlement. Puis c'est l'arrêt du Châtelet, dont je vous ai parlé. Et jusqu'en 1845, dans le procès engagé contre les Compagnons Charpentiers qui s'étaient mis en grève, les arrêtés, les décisions royales échouèrent contre l'énergie et la volonté des travailleurs.

Dans cette grève de 1845, à la suite d'une perquisition qui, après avoir échoué chez les Compagnons de Liberté, permit de trouver chez les Compagnons de la Villette les registres conservés depuis trente ans, dix-neuf compagnons furent poursuivis pour coalition, coups, violences et entraves au travail. Le principal accusé, Vincent, était secrétaire des Compagnons du Devoir. Son attitude fut courageuse et pleine de dignité. La défense des accusés fut assurée par Berryer,

mais, malgré la belle plaidoirie qu'il présenta, les accusés furent frappés de peines sévères. Vincent et Dublé, les deux chefs de la grève, furent condamnés à deux et trois ans de prison, et sept autres Compagnons poursuivis, à des peines de quatre et huit mois d'emprisonnement.

Le Compagnonnage ne fut pas atteint par ces persécutions. Sa décadence a d'autres causes : les rivalités profondes des groupes, les progrès industriels qui ont modifié les conditions d'apprentissage et supprimé le Tour de France; puis aussi, les principes économiques nouveaux, qui ont donné d'autres buts plus élargis à l'action ouvrière.



LE CHEF-D'ŒUVRE OFFERT A Me BERRYER, AVOCAT, EN 1845.

Les luttes et les rivalités des rites ont empêché le Compagnonnage d'exercer l'action sociale qu'il eût dû réaliser en maintenant dans l'organisation du travail, les principes d'égalité, de coopération même dont il était empreint, car les Compagnons n'admettaient pas de différence dans la rétribution, disant que les moins habiles étaient suffisamment désavantagés en exerçant les fonctions les plus pénibles, les moins agréables.

La lutte fut terrible entre les trois sectes; car, en dehors des rivalités professionnelles, les haines religieuses apportèrent leur ferment. Les Compagnons de Salomon sont pourchassés par les deux autres groupes qui, d'autre part, se dévorent entre eux. Mais le groupement de Salomon survit quand même, car ce sont surtout les tailleurs de pierre qui en constituent le noyau, la technique qu'ils possèdent demande une formation plus longue, plus difficile que celle des autres corporations.

Pourchassés, ces Compagnons doivent se réunir dans des

lieux écartés, souvent dans les bois. Aux environs du lieu de réunion, veillent d'invisibles sentinelles qui préviendront de l'approche de toute individualité suspecte. Le Compagnon qui doit assister à la réunion se fait reconnaître avant d'entrer dans la zone surveillée; de là, les cris d'animaux. Les tailleurs de pierre hurlent comme des loups, avec des modulations spéciales, qui permettaient aux initiés, de communiquer même au milieu d'une foule de profane; de là, leur surnom de *Loups-Garous*. Les charpentiers aboient et se surnomment *Chiens,* le patron est dénommé *Singe*. Tous ont des signes de reconnaissance, des mots secrets, des attouchements. Il est impossible à un profane de se faire passer longtemps pour un initié, car s'il peut connaître les signes et les mots usuels, il est des mots qui changent fréquemment, permettant de découvrir rapidement la supercherie.

Tout le Moyen Age, toute la Renaissance, toute la période qui s'étend depuis la Révolution jusqu'en 1830, portent l'empreinte sanglante de ces rivalités. Quand de grands mouvements de pensée se manifestent, le contre-coup se fait sentir dans les groupes rivaux de l'Ordre.

La Réforme trouve un accueil dans les Loges du Midi, où de nouveaux schismes se produisent : Les menuisiers se divisent en *Gavots* et *Dévoirants,* les uns se réclament du Devoir imposé par Maître Jacques, ou par Soubise, les autres revendiquent le titre de Gavots qui leur avait été donné comme une insulte.

Les Gavots, favorables à la Réforme, se placèrent sous la bannière de Salomon et eurent ainsi l'appui des vieux Compagnons Tailleurs de Pierre de même rite, dits Etrangers.

Mais deux groupes rivaux de même métier ne pouvaient exister dans la même ville. Les *Dévoirants* étaient installés à Arles, les *Gavots* n'y pouvaient travailler, alors, une bataille fut engagée entre les deux groupes pour savoir qui resterait dans la ville. Elle eut lieu dans la Crau en 1730. Les *Devoirants* avaient fait appel aux *Charpentiers Bons Drilles,* les renforts appelés n'arrivèrent pas à temps, tandis qu'au contraire, Tail-

leurs de pierre et Menuisiers *Gavots* étaient en nombre. Le combat fut meurtrier, personne ne demandait grâce, personne n'accordait quartier. Sans l'arrivée des dragons, aucun *Devoirant* n'eût survécu.

Après cette terrible bataille, les *Gavots* prospérèrent, ouvrant leurs portes à tous ceux qui en étaient dignes, sans distinction de culte.

On comprend quels sentiments de haine les récits de ces luttes laissaient dans le souvenir des groupes rivaux. Aussi, jusqu'en 1830, quand Agricol Perdiguier s'efforça de réunir, pour la protection du Tour de France, tous les rites, les jeunes Compagnons se battaient encore entre eux.

La Révolution trouva les Compagnons prêts à l'appuyer de toutes leurs forces. Nous avons vu comment la loi Lechapellier se dressa contre eux.

Plus tard, ils combattirent dans les journées de 1830 contre Charles X. Ils formèrent la base des sociétés secrètes qui préparèrent la Révolution de 1848, et, le 10 avril de la même année, alors qu'on peut croire que la République de Travail est enfin fondée, dix mille compagnons, sous l'initiative de Perdiguier, se réunissent à Paris, place des Vosges, pour fêter la réconciliation des rites.

Cette splendide manifestation n'alla pas sans effaroucher les partis politiques qui craignaient la puissance de ces sociétés si fortement disciplinées, composées d'hommes sélectionnés par de rudes épreuves.

Perdiguier fut violemment attaqué, et les groupes retournèrent à leur particularisme. Cependant, l'idée était lancée, les rivalités avaient perdu de leur violence ; si les Compagnons luttaient entre eux pour la conquête de certaines villes, ce n'était plus, comme lors des batailles de la Crau, ou celle de Lyon, au siècle précédent, entre *tailleurs de pierre, loups* et *loups-garous,* lesquelles entraînèrent des morts d'ouvriers, ainsi que nous l'avons vu.

Depuis la Révolution, les rivalités et les joutes ont une

moralité plus haute : les défis portent sur l'aptitude professionnelle.

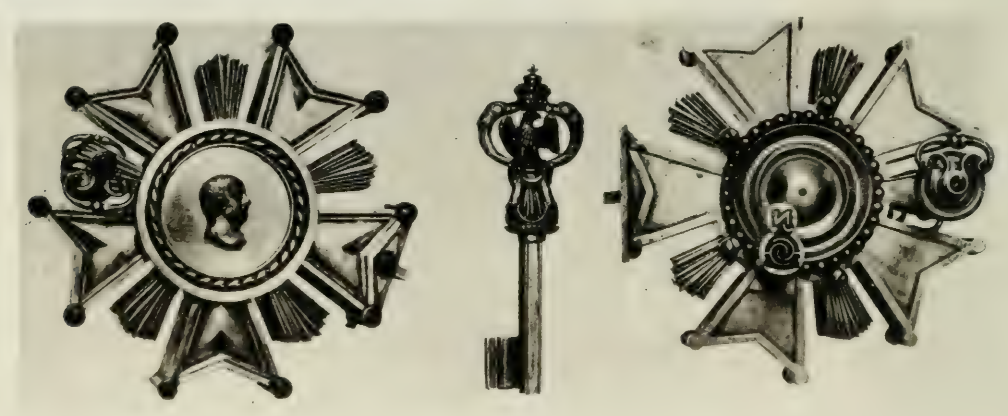
En 1807-1809, les serruriers *Gavots* et *Devoirants* étaient en rivalité dans la ville de Marseille. Cette division était particulièrement préjudiciable aux ouvriers qui ne pouvaient parvenir à réunir leurs forces pour imposer de meilleures conditions de travail à leurs employeurs. Aussi, les deux groupes décidèrent de vider leur différend dans une joute professionnelle.

Chaque groupe désigna un représentant chargé d'établir un chef-d'œuvre, le concours devait durer deux ans et la société, dont le champion avait connu la défaite, devait quitter la ville pour cent ans, supprimer la Mère, et emporter les archives.

Le concours fut rigoureusement surveillé. Ce fut le champion des *Devoirants,* Ange Bonnin, qui fut vainqueur. Les *Gavots* abandonnèrent Marseille.

Ce chef-d'œuvre est une serrure qu'on peut admirer au Musée Borély : elle représente une Croix de la Légion d'Honneur. Le travail est parfait, la conception fort artistique. On ne saurait trop en admirer la forme et l'exécution.

Vers la même époque, les menuisiers, qui faisaient mère commune avec les serruriers, se disputèrent également la ville de Montpellier entre *Gavots* et *Devoirants*. Le sujet du concours fut une chaire à prêcher.



Serrure, chef-d'œuvre, de Marseille.



La Fête de la Réconciliation en 1848, par Agricol Perdiguier.

Les *Gavots* avaient pour représentant *Porcheron-le-Chapiteau,* les plans étaient du *Dauphiné-Sans-Quartier.* Les *Devoirants* étaient défendus par *Nanquette-le-Liégeois.*

Ce furent les *Devoirants* qui sortirent vainqueurs du tournoi, mais chaque société pouvait être fière de son champion, car les deux pièces étaient des chefs-d'œuvre.

Cette émulation admirable s'est continuée jusqu'à nos jours, les Menuisiers du Devoir du Tour de France, vers 1840, sous la direction de Roux Français, dit *Champagne,* firent un chef-d'œuvre, représentant un pavillon Renaissance. Les détails seuls des dessins constituaient une œuvre remarquable. Les divers représentants de la société y travaillèrent pendant plus de quinze ans. Le fini du travail, la justesse et l'équilibre des proportions, tout fait de ce chef-d'œuvre une expression parfaite de l'art de la Menuiserie.

Les *Charpentiers Passants* ont édifié un chef-d'œuvre de coupe de bois qui résume le maximum des difficultés professionnelles qu'on peut rencontrer. Chaque pièce de cette œuvre nécessite une étude spéciale, pour son tracé, en même temps qu'une admirable sûreté de main dans l'exécution.

L'œuvre des *Compagnons du Devoir de Liberté* n'est pas moins remarquable. Cette noble émulation, poursuivie à travers les siècles, explique les chefs-d'œuvre de notre style français. Car, pour concevoir et édifier les admirables monuments du Moyen Age, il fallait que les constructeurs réunissent en eux la conception de l'artiste à la technique de l'ouvrier.

On peut reprocher au Compagnonnage la grossièreté de certaines épreuves, contre lesquelles une réaction s'est faite : Les initiés savent ce que j'entends dire par « *Boulonner et déboulonner l'escalier* », « *couper un chevron de bris* ». Mais on ne peut lui contester d'être demeuré à travers le temps une grande école d'éducation, de solidarité et de morale.

Pour être admis Compagnon, le jeune homme subira quelques brimades, aujourd'hui, en voie de régression ; maintenant, elles sont plutôt des plaisanteries sans conséquence.

Ce qu'on exige du postulant, ce sont des mœurs pures,

il doit être sincère, honnête, s'abstenir de certains contacts avec les prostituées, suivre les cours professionnels, donner des garanties de volonté et d'endurance.



Chef-d'œuvre des Charpentiers à leur siège social, avenue Jean-Jaurès, Paris.

Pendant tout le temps que dure la préparation, l'aspirant mange chez la *Mère,* il n'est pas admis à l'honneur de s'asseoir à la table de ses compagnons. L'esprit de corps est poussé au maximum d'orgueil ; lui-même, bien que portant ce surnom, tant qu'il n'est pas admis, a le mépris du *renard,* cet ouvrier transfuge qui se refuse à l'effort nécessaire pour être accepté dans la confrérie et qui vit en marge de l'organisation. Autrefois, ce mépris s'exprimait par des chansons naïves ; le terrain de travail des Compagnons lui était interdit, ceux-ci lui faisaient une rude chasse ! Le syndicalisme moderne, lui-même, n'est pas tendre à l'égard des réfractaires : dans les corporations du bâtiment, ce terme de *renard* continue à être accolé au nom de l'ouvrier qui trahit ses camarades ; dans la typographie, c'est le *sarrazin* qui travaille au rabais, et qui, sans accomplir aucun sacrifice personnel, profite de l'effort de ses collègues, lorsque ceux-ci obtiennent de nouveaux avantages.

Quand l'heure de l'épreuve décisive était arrivée, à la Saint-Joseph, à la Saint-Pierre, et aussi accessoirement, à la Toussaint, pour les charpentiers, l'apprenti était convoqué à la *cayenne* (1), lieu de réunion où se tenaient les séances d'initiation.

(1) *Cayenne* : atelier lointain et caché.

Au Moyen Age, et jusqu'à la Révolution, le néophyte, qui devait être de religion catholique, se préparait aux épreuves par des exercices religieux rigoureux, comme le faisait l'aspirant chevalier. Le Compagnonnage n'était-il pas une sorte de chevalerie du travail, pratiquant la solidarité entre ses membres ?

Tout d'abord, le néophyte, amené les yeux bandés, jurait de ne pas révéler les choses vues ou entendues dans le lieu d'épreuves : — Moi, qui ne suis pas lié par ce serment, ayant reçu de libres confidences, je puis soulever ce voile, sans cependant froisser la susceptibilité de ces hommes, dont beaucoup sont pour moi des amis.

Les épreuves duraient plusieurs jours. Pendant ce temps, l'aspirant livré à de rudes examinateurs, ne connaissait pas le repos. On l'éprouvait sur ses connaissances professionnelles ; mais aussi, sur ses facultés d'endurance morale et physique, sur sa résistance à la douleur ; il s'agissait d'imprimer dans l'être physique le sentiment de la puissance de l'association. Lorsque le nouvel initié connaîtra les secrets, il devra mourir plutôt que de les révéler. Toutes ces épreuves ont un rapport direct avec la profession. Chez les charpentiers, il s'agissait de battre le cordeau, tracer une épure, faire application des connaissances acquises. Puis, on ordonnait à l'initié de jurer fidélité à l'Ordre, et d'aimer et de défendre ses frères au-dessus de tout.

Afin de connaître sa sincérité, on lui demandait de renoncer à sa famille, à sa mère : malheur à celui qui se laisserait aller à renier sa mère, il ne pourrait jamais être Compagnon sincère, car les Compagnons ont le respect de la famille. C'est du nom de *Mère*, si noble et si beau, qu'ils désignent l'hôtesse qui les accueille dans les villes où existent des sectes compagnonniques.

Lorsque le jeune Apprenti a triomphé de toutes ces épreuves, il lui reste à subir la flagellation, en souvenir du supplice infligé au Christ ; puis il défile entre les initiés, nus jusqu'à la ceinture, qui portent tracées sur leur poitrine, les

quatre lettres *U. V. G. T.*, qui expriment le symbole de leur ordre : *Union, Vertu, Génie, Travail.*

Alors, il reçoit la communication des mots de passe, signes, attouchements, qui lui permettront d'entrer en rapport avec les frères qu'il rencontrera. Il apprend le « *salut de boutique* » : le signe se fait d'un geste qui porte les deux doigts au front, auquel répond l'initié, puis les mots s'échangent. Il en est de permanents que j'ai promis de ne pas révéler, ce qui du reste, est inutile, car il en est d'autres qui, changeant, permettent très facilement de dépister le faux frère.

Les mœurs se sont adoucies. Mais autrefois, celui qui tentait de trahir des secrets qu'il n'avait pas le droit de connaître ou de transmettre, s'exposait à de redoutables châtiments.

Une fête terminait les épreuves, il en est encore ainsi. Autrefois, elle comprenait une cérémonie, puis un défilé dans lequel les Compagnons, canne en main, arboraient fièrement leurs couleurs, c'est-à-dire les rubans de la corporation. Le soir, dans un banquet, ils célébraient par des chants les hauts faits des *Bons Drilles*, les aventures du Tour de France, et, dans d'autres chansons plus libres, le vin et l'amour.

Un bal clôturait cette série de fêtes. Les nouveaux initiés, dans leurs beaux atours, regardaient, pleins d'orgueil, *les lapins*. Ce bal était toujours ouvert par la *Mère des Compagnons*, entourée du respect de tous, car la plupart de ces femmes étaient, en effet, beaucoup mieux que des tenancières d'auberge, elles encourageaient de leurs conseils les jeunes voyageurs et leur prodiguaient des soins maternels, lorsque la maladie les atteignait à l'étape.

En entrant dans le Compagnonnage, l'individu, comme dans les mystères antiques, est mort à la vie profane. Comme l'initié mage de la vieille Egypte, il va renaître à une vie plus pure, il reçoit un nom nouveau adéquat à son origine, à son caractère. C'est *Angoumois-la-Vertu, Saintonge-la-Belle-Humeur*, etc. C'est sous ce nom que ses nouveaux frères le connaîtront désormais !...

Dès sa réception, un devoir s'imposait au nouvel initié : il devait parcourir les diverses *cayennes* pour finir d'apprendre son métier.

Il ira à Lyon, Marseille, qui est le sanctuaire de la Sainte-Baume; c'est là que Marie-Madeleine fit pénitence, et c'est là qu'il recevra ses couleurs; puis il partira à Toulouse, Agen, Bordeaux, Rochefort, Nantes, Angers, Tours, Blois, Orléans, Auxerre, Paris.



Le grand chef-d'œuvre des Compagnons Passants, Charpentiers du Devoir a Paris.

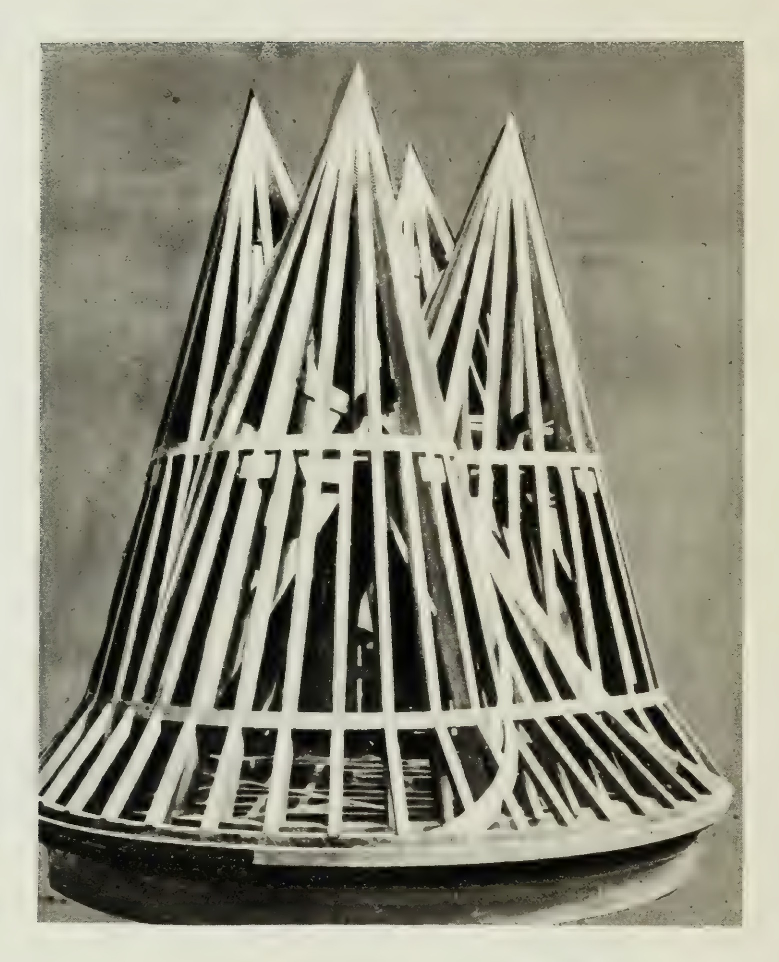
Partout, il est reçu fraternellement, après avoir montré son *Trait Carré,* nom symbolique donné au diplôme de Compagnonnage : c'était après avoir accompli le Tour de France que le Compagnon pouvait établir le chef-d'œuvre qui l'élevait à la Maîtrise.

Lorsque l'heure du départ avait sonné, les Compagnons qui demeuraient dans la ville faisaient alors la conduite à ceux qui partaient, portant le ballot des voyageurs jusqu'au premier relai. C'était au bruit des chants que la marche s'accomplissait. Ces conduites n'allaient pas toujours sans aventures. Nombreuses étaient les stations dans les guinguettes, la marche, le vin, les chants, la libre allure de la route échauffaient le sang. Qu'un autre groupe vint à passer, on l'interpellait : — « Compagnon ? Pays ? » — Si les voyageurs répondaient : « Compagnon », alors, l'interpellateur leur criait : — « Avance à l'ordre ! » Les deux représentants avançaient l'un vers l'autre en faisant la *guilbrette,* qui consiste en une sorte de

marche croisée, puis lorsqu'ils étaient l'un près de l'autre : « Tope », disait le premier, en exigeant le signe et l'attouchement. Chaque Compagnon, tenant la canne de la main droite, traçait le signe de reconnaissance, puis celui-ci, reconnu par les deux interlocuteurs, ils s'enlaçaient et se communiquaient à l'oreille les formules rituéliques. Si le mot de passe donné révélait un groupe du même Devoir, les hommes s'embrassaient et fraternisaient. Malheur, au contraire, si les groupes étaient rivaux, les cannes entraient en jeu, et quelquefois, des blessés et même des morts résultaient de cette rencontre tragique. Parfois, lorsque l'interpellé avouait n'être pas Compagnon, on lui criait avec mépris : « Passe au large, *Renard!* »

En dehors de ces conduites générales, il y avait toujours au cours de l'année d'autres départs : soit pour cause de chômage, soit pour convenances personnelles. Quand le travail venait à manquer ou qu'une grève éclatait, les plus jeunes, ceux que n'attachait pas le lien familial, partaient sur la route, laissant les ressources en argent ou en travail à ceux que la vie rendait sédentaires. Lorsque le compagnon arrivait dans une ville, où se trouvait une *Mère,* il se rendait immédiatement chez elle, fût-il sans ressources, après s'être fait connaître par les signes habituels, il trouvait un gîte et la nourriture, puis, le *rouleur* s'occupait de lui donner du travail, au besoin, un frère partait, lui cédant la place.

Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que le Compagnon ne s'embauchait, ni ne se débauchait lui-même. Le placement était fait par le *rouleur,* qui donnait la garantie de l'association ; le débauchage s'accomplissait de même. L'ouvrier, avant de partir, devait lever l'acquit. Le *rouleur* demandait au patron s'il était satisfait de l'ouvrier ; à l'ouvrier, s'il était satisfait du patron, et ce n'était pas vaine formule, comme on pourrait le croire, mais chose sérieuse. Si l'ouvrier avait un grief véritable, le patron pouvait être frappé d'interdit ; dans le cas où le patron avait à se plaindre de l'ouvrier, celui-ci encourait les



UN CHEF-D'ŒUVRE DE LA CHARPENTE.

rigueurs de l'association. Cette garantie mutuelle facilitait les rapports et donnait une puissance au travail.

L'acquit devait être levé également, avant de quitter la Mère. Le président demandait à la Mère : « Le compagnon est-il en règle et sans reproche ? » Si celle-ci répondait favorablement, elle embrassait le partant qui la saluait en disant : — « Capable, La Mère, et à tous les suivants, parfaite union. » — Alors, les frères prenaient les outils, les ballots, et faisaient la conduite. Au moment où le groupe se séparait, le partant jurait d'aller toujours droit et d'être fidèle au serment du Devoir, puis les formules rituéliques accomplies, malgré les appels tentateurs, sans tourner la tête, il partait sur la route.

Comme je vous l'ai déjà exposé, toutes les corporations du bâtiment se réclament du Compagnonnage.

Deux groupes, au commencement du XIX[e] siècle et de nos jours encore, se partagent l'influence : les *Compagnons du Devoir* et les *Compagnons de Maître Jacques*. Les premiers se réclamaient du *Devoir de Salomon*, les seconds, de *Jacques de Molay*, grand maître des Templiers.

Les charpentiers, *Enfants de Salomon*, se réclamaient du *Père Soubise*, ils sont les *Compagnons du Devoir*, leur vrai titre est *Compagnons Passants, Charpentiers du Devoir*. Ils sont des *Dévorants*, par corruption du mot *Devoirants* (de Devoir). L'autre groupe se dit : *Devoir de Liberté*, il fut formé par des dissidents révoltés contre les disciplines de l'association.

Les menuisiers se disent *Compagnons du Devoir de Liberté* et se surnomment *Gavots*. Là encore, un schisme intervint vers 1830, entre les vieux et les jeunes Compagnons qui voulurent s'affranchir d'une tutelle trop dure. Pourtant, les mœurs étaient moins rudes que chez les charpentiers. Dans les assemblées générales, les Compagnons Menuisiers ne se tutoyaient pas, ils devaient donner l'exemple de la bonne tenue et de la propreté. Dans leurs réunions, ils ne hurlaient pas, comme il était coutume de le faire chez les tailleurs de pierre; les épreuves étaient moins pénibles, plus humaines, plus symboliques que dans les autres professions. Les menuisiers se réclamaient d'une constitution qui leur aurait été donnée par Salomon, dont ils se disaient les *Enfants*.

La confrérie se divisait en trois ordres : Compagnons reçus, Compagnons frères, Compagnons initiés.

Toutes les professions du bâtiment : Tailleurs de pierre, serruriers, couvreurs, peintres, etc., se réclament également de *Salomon* et ont des épreuves à peu près semblables, ce qui indique bien une origine commune.

Les tailleurs de pierre, qui sont également *Compagnons Passants*, s'appellent des *loups*. Nous avons vu d'où leur vient



1927-1928. Les Lauréats des meilleurs ouvriers de France.
A. Les Compagnons : Tabourin André ; François Paul.
B. M. Labbé, Directeur de l'Enseignt technique.
C. M. Herriot, ministre de l'Instr. publ.
D. Moro-Giafferi, député.

ce surnom. Alors qu'une partie se réclamait de Salomon et se surnommait *loups*, la secte rivale se prénommait *loups-garous* et se réclamait de Maître Jacques. Quand, en province, l'une des deux sectes était installée dans une ville, l'autre n'y pouvait trouver place.

Comme je vous l'ai dit, les documents des loges étaient brûlés chaque année. Il faut donc reconstituer toute cette histoire à l'aide de récits plus ou moins altérés. Cependant, il est des documents qui ne trompent pas : Vous trouverez toujours dans un appareillage de pierres d'une cathédrale, ou dans sa charpente, le signe des compagnons qui l'ont édifiée. Lorsque vous visiterez le château de Fontainebleau, vous trouverez également de nombreux indices de leur participation à ces travaux. Parfois, comme signature collective, ils ont

marqué leur passage par le tracé d'un labyrinthe, comme il en subsiste encore un à Chartres et à Saint-Quentin, alors que ceux de Sens, Amiens, Reims (1), Arras, Bayeux et d'autres ont été détruits.

L'image du labyrinthe suffirait à marquer la tradition qui rattache le Compagnonnage aux vieilles corporations égyptiennes. Ils ont une réminiscence des fantastiques constructions du roi Amenemhi III, il y a 5177 ans, édifiées par des compagnons initiés, qui gardèrent secrets les plans, de même qu'ils gardaient ceux des constructions des hypogées.



Chef-d'œuvre des Compagnons Charpentiers dit « Dijonnais ».

La traduction des hiéroglyphes confirme les légendes, en ce qui concerne l'organisation corporative de la vieille Egypte, de même qu'elle confirme les récits qui parlent de la puissance des prêtres de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes.

Dès l'époque Thinite, dit Moret, nous voyons qu'un grand fonctionnaire, le Charpentier Royal, dirige les constructions, où le bois joue un rôle essentiel (tombeaux, palais, barques, etc.); quant aux ouvriers d'art, aux fondeurs de métaux, ils subissent aussi les ordres et la surveillance du roi. Nous ne savons pas si, comme plus tard, à l'époque Memphite, ils sont placés sous la direction du grand prêtre de Phtah (*le grand Chef de l'Œuvre*).

Ce que nous savons de la hiérarchisation de la société égyptienne nous autorise à considérer comme certaines les légendes qui montrent l'enseignement ésotérique des métiers.

(1) M. Deneux, architecte en chef de la reconstruction de Notre-Dame de Reims, a restitué sur place la figuration du labyrinthe, dans la cathédrale.



Un casque, chef-d'œuvre de courbe et d'assemblage de bois.

Nous y sommes d'autant plus autorisés que le même auteur, traduisant un texte qui parle de la révolution qui s'accomplit vers 360 avant J.-C., montre que les secrets des métiers sont violés, voici ce que dit l'inscription révélée : « ...On pénètre dans tout lieu secret. Les Asiatiques travaillent dans les ateliers du Delta. Aucun ouvrier égyptien ne travaille plus ; les ennemis du pays ont dépouillé les ateliers... »

Plus tard, quand la révolution a triomphé, que l'ordre s'est rétabli, sinon dans la démocratie, mais sous l'autorité des Pharaons qui semblent avoir laissé, sous la direction des Sarous ou anciens, s'organiser une vie municipale et qui ont concédé de larges droits aux paysans et aux artisans, ceux-ci, par leurs corporations réorganisées, semblent exercer une réelle influence et obtiennent des franchises. Les artisans sont libérés, leur enseignement est secret, ils doivent l'impôt, mais ils ne sont plus au service du roi, ni des seigneurs.

A côté de ces preuves gravées sur des stèles plusieurs fois millénaires, l'analyse des épreuves, certaines formules courantes qui, bien que déformées, rappellent des principes anciens, les attributs conservés à travers les âges, tout confirme l'hypothèse d'une haute antiquité.

La légende d'Hiram rappelle la mise à mort transformée,

arrangée du dieu Osiris. Cette modification dut se faire pour échapper à des persécutions; la canne des Compagnons, avec ses couleurs, rappelle le Zed d'Osiris avec le nœud d'Isis qui, lui-même, était une déformation de l'un des attributs du roi Antzi qui, à une époque préhistorique, gouverna le Delta; il est représenté, appuyé sur une canne de pasteur, tenant un fouet de l'autre main.

Le fouet continue d'être l'attribut du Grand Cosroës, le chef des Bohémiens errants, que la tradition orale rattache aux tribus d'Egypte dont ils auraient reçu, avec les tarots, la connaissance de l'art divinatoire.

Tout ce passé se mélange, à certaines heures, et semble indiquer des origines communes; le Compagnonnage qui nous occupe plus particulièrement a eu une longue et glorieuse histoire, il a édifié les plus splendides monuments de toutes les époques, il a été la source, même dans les heures les plus tragiques de son existence, de nobles émulations, il a créé l'architecture la plus sublime.

Quand rien n'existait pour défendre les opprimés, c'est de son foyer qu'est partie l'étincelle qui embrasa l'ardeur des révoltés, c'est de son sein que sont sorties toutes les associations qui ont lutté pour affranchir l'Humanité. La Franc-Maçonnerie lui doit ses lois et ses traditions.

Qu'aujourd'hui, les temps ayant changé, la liberté aidant, les ouvriers aient créé d'autres formes de lutte, cela est logique, mais nous ne pouvons nous montrer ingrats à l'égard de ceux à qui nous devons tant.

Puis, de quoi aurions-nous le droit de tirer orgueil ? Nos progrès mécaniques sont formidables, mais l'intelligence et la morale de notre monde moderne sont-elles si supérieures à celles des âges anciens ?

Les empires ont pu crouler, d'immenses révolutions s'accomplir, l'homme reste semblable à lui-même. Les sommets antiques, Hermès, Pythagore, Socrate, Platon, Lucrèce, n'ont pas été dépassés, et le peuple moderne ne paraît pas supérieur à la plèbe romaine ou grecque. Faut-il nier le progrès, et, dans

un sentiment de découragement, renoncer à l'effort ? Non. L'homme moderne peut s'élever davantage si nous savons développer en lui le sentiment de la solidarité, et si nous nous efforçons de modifier son milieu.

Comme les Compagnons, apprenons à dégrossir la pierre brute, à la façonner, à discipliner la matière et, comme les Sages antiques, apportons nos matériaux à l'édification du Temple de la Science et de la Vérité.



Le Sourire de Reims. Cathédrale de Reims.

TABLE DES MATIÈRES


FINE ARTS
LIBRARY